This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
VI. 1770L (34)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

PAR

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TREIZIEME.

A LONDRES.

M. D. CCLXXIII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

TABLE DES MATIÉRES

DU TOME XIII

DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

Fragment sur la corruption du stile. page 1
..... *d'une lettre sur la considération qu'on doit aux gens de lettres.* 4
Lettre au traducteur d'un poëme latin sur le printems. 9
..... *sur le Dante.* 12
Préface sur le poëme du désastre de Lisbonne. 18
Note particulière sur un passage de cette préface. 23
Préface sur le poëme de la loi naturelle. . . 28
Rescrit de l'empereur de la Chine. . . . 31
*Lettre à monsieur d'*Arget. 35
..... *à monsieur le marquis d'*Ademant. . 38
..... *à monsieur l'abbé de* Voisenon. . 40

Digitized by Google

Lettre au sieur Jore, libraire. . page 42
..... *à monsieur de* Maupertuis. . . 45
..... *à monsieur l'abbé de* F. *sur la tragédie de la mort de César.* . . . 51
..... *à l'académie française*, 1756. . 52
Réponse à cette lettre. 54
Autre lettre à l'académie française. . . 55
Extrait d'une lettre sur le poëme de la Pucelle. 57
Préface de l'anti-machiavel. . . . *ibid.*
Lettre à monsieur l'abbé Dubos, *de l'académie française.* 62
..... *à monsieur* Brossette. . . . 66
..... *au même.* 68
..... *au même.* 70
..... *à monsieur* C***, *éditeur des œuvres de* Rousseau, 1741. . . 71
..... *sur l'incendie de la ville d'Altona.* 72
..... *à monsieur de la* Marre. . . 76
..... *à monsieur de la* Roque, 1736. . 79
..... *à monsieur* T***. . . . 81
..... *à monsieur de la* Faye, 1718. . 84
..... *à monsieur de* G***, *sur le temple du gout.* 89
Lettres italiennes. 95

Digitized by Google

Fragment ſervant de réponſe au ſyſtême de la nature. . . . . page 99
..... *ſur la fonte des métaux.* . . 122
Défenſe de Louis XIV. 133
La Voix du Curé ſur le procès des Serfs du mont Jura. 154
Sur le procès de mademoiſelle Camp. . 168
Eſſai ſur les probabilités en fait de juſtice. . 172
Nouvelles probabilités en fait de juſtice. . 198
Réponſe à monſieur l'abbé de Caveyrac. . 214
Lettre de monſieur de V.*** *ſur un écrit anonyme.* 218
Les colimaçons du révérend père l'Eſcarbotier, *capucin, au révérend père* Elie, *carme chauſſé.* 228
Seconde lettre. 234
Réponſe du R. P. Elie. . . . 236
Troiſième lettre du R. P. l'Eſcarbotier. . 238
Diſſertation du phyſicien de St. Flour. . *ibid.*
Réponſe du carme au capucin & ſon ſentiment ſur la diſſertation précédente. . 249
Réflexion de l'éditeur. 250
Réflexions ſur les anciens & modernes. . 252
De l'art dramatique, tragédie, comédie, opéra. 279

Digitized by Google

De la fable. . . . . page 338
De l'éloquence. 350
De l'Epigramme. 357
Des auteurs. 363

Fin de la table.

MÉLANGES

Digitized by Google

MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

FRAGMENT SUR LA CORUPTION DU STYLE.

ON ſe plaint généralement, que l'éloquence eſt corompue, quoique nous ayons des modèles preſqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce ſiécle, qui contribue le plus à cette décadence, c'eſt le mélange des ſtyles. Il me ſemble, que nous autres auteurs nous n'imitons pas aſſez les peintres, qui ne joignent jamais des atitudes de *Calot* à des figures de *Raphaël*. Je vois qu'on afecte quelquefois dans des hiſtoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la converſation. Quelqu'un a dit autrefois, qu'il faut écrire comme on parle; le ſens de cette loi eſt qu'on écrive naturellement. On tolère dans une lettre l'irégularité,

Digitized by Google

la licence du ſtyle, l'incorection, les plaiſanteries hazardées; parce que des lettres, écrites ſans deſſein & ſans art, ſont des entretiens négligés: mais quand on parle, ou qu'on écrit avec reſpect, on s'aſtreint alors à la bienſéance. Or, je demande à qui on doit plus de reſpect qu'au public?

Eſt-il permis de dire dans des ouvrages de mathématique, *qu'un géometre, qui veut faire ſon ſalut, doit monter au ciel en ligne perpendiculaire; que les quantités qui s'évanouiſſent donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever; qu'une ſemence qu'on a miſe le germe en bas s'aperçoit du tour qu'on lui joue, & ſe relève; que ſi* Saturne *périſſait, ce ſerait ſon cinquième ſatellite, & non le premier qui prendrait ſa place, parce que les rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers; qu'il n'y a de vuide que dans la bourſe d'un homme ruiné: qu'*Hercule *était un phyſicien, & qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force.*

Des livres très eſtimables ſont infectés de cette tache; la ſource d'un défaut ſi commun vient, me ſemble, du reproche du pédantiſme qu'on a fait longtems & juſtement aux auteurs: *in vitium ducit culpæ fuga.* On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſans; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, on dit des choſes de très mauvaiſe compagnie.

On a voulu parler de ſcience, comme *Voiture* parlait à mademoiſelle *Paulet* de galante-

Digitized by Google

rie, sans songer que *Voiture* même n'avait pas saisi le véritable goût de ce petit genre, dans lequel il passa pour exceller ; car souvent il prenait le faux pour le délicat, & le précieux pour le naturel. La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un côté des objets qui n'est pas celui que l'on considère ; elle roule presque toujours sur des raports faux, sur des équivoques ; de là vient que les plaisans de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel.

Il me semble qu'en poësie on ne doit pas plus mélanger les styles qu'en prose. Le style *marotique* a depuis quelque tems gâté un peu la poësie, par cette bigarure de termes bas & nobles, surannés & modernes ; on entend dans quelques piéces de morale les sons du sifflet de *Rabelais* parmi ceux de la flute d'*Horace*.

Il faut parler français : Boileau n'eut qu'un langage :
Son esprit était juste, & son style était sage.
Sers-toi de ses leçons ; laisse aux esprits malfaits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

J'avoue que je suis revolté de voir dans une épitre sérieuse les expressions suivantes.

Des rimeurs disloqués, à qui le cerveau tinte,
Plus amers qu'aloës, & jus de coloquinte,
Vices portant méchef. Gens de tel acabit,
Chiffonniers, Ostrogoths, marqués que DIEU *fit.*

Digitized by Google

De tous ces termes bas l'entaſſement facile
Deshonore à la fois le génie & le ſtyle.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

Sur la conſidération

QU'ON DOIT AUX GENS DE LETTRES.

ON ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun pays du monde, des établiſſemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a preſque partout des univerſités: mais c'eſt dans la France ſeule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'aſtronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la ſculpture & l'architecture. *Louis XIV* s'eſt immortaliſé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas couté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'eſt un de mes étonnemens, que le parlement d'Angleterre, qui s'eſt aviſé de promettre 20000 guinées à celui qui ferait l'impoſſible découverte des longitudes, n'ait jamais penſé à imiter *Louis XIV* dans ſa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre

Digitized by Google

d'autres récompenſes plus honorables pour la nation: tel eſt le reſpect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune.

Monſieur *Adiſſon* en France eut été de quelque académie & aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une penſion de 1200 livres, ou plutôt on lui aurait fait des afaires, ſous prétexte qu'on aurait aperçu dans ſa tragédie de *Caton* quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été ſecrétaire d'état. Monſieur *Newton* était intendant des monnayes du royaume: monſieur *Congreve* avait une charge importante: monſieur *Prior* a été plénipotentiaire: le docteur *Swift* eſt doyen d'Irlande, & y eſt beaucoup plus conſidéré que le primat. Si la religion de monſieur *Pope* ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que ſa traduction d'*Homére* ne lui ait valu deux cent mille francs. J'ai vu longtems en France l'auteur de *Rhadamiſte* prêt à mourir de faim, & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus, & qui commençait à marcher ſur les traces de ſon père, était réduit à la miſère ſans monſieur *Fagon*.

Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'eſt la conſidération où ils ſont; le portrait du premier miniſtre ſe trouve ſur la cheminée de ſon cabinet: mais j'ai vu celui de monſieur *Pope* dans vingt maiſons.

Monſieur *Newton* était honoré de ſon vi-

Digitized by Google

vant, & l'a été après sa mort, comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poële à son convoi. Entrez à Westminster; ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire: ce sont les monumens que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire; vous y voyez leurs statues, comme on voyait dans Athènes celles des *Sophocles* & des *Platons*; & je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monumens a excité plus d'un esprit & a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite; on a trouvé à redire qu'ils ayent enterré dans Westminster la célèbre comédienne mademoiselle *Oldfield*, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à monsieur *Newton*.

Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de mademoiselle *Oldfield* enterrée dans leur saint *Denis*, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des *Sophocles* & des *Euripides*, & de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent d'a-

Digitized by Google

voir jetté à la voirie le corps de mademoiſelle le *Couvreur*.

On ſe garde bien en Italie de flétrir l'opéra, & d'excommunier le ſignor *Tenezini* ou la ſignora *Cuzzoni*. Pour moi, j'oſerais ſouhaiter qu'on pût ſuprimer en France, je ne ſais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos ſpectacles. Lorſque les Italiens & les Anglais aprennent que nous flétriſſons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des perſonnes gagées par le roi, que l'on condamne comme impie un ſpectacle repréſenté chez des religieux & dans les couvens, qu'on deshonore des jeux où de grands princes ont été acteurs, qu'on déclare œuvres du démon des pièces revues par des magiſtrats les plus ſévères & repréſentées devant une reine vertueuſe; quand, dis-je, des étrangers aprennent cette inſolence, cette barbarie gothique, qu'on oſe nommer ſévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils penſent de notre nation? Et comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autoriſent un art ſi infâme, ou qu'on oſe marquer de tant d'infamie un art autoriſé par les loix, récompenſé par les ſouverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des nations; & qu'on trouve chez le même libraire l'impertinente déclamation contre nos ſpectacles, à côté des ouvrages immortels de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, de *Quinault*?

Du tems de *Charles I*, & dans le commencement de ces guerres civiles ſuſcitées par des

Digitized by Google

rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que *Charles I* & sa femme, fille de notre *Henri le Grand*, les aimaient extrêmement.

Un docteur nommé *Prynn*, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté un manteau court au lieu d'une soutane, & qui aurait voulu que la moitié des hommes eut massacré l'autre pour la gloire de Dieu & de la *Propaganda Fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très innocemment devant le roi & la reine. Il cita l'autorité des rabins & quelques passages de *saint Bonaventure*, pour prouver que l'*Œdipe* de *Sophocle* était l'ouvrage du malin, que *Térence* était excommunié *ipso facto*; & il ajouta que sans doute *Brutus*, qui était un janséniste très sévère, n'avait assassiné *César*, que parce que *César*, qui était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'*Œdipe*; enfin il dit que tous ceux qui assistaient à un spectacle étaient des excommuniés qui reniaient leur croyance & leur batême. C'était outrager le roi & toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors *Charles I*; ils ne voulurent pas soufrir qu'on parlât d'excommunier ce même prince à qui ils firent depuis couper la tête. Monsieur *Prynn* fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre (dont le père le *B**** a emprunté le sien) brûlé par la main du boureau; & lui, à avoir les

Digitized by Google

oreilles coupées : ſon procès ſe voit dans les actes publics.

LETTRE

au traducteur

D'UN POËME LATIN

SUR LE PRINTEMS (a).

JE vous ſuis obligé, mon cher ***, des vers latins & français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſais point quel eſt l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie, & ſur le choix de la bonne latinité, & ſurtout de l'eſpèce convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des vers latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il parait que l'auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, & même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe

(a) Le poëme latin eſt de monſieur *Favières* conſeiller au parlement.

Digitized by Google

& la volupté. Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos,
Baſia laſciva jungunt repetita columba.

Et en parlant de l'amour :

Vulnere qui certo ledere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où l'on parle des plaiſirs qui fuient la jeuneſſe :

Sic fugit humana tempeſtas aurea vita ;
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tous ceux dont j'ai gouté la force & l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu & de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût & du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſſèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher ***, à votre traduction du *printems*, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expreſſions ſont vives & brillantes, vos images

Digitized by Google

bien frapées, & ſur-tout je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de poëſie. Il faudrait vous rapeller ici trop de vers, ſi je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frapé. Adieu, je vais dans un pays où le printems ne reſſemble guères à la deſcription que vous en faites l'un & l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, & je ſuis bien loin aſſurément de faire des tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers.

Nunc verſus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je ſois devenu philoſophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu, je vous aime en vers & en proſe de tout mon cœur, & vous ſerai attaché toute ma vie.

Ce 4 Mars 1731.

Digitized by Google

LETTRE
SUR LE DANTE.

VOus voulez connaitre le *Dante*. Les Italiens l'apellent divin, mais c'eſt une divinité cachée; peu de gens entendent ſes oracles; il a des commentateurs, c'eſt peut-être encor une raiſon de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'afermira toujours, parce qu'on ne le lit guères. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on ſait par cœur: cela ſufit pour s'épargner la peine d'examiner le reſte.

Ce divin *Dante* fut, dit-on, un homme aſſez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût divin de ſon tems, ni qu'il fût prophète chez lui. Il eſt vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'eſt-à-dire, l'un des ſénateurs.

Il était né en 1260, à ce que diſent ſes compatriotes. *Bayle* qui écrivait à Rotterdam, *currente calamo*, pour ſon libraire, environ quatre ſiécles entiers après le *Dante*, le fait naître en 1265, & je n'en eſtime *Bayle* ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans: la grande afaire eſt de ne ſe tromper ni en fait de goût, ni en fait de raiſonnemens.

Les arts commençaient alors à naître dans la patrie du *Dante*. Florence était, comme

Digitized by Google

Athènes, pleine d'eſprit, de grandeur, de légéreté, d'inconſtance, & de factions. La faction blanche avait un grand crédit : elle ſe nommait ainſi du nom de la *ſignora Bianca*. Le parti opoſé s'intitulait le *parti des noirs*, pour mieux ſe diſtinguer des *blancs*. Ces deux partis ne ſufiſaient pas aux Florentins. Ils avaient encor les *Guelfes* & les *Gibelins*. La plupart des blancs étaient *Gibelins* du parti des empereurs, & les noirs penchaient pour les *Guelfes* atachés aux papes.

Toutes ces factions aimaient la liberté, & faiſaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire. Le pape *Boniface VIII* voulut profiter de ces diviſions pour anéantir le pouvoir des empereurs en Italie. Il déclara *Charles de Valois*, frère du roi de France *Philippe le Bel*, ſon vicaire en Toſcane. Le vicaire vint bien armé, chaſſa les *blancs* & les *Gibelins*, & ſe fit déteſter des *noirs* & des *Guelfes*. Le *Dante* était *blanc* & *Gibelin* : il fut chaſſé des premiers, & ſa maiſon raſée. On peut juger de là, s'il fut le reſte de ſa vie afectionné à la maiſon de France & aux papes ; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour ſe déſennuyer il ſe fit théologien, & diſputa vigoureuſement dans les écoles. On ajoute que l'empereur *Henri VII* ne fit rien pour lui, tout *Gibelin* qu'il était ; qu'il alla chez *Fréderic d'Arragon* roi de Sicile, & qu'il en revint auſſi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au marquis de *Malaſpina*, & au grand can de Vérone. Le marquis & le grand

Digitized by Google

can ne le dédommagèrent pas : il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut dans ces divers lieux qu'il composa sa comédie de l'*enfer*, du *purgatoire* & du *paradis* : on a regardé ce salmigondi comme un beau poëme épique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. Tout d'un coup *Virgile* se présente à lui pour l'encourager ; *Virgile* lui dit qu'il est né Lombard ; c'est précisément comme si *Homère* disait qu'il est né Turc. *Virgile* ofre de faire au *Dante* les honneurs de l'enfer & du purgatoire, & de le mener jusqu'à la porte de *saint Pierre* ; mais il avoue qu'il ne poura pas entrer avec lui.

Cependant *Caron* les passe tous deux dans sa barque. *Virgile* lui raconte que peu de tems après son arivée en enfer, il y vit un être puissant qui vint chercher les ames d'*Abel*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïse*, de *David* ; en avançant chemin ils découvrent dans l'enfer des demeures très agréables : dans l'une sont *Homère*, *Horace*, *Ovide* & *Lucain* ; dans une autre on voit *Electre*, *Hector*, *Enée*, *Lucrèce*, *Brutus*, & le Turc *Saladin* ; dans un troisième, *Socrate*, *Platon*, *Hippocrate* & l'Arabe *Averroës*.

Enfin parait le véritable enfer où *Pluton* juge les condamnés. Le voyageur y reconnait quelques cardinaux, quelques papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela est-il dans le style comique ? Non. Tout est-il dans le genre

Digitized by Google

héroïque? Non. Dans quel goût eſt donc ce poëme? Dans un goût bizare.

Mais il y a des vers ſi heureux & ſi naïfs qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cents ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un poëme d'ailleurs où l'on met des papes en enfer réveille beaucoup l'atention, & les commentateurs épuiſent toute la ſagacité de leur eſprit à déterminer au juſte qui ſont ceux que le *Dante* a damnés, & à ne ſe pas tromper dans une matière ſi grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet auteur claſſique. Vous me demanderez comment l'inquiſition ne s'y opoſe pas? Je vous répondrai que l'inquiſition entend raillerie en Italie; elle ſait bien que des plaiſanteries en vers ne peuvent faire de mal; vous en allez juger par cette petite traduction très libre d'un morceau du chant vingt-troiſième; il s'agit d'un damné de la connaiſſance de l'auteur. Le damné parle ainſi:

Je m'apellais le comte de Guidon;
Je fus ſur terre & ſoldat & poltron;
Puis m'enrollai ſous ſaint François d'Aſſiſe,
Afin qu'un jour le bout de ſon cordon
Me donnât place en la céleſte égliſe;
Et j'y ſerais ſans ce pape félon,
Qui m'ordonna de ſervir ſa feintiſe,
Et me rendit aux grifes du démon.

Digitized by Google

Voici le fait. Quand j'étais sur la terre,
Vers Rimini je fis longtems la guerre ;
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom.
Mais quand mon chef eut porté poil grison,
Tems de retraite où convient la sagesse,
Le repentir vint ronger ma vieillesse ;
Et j'eus recours à la confession.
O repentir tardif & peu durable !
Le bon saint père en ce tems guerroyait,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les chrétiens, qu'en vrai Turc il pillait.
Or sans respect pour tiare & tonsure,
Pour saint François, son froc & sa ceinture ;
Frère, dit-il, il me convient d'avoir
Incessamment Prénestе en mon pouvoir.
Conseille-moi, cherche sous ton capuce
Quelque beau tour, quelque gentille astuce,
Pour ajouter en bref à mes états
Ce qui me tente, & ne m'apartient pas.
J'ai les deux clefs du ciel en ma puissance.
De Célestin la dévote imprudence
S'en servit mal, & moi je sais ouvrir
Et refermer le ciel à mon plaisir.
Si tu me sers, ce ciel est ton partage.
Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.

Il eut

Digitized by Google

Il eut Préneſte, & la mort me ſaiſit.
Lors devers moi ſaint François deſcendit,
Comptant au ciel amener ma bonne ame;
Mais Belzébut vint en poſte, & lui dit:
Monſieur d'Aſſiſe, arêtez: je réclame
Ce conſeiller du ſaint père, il eſt mien:
Bon ſaint François, que chacun ait le ſien.
Lors tout penaut le bon-homme d'Aſſiſe
M'abandonnait au grand diable d'enfer.
Je lui criai, monſieur de Lucifer,
Je ſuis un ſaint, voyez ma robe griſe;
Je fus abſous par le chef de l'égliſe.
J'aurai toujours, répondit le démon,
Un grand reſpect pour l'abſolution:
On eſt lavé de ſes vieilles ſotiſes;
Pourvû qu'après autres ne ſoient commiſes.
J'ai fait ſouvent cette diſtinction
A tes pareils, & grace à l'Italie,
Le diable ſait de la théologie.
Il dit, & rit, je ne répliquai rien
A Belzébut; il raiſonnait trop bien.
Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme
Il apliqua ſur ma triſte épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit;
Que Dieu le rende à Boniface huit!

Digitized by Google

PRÉFACE

ET NOTE PARTICULIERE

SUR LE POÉME DU DÉSASTRE DE LISBONNE.

SI jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événemens funestes qui nous rapellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du royaume de Fez. L'axiome, *tout est bien*, paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible, que tout depuis longtems n'est pas arangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre *Pope* donna son *essai sur l'homme*, & qu'il dévelopa dans ses vers immortels les systêmes de *Leibnitz*, du Lord *Shaftersburi*, & du Lord *Bolingbroche*, une foule de théologiens de toutes les communions

Digitized by Google

ataqua ce ſyſtême. On ſe revoltait contre cet axiome nouveau, que *tout eſt bien*, que *l'homme jouit de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible*, &c... Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'aprouver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire atention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, *tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si *tout eſt bien*, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corompue, elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes acablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du monde; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire; nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande

Digitized by Google

machine; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent.

Voila les concluſions qu'on tirait du poëme de monſieur *Pope*; &. ces concluſions mêmes augmentaient encor la célébrité & le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il falait conſidérer le reſpect pour la Divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres ſuprêmes, la ſaine morale, la tolérance, qui ſont l'ame de cet excellent écrit. C'eſt ce que le public a fait; & l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles ataquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arive-t-il? Les hommes revoltés contre ces cris prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La cenſure élève des fantômes pour les combatre, & les lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit; *Leibnitz, Pope, enſeignent le fataliſme:* & les partiſans de *Leibnitz* & de *Pope* ont dit; *ſi Leibnitz & Pope enſeignent le fataliſme, ils ont donc raiſon; & c'eſt à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope ayait dit, *tout eſt bien*, en un ſens qui érait très recevable, & ils le diſent aujourd'hui en un ſens qui peut être combatu.

Digitized by Google

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre *Pope*, qu'il a toujours admiré & aimé; il pense comme lui sur presque tous les points; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire du nouvel axiome, *tout est bien.* Il adopte cette ancienne & triste vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal sur la terre*; il avoue que le mot *tout est bien* pris dans un sens absolu, & sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échapaient à peine des ruines, *tout est bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons, les bêtes se nouriront des cadavres enterrés dans les débris, c'est l'efet nécessaire des causes nécessaires, votre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général.* Un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste: & voila ce que dit l'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien; il avoue qu'aucun philosophe n'a pû jamais expliquer l'origine du mal moral, & du mal physique: il avoue que *Bayle*, le plus grand

Digitized by Google

mal, qui tout protégé qu'il eſt par ces mêmes loix ſera bientôt par elles réduit en pouſſiere.

Cela eſt admirablement dit: & cela n'empêche pas que l'illuſtre docteur *Clarke*, dans ſon traité de l'exiſtence de Dieu, ne diſe que *le genre-humain ſe trouve dans un état où l'ordre naturel des choſes de ce monde eſt manifeſtement renverſé.* Page 10, tome II, 2 édition, traduction de monſieur *Ricotier*: cela n'empêche pas que l'homme ne puiſſe dire; je dois être auſſi cher à mon maître, moi être penſant & ſentant, que les planètes qui probablement ne ſentent point: cela n'empêche pas que les choſes de ce monde ne puiſſent être autrement, puiſqu'on nous aprend que l'ordre a été perverti, & qu'il ſera rétabli: cela n'empêche pas que le mal phyſique & le mal moral ne ſoient une choſe incompréhenſible à l'eſprit humain: cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe révoquer en doute le *tout eſt bien*, en reſpectant *Shaftersburi* & *Pope*, dont le ſyſtême a d'abord été attaqué comme ſuſpect d'athéiſme, & eſt aujourd'hui canoniſé.

La partie morale de l'*eſſai ſur l'homme* de *Pope* eſt auſſi toute entière dans *Shaftersburi*, à l'article de la recherche ſur la vertu, au ſecond volume des *caractériſtics*. C'eſt-là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre eſt non ſeulement poſſible, mais inſéparable: *to be well affected towards the publick intereſt and ones own, is not only conſiſtent, but inſeparable.* C'eſt là ce qu'il

Digitized by Google

prouve dans tout ce livre, & c'eſt la baſe de toute la partie morale de l'*eſſai* de *Pope ſur l'homme*. C'eſt par là qu'il finit.

That reaſon paſſion anſwer one great aim,
That true ſelf love and ſocial be the ſame.

La raiſon & les paſſions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour propre & l'amour ſocial ſont le même.

Une ſi belle morale, bien mieux dévelopée encor dans *Pope* que dans *Shaftersburi*, a toujours charmé l'auteur des poemes ſur Lisbonne & ſur la loi naturelle: voila pourquoi il a dit,

Mais Pope aprofondit ce qu'ils ont éfleuré,
Et l'homme avec lui ſeul aprend à ſe connaître.

Le lord *Shaftersburi* prouve encor que la perfection de la vertu eſt dûe néceſſairement à la croyance d'un Dieu. *And this perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt aparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité *Shaftersburi* d'athée. S'ils avaient bien lû ſon livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philoſophe élevé par le ſage *Locke*.

C'eſt ainſi que le pere *Hardouin* traita d'athées *Paſcal*, *Mallebranche* & *Arnauld*. C'eſt ainſi que le docteur *Lange* traita d'athée le ref-

Digitized by Google

pectable *Wolf*, pour avoir loué la morale des Chinois: & *Wolf* s'étant apuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit, *ne sait-on pas que les jésuites sont des athées?* Ceux qui gémirent sur l'avanture des diables de Loudun, *si* humiliante pour la raison humaine, ceux qui trouvèrent mauvais qu'un recollet, en conduisant *Urbain Grandier* au suplice, le frapât au visage avec un crucifix de fer, furent apellés athées par les recollets. Les convulsionnaires ont imprimé, que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées: & les molinistes ont cent fois batisé de ce nom les jansenistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a vingt ans sur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit, *il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.*

L'auteur des nouvelles ecclésiastiques, qui écrit tranquilement depuis si longtems contre les puissances, contre les loix, & contre la raison, a employé une feuille à prouver que monsieur *de Montesquieu* était athée, & une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

St. Sorlin des Marets, connu en son tems par le poëme de *Clovis*, & par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre *la Mothe le Vayer*, conseiller d'état & précepteur de monsieur; *voila*, dit-il, *un*

Digitized by Google

homme qui n'a point de religion: la Mothe le Vayer se retourna vers lui, & daigna lui dire, *mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis point de ta religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'acuser d'athéisme à tort & à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

Digitized by Google

PRÉFACE

SUR LE

POEME DE LA LOI NATURELLE.

ON ſait aſſez que ce poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand roi & l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encore juſte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèſe de théologie. Ces deux poëmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, & pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentimens.

Digitized by Google

La plûpart des livres reſſemblent à ces converſations générales & gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un prince philoſophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a apris que des eſprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme ſur la loi naturelle eſt une préparation à des vérités plus ſublimes. Cela ſeul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus corect, ſi ſes infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de ſe borner à coriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent ſurprendre perſonne : elles n'avaient rien de la flaterie, elles partaient du cœur ; ce n'eſt pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puiſſance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui diſait dans cet ouvrage. Les changemens ſurvenus depuis dans un commerce ſi honorable pour la littérature n'ont point altéré les ſentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puiſqu'on a araché au ſecret & à l'obſcurité un écrit deſtiné à ne point paraître, il ſubſiſtera chez quelques ſages comme un monument d'une coreſpondance philoſophique qui ne devait point finir ; & on ajoute que ſi la faibleſſe humaine ſe fait ſentir par-

Digitized by Google

tout, la vraie philoſophie dompte toujours cette faibleſſe.

Au reſte ce faible eſſai fut compoſé à l'occaſion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée *du ſouverain bien*, & elle devait l'être *du ſouverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords ſont une faibleſſe d'éducation qu'il faut étoufer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres afections de notre ame. Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même ſent cette faute. La fille ſauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à ſa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler, elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ce ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de notre amour propre font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on apelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondemens de la loi naturelle.

Digitized by Google

RESCRIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

NOus l'empereur de la Chine, nous étant fait repréſenter dans notre conſeil d'état, les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris, pour l'inſtruction de l'univers ; nous avons remarqué avec une ſatisfaction impériale, qu'on imprime plus de penſées, en façon de penſées, ou expreſſions ſans penſées, dans le dit village, ſitué ſur le petit ruiſſeau de la Seine, contenant environ cinq cent mille plaiſans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaine dans notre bourg de *King-tzin* ſur le fleuve Jaune, lequel bourg poſſède le double d'habitans, leſquels ne ſont pas la moitié ſi plaiſans que ceux de Paris.

Nous avons lû atentivement la brochure de notre amé *Jean-Jaques*, citoyen de Genève ; lequel *Jean-Jaques* a extrait un *projet de paix perpétuelle* du bonze *Saint-Pierre*, lequel bonze *Saint-Pierre* l'avait extrait d'un clerc mandarin marquis de *Roſny*, duc de *Sully*, excellent œconome, lequel l'avait extrait du creux de ſon cerveau.

Nous avons été ſenſiblement afligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé

Digitized by Google

Jean-Jaques, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*univers*, qu'il faut toujours avoir en vûe dans toutes ses brochures; nous avons connu que la monarchie de France, qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède (suivant leurs historiens,) chacune en son genre la première puissance de l'*univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jaques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toutes Russies était pareillement requise de fournir son contingent; mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proche voisin de notre chère cousine, nous devions être nommé avec elle; que le grand-Turc voisin de la Hongrie & de Naples, le roi de Perse voisin du grand-Turc, le grand-Mogol voisin du roi de Perse ont pareillement les mêmes droits, & que ce serait faire au Japon une injustice criante de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-même, après l'avis de notre conseil, que si le grand-Turc ataquait la Hongrie, si la diète europaine, européenne, ou européane ne se trouvait pas alors en argent comptant; si tandis que la reine d'Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse marchait à Vienne; si les

Digitized by Google

les Ruſſes pendant ce tems-là ataquaient la Siléſie, ſi les Français ſe jettaient alors ſur les Pays-Bas, l'Angleterre ſur la France, le roi de Sardaigne ſur l'Italie, l'Eſpagne ſur les Maures, ou les Maures ſur l'Eſpagne, ces petites combinaiſons pouraient déranger la paix perpétuelle.

Notre acceſſion étant donc d'une néceſſité abſolue, nous avons réſolu de co-opérer de toutes nos forces au bien général, qui eſt évidemment le but de tout empereur, comme de tout faiſeur de brochures.

A cet éfet, ayant remarqué qu'on avait oublié la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'*univers* doivent s'aſſembler, nous avons réſolu d'en bâtir une ſans délai. Nous nous ſommes fait repréſenter le plan d'un ingénieur de ſa majeſté le roi de Narſingue, lequel propoſa, il y a déja quelques années, de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour y faire des expériences de phyſique; notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philoſophes les plus éminens du village de Paris ſur le ruiſſeau de la Seine croyent que *le noyau du globe eſt de verre*, qu'ils l'ont écrit, & qu'ils ne l'auraient pas écrit, s'ils n'en avaient été ſûrs; notre ville de ladite diète de l'*univers* ſera toute de cryſtal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de ſorte que la conduite des plénipotentiaires ſera toujours éclairée.

Digitized by Google

Pour mieux afermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons enſemble dans notre ville tranſparente notre ſaint père le grand lama, notre ſaint père le grand dairo, notre ſaint père le muphti & notre ſaint père le pape, qui ſeront tous aiſément d'accord, moyennant les exhortations de quelques jéſuites portugais. Nous terminerons tout d'un tems l'ancien procès de la juſtice eccléſiaſtique & ſéculière, du fiſc & du peuple, des nobles & des roturiers, de l'épée & de la robe, des maîtres & des valets, des maris & des femmes, des auteurs & des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les ſouverains de n'avoir jamais aucune querelle, ſous peine d'une brochure de *Jean-Jaques*, pour la première fois; & du ban de l'*univers*, pour la ſeconde.

Nous prions la république de Genève & celle de Saint-Marin de nommer, conjointement avec nous, le ſieur *Jean-Jaques* pour premier préſident de la diète, attendu que ledit ſieur ayant déja jugé les rois & les républiques ſans en être prié, il les jugera tout auſſi-bien, quand il ſera à la tête de la chambre; & notre avis eſt qu'il ſoit payé régulièrement de ſes honoraires ſur le produit net des cent ſoixante & treize journaux qui ſe débitent par ſemaine ſur les bords du ruiſſeau de la Seine. Priant le *Tien* qu'il ait en ſa ſainte garde ledit *Jean-Jaques*, comme auſſi le ſieur *Wolmar*, la demoiſelle *Julie*, & ſon

Digitized by Google

faux-germe. Donné à Pekin, le premier du mois de Hihan, l'an 1898436500 de la fondation de notre monarchie.

LETTRE
A MONSIEUR D'ARGET.

De Lauſanne, le 8 Janvier 1758.

VOus demandez, mon cher ami & compagnon de Poſtdam, comment *Cynéas* s'eſt accommodé avec *Pyrrhus*. C'eſt premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, & me l'envoya: c'eſt qu'enſuite il eut la bonté de m'offrir ſa clef, qui n'eſt pas celle du paradis; & toutes ſes faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge: c'eſt qu'une de ſes ſœurs, qui m'a toujours conſervé ſes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui ſe renouvelle entre le héros, poëte, philoſophe, guerrier brillant, fier, modeſte roi, & le ſuiſſe *Cynéas*, retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, ſoit de Lauſanne, ſoit des Délices; nos converſations pouraient être amuſantes. Il n'y a point de plus bel aſpect dans le monde, que celui de ma maiſon. Figurez-vous quinze croiſées de face, en ceintre; un

Digitized by Google

canal de douze grandes lieues de long, que l'œil enfile d'un côté, & un autre de quatre à cinq lieues; une terrasse qui domine sur cent jardins; ce même lac qui présente un vaste miroir au bout des miens; les campagnes de Savoye au-delà du même lac, couronnées des Alpes, qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus*, mais il faudrait un estomac: c'est un point sans lequel il est dificile à *Pyrrhus* & à *Cynéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois & celles des gens de lettres, les unes afreuses, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre monsieur le maréchal de *Richelieu* & le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs, à ce prince une cinquantaine de louis; mais on peut perdre aux échecs, & gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille bayonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant quarante ans. Songez comment doivent combatre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont con-

Digitized by Google

mes de lui, & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir. Souvenez-vous comment ces drôles-là font le pas de côté & le redoublé; comment ils escamottent la cartouche; comment ils tirent six à sept coups par minute. Enfin leur maître croyait tout perdu il y a trois mois; il voulait mourir; il me faisait ses adieux en vers & en prose; & le voila qui, par sa célérité & la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles dans un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, fait quarante mille prisonniers, & des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive & si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquile ces grands événemens du meilleur des mondes possibles! Je suis, &c.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS D'ADEMANT,

Grand-maître de la maison de madame la margrave de BAREITH.

IL n'est chére que de vilain, monsieur le grand-maître. Vous écrivez rarement; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talens ne se rouillent pas auprès de votre adorable princesse.

Pour moi dans la retraite où la raison m'attire,
Je goute en paix la liberté;
Cette sage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin, ni la France.

Digitized by Google

Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la ſourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, les eaux,
Mes fertiles vergers & mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes Pénates brillans fermés aux envieux;
Voila mes rois, voila mes dieux;
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtiſans dangereux,
Loin des fanatiques afreux,
L'étude me ſoutient, la raiſon m'illumine;
Je dis ce que je penſe & fais ce que je veux;
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez recevoir inceſſamment un chambellan de ſon alteſſe royale, qui eſt preſque auſſi malade que moi, mais qui eſt preſque auſſi aimable que vous: j'ai eu l'honneur de le poſſéder quelquefois dans mon hermitage des Délices, où nous avons bû à votre ſanté. Madame *Denis*, compagne de ma retraite & de ma vie heureuſe, vous aime toujours, & vous fait les plus tendres complimens. Je vous fais les miens ſur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été aſſez heureux pour poſer les premières piéces de cet édifice; ne m'oubliez jamais auprès de mon-

Digitized by Google

ſeigneur & de ſon alteſſe royale. Je voudrais leur pouvoir faire ma cour encor une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arive, & dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il ſoit arivé. Comptez, monſieur, ſur ma tendre amitié, & ſur tous les ſentimens qui m'atacheront à vous pour jamais. Le ſuiſſe *Voltaire*.

LETTRE

A MONSIEUR

L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur ſon motet français :

LES ISRAELITES SUR LA MONTAGNE D'OREB.

MOn cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre ſouvenir & de votre beau mandement iſraélite. On ne peut pas mieux demander à boire : c'eſt dommage que *Moïſe*

(*) L'abbé de *Voiſenon* avait ſigné ſa lettre l'*évêque de Montrouge*, maiſon qui apartient à monſieur le duc de la *Valière*.

Digitized by Google

n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flate que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une nôce de Cana. Ce miracle eſt bien au-deſſus de l'autre; & rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaiſé la ſoif des buveurs de l'ancien & du nouveau teſtament. Franchement, votre petit ouvrage eſt très-bien fait & très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation; & j'ai plus de ſoif de vous revoir, que vous n'en avez de venir à mes petites délices. Mais ce n'eſt pas aux délices qu'il falait venir; c'eſt à Lauſanne. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiſelle *Clairon* a dans votre pays. Vous ſeriez aſſez étonné de voir des piéces nouvelles en Suiſſe, & mieux jouées en général qu'elles ne le ſeraient à Paris: c'eſt à quoi nous avons paſſé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes & de groſſes-têtes; nous vous aurions crevé, & monſieur *Tronchin* vous aurait guéri. Mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miſſion chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne ſera aſſez grand pour venir ſur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lauſanne. Madame *Denis* ſe ſouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, & n'en compte pas ſur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaiſſons là les mœurs de Paris: encor

Digitized by Google

eſt-ce beaucoup que dans vos diſſipations, vous vous ſoyez reſſouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, & qui ſavent, autant que vos Pariſiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choſes; mais nous regrettons toujours le très-aimable & très-volage évêque de *Montrouge*.

LETTRE

AU SIEUR JORE, LIBRAIRE.

VOus me mandez, monſieur, qu'on vous donnera des lettres de grace, qui vous rétabliront dans votre maîtriſe, en cas que vous diſiez la vérité qu'on exige de vous ſur le livre en queſtion (*), ou plutôt dont il n'eſt plus queſtion.

Un de mes amis, très-connu, ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour ſon profit, ſuivant la permiſſion que je lui en avais donnée; vous en fites de concert avec moi une édition en 1730.

Un des hommes les plus reſpectables du royaume, ſavant en théologie comme dans les belles lettres, m'avait dit en préſence de

(*) Les lettres philoſophiques.

Digitized by Google

dix personnes, chez madame de *Fontaine Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son aprobation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'apris qu'il se formait un parti pour me perdre, & que d'ailleurs monsieur le G. D. S. ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulutes pas la lui confier, vous lui dites que vous la déposeriez ailleurs, & qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes allarmes redoublèrent quelque tems après, sur-tout lorsque vous vintes à Paris. Alors, je vous fis venir chez monsieur le duc de R***, je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, & je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire; mais vous me dites que vous aviez besoin de 1500 livres; je vous les fis prêter sur le champ par le sieur *Paquier*, agent de change, rue Quinquempoix, & vous renouvellâtes la promesse d'ensevelir l'édition,

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de ***; & l'autre, tout décousu, fut donné à F**, libraire, qui se chargea de le faire relier pour monsieur ***, à qui il devait être confié pour quelques jours.

F**, par la plus lâche des perfidies, co-

Digitized by Google

pia le livre toute la nuit, avec R** petit libraire de Paris; & tous deux le firent imprimer ſecrettement. Ils atendirent que je fuſſe à la campagne, à ſoixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était preſque débitée, & je ne ſavais pas que le livre parût. J'apris cette triſte nouvelle, & l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis ſur le champ pluſieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à monſieur Rouillé, & pour vous en ofrir le prix. Je ne reçus point de réponſe: vous étiez à la Baſtille. J'ignorais le crime de F**. Tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence & de me taire.

Cependant R**, ce petit libraire, fit en ſecret une nouvelle édition; & F**, jaloux du gain que ſon couſin allait faire, joignit à ſon premier crime celui de faire dénoncer ſon couſin R**. Ce dernier fut arêté, caſſé de maîtriſe, & ſon édition confiſquée.

Je n'apris ce détail que dans un ſéjour de quelques ſemaines que je vins faire, malgré moi, à Paris pour mes afaires.

J'eus la conviction du crime de F**. J'en dreſſai un mémoire pour monſieur Rouillé. Cependant cet homme a joui du fruit de ſa méchanceté impunément. Voila tout ce que je ſais de cette afaire. Voila la vérité devant Dieu & devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre choſe, vous ſeriez coupable d'impoſture. Vous y pouvez ajoûter

Digitized by Google

des faits que j'ignore ; mais tous ceux que je viens d'articuler ſont eſſentiels. Vous pouvez ſupplier votre protecteur de montrer ma lettre à monſeigneur le Garde des Sceaux ; mais ſurtout prenez bien garde à votre démarche, & ſongez qu'il faut dire la vérité à ce miniſtre.

Pour moi je ſuis ſi las de la méchanceté & de la perfidie des hommes, que j'ai réſolu de vivre déſormais dans la retraite, & d'oublier leurs injuſtices & mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'eſt au ſieur des ** qu'il faut s'adreſſer. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'ocupe que du ſoin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'acommoderont ſans doute avec vous. Je ſuis entiérement à vous, &c.

A Cirey, ce 24 Mars 1736.

LETTRE

A Mr. DE MAUPERTUIS.

A Cirey Kittis, ce Mai 1738.

JE viens de lire, monſieur, une hiſtoire & un morceau de phyſique plus intéreſſans que tous les romans : madame du *Châtelet* va le lire, elle en eſt plus digne que moi ; il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Digitized by Google

Il me ſemble que votre préface eſt très-adroite; qu'elle fait naître dans l'eſprit du lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe; qu'elle intéreſſe les navigateurs, à qui la figure de la terre était aſſez indiférente; qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures, & l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en Laponie.

Dès que le lecteur y eſt avec vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les philoſophes ſont les fées. Les argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valoient-ils, je ne dis pas les Chirauts, les Camus & les Moniers, mais les deſſinateurs qui vous ont acompagné? On les a diviniſés; & vous, quelle eſt votre récompenſe? Je vais vous la dire; l'eſtime des connaiſſeurs, qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez ſûr que les ſufrages des êtres penſans du dix-huitième ſiècle ſont fort au-deſſus des apothéoſes de la Grèce.

Je vous ſuis avec tranſport, & avec crainte, à travers vos cataractes, & ſur vos montagnes de glaces. Certainement vous ſavez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte, comme notre plus grand mathématicien; ſi vos opérations ſont d'Archimede, & votre courage de Chriſtophle Colomb, votre deſcription des neiges de Tornea & de Michel-Ange, & celle des eſpèces d'aurores boréales eſt de l'Albane. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvrait une terre ſi afreuſe. Eh!

Digitized by Google

bien, moi qui la fais, (& c'eſt la ſeule choſe que je ſache mieux que vous,) je vais vous la dire.

Lorſque la vérité ſur les gouffres de l'onde
Dirigeait votre courſe aux limites du monde,
Tout le nord treſſaillit, tout le conſeil des dieux
Deſcendit de l'Olympe, & vint ſur l'hémiſphère,
Contempler à quel point les enfans de la terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure,
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature,
Prodige pour le peuple, & charme de nos yeux.

Pour la ſeconde fois oubliant ſa carière,
Détournant ſes chevaux, & ſon char de rubis,
Le père des ſaiſons franchiſſait ſa barière;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumiere;
Il avança vers nous, tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils;
Son fils qui, moins que vous, lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, ſoutenu,
Aux champs de Tornea parut avec Hercule;
On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule,
Ils ont porté le ciel, & vous l'avez connu,
Hercule, en vous voyant, s'étonna que l'envie,
Dans les glaces du nord, expirât ſous vos coups,

Digitized by Google

Lui qui ne put jamais terraſſer dans ſa vie
Cet ennemi des dieux, des héros, & de vous.
Dans ce conſeil divin, Newton parut ſans doute,
Deſcartes précédait, incertain dans ſa route,
Tel qu'une faible aurore, après la triſte nuit,
Annonce les clartés du ſoleil qui la ſuit.
Il cherchait vainement dans le ſein de l'eſpace
Ces mondes infinis qu'enfanta ſon audace,
Ces tourbillons divers, & ces trois élémens,
Chimériques apuis du plus beau des romans;
Mais le ſage de Londres, & celui de la France,
S'uniſſoient à vanter votre entrepriſe immenſe.
Tous les tems à venir en parleront comme eux;
Pourſuivez, éclairez ce ſiècle & nos neveux,
Et que vos ſeuls travaux ſoient votre récompenſe.
Il n'apartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.(1)
Eſt-ce à vous d'écouter l'ambition funeſte,
Et la ſoif des faux biens dont on eſt captivé?
Un inſtant les détruit; mais la vérité reſte;
Voila le ſeul tréſor, & vous l'avez trouvé.

Je laiſſe à madame du *Châtelet*, la plus digne amie aſſurément que vous ayez, le ſoin de vous dire combien de ſortes de plaiſirs votre excellent ouvrage

(1) M. de Maupertuis avait refuſé une penſion.

Digitized by Google

ouvrage nous causa ; ce qu'il y a de très-triste ; c'est que son succès infaillible vous arrêtera dans Paris, & nous privera de vous.

Nous apprenions dans l'instant par votre lettre, que vos succès ne vous retiennent point à Paris, mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime, pour avoir aussi un cœur ? Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage (2) ; parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lesquels il était destiné ne pouront les corriger ; & les savans me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ; ni fâché que l'abbé *Desfontaines* essaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme entiché comme lui, & qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lû le livre de M. *Algaroti*. Il y a ; comme de raison ; plus de tours & de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien ; mais je doute qu'en français ; l'amour d'un amant qui décroit en raison du cube de la distance de sa maîtresse, & du quaré de l'absence ; plaise aux esprits bien faits, qui ont été choqués de la beauté blonde du soleil, & de la beauté brune de la lune, dans le livre *des mondes* (3). Ce livre a

(2) Les élémens de la philosophie de Newton.
(3) M. de Fontenelle n'a point dit la beauté blonde du

Digitized by Google

besoin d'un traducteur excellent ; mais celui qui est capable de traduire bien, s'amuse-t-il à traduire ?

J'aprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage ; je vais sur le champ me mettre à le coriger ; il y a mille contre-sens dans l'impression : j'ai déja corigé les fautes de l'éditeur sur la lumière ; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me coriger les miennes, & sur la lumière, & sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrais jamais le souvenir. Je suis si pressé par le tems, que j'en ai la vue toute éblouie : le torent de l'avidité des libraires m'entraîne ; je m'adresse à vous pour n'être point noyé. La femme de l'Europe la plus digne, & la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous suplie point de perdre beaucoup de tems ; & d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un, *amici, diem perdidi.*

Comptez que *Cirey* sera à jamais le très-humble serviteur de *Kittis.* Ma main ne vous a point écrit, parce que je suis dans mon lit ; mais mon cœur vous dit que je vous aimerai toute ma vie, autant que je vous admirerai.

Je crois que je viens de coriger assez exactement les fautes touchant la lumière : je tremble de vous importuner ; mais au nom de *Newton*

soleil, & la beauté brune de la lune ; mais la beauté blonde du jour, & la beauté brune de la nuit.

Digitized by Google

& d'*Emilie*, un petit mot sur la pesanteur & sur la fin de l'ouvrage (4).

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ D. F.

Sur la tragédie de la MORT DE CÉSAR.

Monsieur, je m'amusai, il y a quelques années, à faire une tragédie en trois actes de la mort de *Jules-César*. C'est une piéce d'un caractère tout opposé au gout de notre nation. Il n'y a point de femme dans cette piéce; il n'est question que de l'amour de la patrie: d'ailleurs elle est aussi singulière par l'arangement théâtral que par les sentimens. En un mot, elle n'est point faite pour le public. Je l'avais confiée, il y a deux ans, à messieurs de **, qui la représentèrent, & qui eurent la fidélité de n'en garder aucune loque. J'ai eu en dernier lieu la même confiance dans monsieur l'abbé A***, proviseur d'H**, que j'aime & que j'estime; mais il n'a pu, malgré les soins, empêcher que quelqu'un de son collège n'en ait tiré une copie.

Voila la tragédie aujourd'hui imprimée, à ce

(4) Ces cinq lignes étaient de la main de madame du Châtelet.

Digitized by Google

que j'aprends, pleine de fautes, de transpoſitions & d'omiſſions conſidérables. On dit même que le profeſſeur de rhétorique d'*H***, qui était chargé de la repréſentation, y a changé pluſieurs vers : ce n'eſt plus mon ouvrage. Je ſens bien cependant qu'on me jugera, comme ſi j'étais l'éditeur, & que la calomnie ſe joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on ſache que cette piéce n'eſt point imprimée telle que je l'ai faite, & que je ſuis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'ocaſion.

A Cirey, près de Vally en Champagne, ce 7 Septembre 1735.

LETTRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1756.

MEſſieurs, je crois qu'il n'apartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de

Digitized by Google

quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut, on remplit les vuides au hazard, & on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*hiſtoire univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contenaient pas l'hiſtoire d'une ville, & où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'aprends qu'à préſent on débite de cette manière quelques fragmens informes & falſifiés des mémoires que j'avais amaſſés dans les archives publiques ſur la guerre de 1741. On en uſe encor ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les copies manuſcrites, qu'on m'en a envoyées de Paris, ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui ſait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule & non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la première: cet abus de nous

Digitized by Google

atribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber.

C'est à vous, messieurs, & aux académies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'etre associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élèvent leurs voix, pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le public que vous éclairez est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

RÉPONSE.

Monsieur, l'académie est très sensible aux chagrins què vous causent les éditions furtives & défigurées, dont vous vous plaignez. C'est un malheur atraché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, monsieur, c'est de savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite de vos écrits ne vous atribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malignité vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'académie, je vous prie d'être persuadé, &c.

Duclos, secrét. perp.

Digitized by Google

AUTRE LETTRE.

MESSIEURS, daignez recevoir mes très humbles remercimens de la sensibilité publique que vous avez témoignée sur le vol & la publication de mes manuscrits, & permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement. Vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exemts d'une pareille rapacité.

L'histoire prétendue de la guerre de 1741, qui parait sous mon nom, est non seulement un ouvrage à la vérité défiguré en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation: la gloire qu'elle a aquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres & des généraux, est depuis plusieurs années entre les mains de monsieur le comte d'*Argenson*, & n'en est point sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite difère de celle qu'on m'atribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-Chapelle, & celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoy; c'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées & imprimées par des hommes également igno-

Digitized by Google

rans. Les interpolations, les omiſſions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans nombre. L'éditeur ne ſait ſeulement pas le nom des perſonnes & des pays dont il parle : & pour remplir les vuides du manuſcrit, il a copié preſque mot à mot près de trente pages du ſiécle de *Louis XIV.* Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette hiſtoire univerſelle qui a été imprimée ſous mon nom il y a quelques années. Je ſais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procédés. Je ſais avec quel mépris & avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le ſiécle de *Louis XIV.* Je dois m'adreſſer à vous, meſſieurs, dans ces ocaſions avec d'autant plus de confiance que je m'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, & qu'elle ſerait flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, meſſieurs, de je ne ſais quel poëme, entiérement défiguré, qui paraît auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, & ce ſerait abuſer des bontés dont vous m'honorez. Je vous en demande la continuation.

Digitized by Google

EXTRAIT D'UNE LETTRE

sur le poëme de la Pucelle.

IL y a trente ans que pour m'amuser je voltigeais sur cette corde, & deux ou trois mauvais Gilles en ont voulu faire autant dans le préau de leur foire; je leur abandonne cette sotise, à laquelle mon âge, mes maladies, ma façon de penser ne me permettent pas de faire désormais la moindre attention.

PRÉFACE

DE L'ANTI-MACHIAVEL.

TAYLOR INST. OXFORD

JE crois rendre service aux hommes en publiant l'*examen de Machiavel*. L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le ciel forme rarement pour ramener le genre-humain à la vertu, par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encor très jeune; il voulait seulement se former à la sagesse & à la vertu;

Digitized by Google

il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même ; mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit ; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de *Machiavel* est trop public, il falait que l'antidote le fût aussi ; on s'arachait à l'envi les copies manuscrites, il en courait déja de très fautives, & l'ouvrage allait paraitre défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espère que les libraires se conformeront.

On sera sans doute étonné, quand j'aprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en français d'un style si noble, si énergique & souvent si pur, est un jeune étranger qui n'était encor jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'*Amelot de la Houssaye*, que je fais imprimer à côté de la réfutation ; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est apliqué. Qu'il soit Anglais, Espagnol ou Italien, il n'importe, ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de *Machiavel* ; & c'est un bonheur pour le genre humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice.

Maitre de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions de génie qui ne sont pas tout-à-fait françaises, mais qui méritent de

Digitized by Google

l'être ; & j'oſe dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue & nos mœurs. Au reſte, j'avertis que tous les chapitres ne ſont pas autant de réfutations de *Machiavel*, parce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout ſon livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je préſente, qui ſont plutôt des réflexions ſur *Machiavel* que contre *Machiavel* ; voila pourquoi je donne au livre le titre d'*examen*.

L'illuſtre auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la préface d'*Amelot de la Houſſaye*. Ce traducteur a voulu ſe donner pour un politique, mais je puis aſſurer que celui qui combat ici *Machiavel* eſt véritablement ce qu'*Amelot* veut paraitre.

Amelot était un de ces auteurs qui compoſent pour vivre, & ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour lui, c'eſt qu'il traduiſit le *prince de Machiavel*, & en ſoutint les maximes plutôt dans l'intention de débiter ſon livre que dans celle de perſuader ; il parle beaucoup de raiſon d'état dans ſon épitre dédicatoire, mais un homme (*a*) qui n'a pas eu le ſecret de ſe tirer de la miſère entend mal à mon gré la raiſon d'état.

Il veut juſtifier ſon auteur par le témoignage de *Juſte-Lipſe*, qui avait, dit-il, autant de piété & de religion que de ſavoir & de politique. Surquoi je remarquerai, 1°. que *Juſte-*

(*a*) Ayant été ſecrétaire d'ambaſſade.

Digitized by Google

Lipſe & tous les ſavans dépoſeraient en vain en faveur d'une doctrine funeſte au genre-humain ; 2°. que la *piété* & la *religion* dont on ſe pare ici très mal à propos enſeignent tout le contraire ; 3°. que *Juſte-Lipſe* né catholique, devenu luthérien, puis calviniſte, & enfin redevenu catholique, ne paſſa jamais pour un homme religieux, malgré ſes très mauvais vers pour la vierge ; 4°. que ſon gros livre de politique eſt le plus mépriſé de ſes ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux empereurs, rois & princes ; 5°. qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. " Plût à „ Dieu, dit *Juſte-Lipſe*, page 9 de l'édition „ de *Plantin*, que *Machiavel* eut conduit ſon „ prince au temple de la vertu & de l'hon„ neur ; mais en ne ſuivant que l'utile, il s'eſt „ trop écarté du chemin royal de l'honnête ".

Amelot a ſuprimé exprès ces paroles. La mode de ſon tems était encor de citer mal à propos : mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel, ce n'eſt pas être pédant, ce n'eſt pas ſe tromper, c'eſt calomnier. Le grand homme dont je ſuis l'éditeur ne cite point ; mais ou je me trompe fort, ou il ſera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raiſon ou la juſtice.

Amelot s'éforce de prouver que *Machiavel* n'eſt point impie : il s'agit bien ici de piété. Un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, & ſon traducteur oſe parler de ſa dévotion.

Les lecteurs ne prennent point ainſi le chan-

Digitized by Google

ge: *Amelot* a beau dire que ſon auteur a beaucoup loué les cordeliers & les jacobins; il n'eſt point ici queſtion de moines, mais de ſouverains à qui l'auteur voulait enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſavait que trop ſans lui.

D'ailleurs croirait-on bien juſtifier *Mirwits*, *Cartouche*, ou *Ravaillac*, en diſant qu'ils avaient de très bons ſentimens ſur la religion, & ſe ſervira-t-on toujours de ce mot ſacré pour flétrir les plus honnêtes gens, & pour juſtifier les plus corompus & les plus criminels?

Céſar Borgia, dit encor le traducteur, *eſt un bon modèle pour les princes nouveaux*, c'eſt-à-dire, pour les uſurpateurs. Mais premièrement, tout prince nouveau n'eſt point uſurpateur: les *Médicis* étaient nouvellement princes, & on ne pouvait leur reprocher d'uſurpation. Secondement, l'exemple du bâtard d'*Alexandre VI*, toujours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un méchant modèle pour tout prince.

Enfin la *Houſſaye* prétend que *Machiavel* haïſſait la tyrannie: ſans doute tout homme la déteſte; mais il eſt bien lâche & bien afreux de la déteſter & de l'enſeigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'afaiblir les ſentimens & les expreſſions.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. L'ABBÉ DUBOS,

de l'académie françaiſe.

IL y a déja longtems, monſieur, que je vous ſuis ataché par la plus forte eſtime; je vais l'être par la reconnaiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être *le* bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile & le plus judicieux que je connaiſſe : je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je ſuis *tout* ocupé de cette dernière idée.

Il y a longtems que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV.* Ce n'eſt point ſimplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne ſont point les annales de ſon régne : c'eſt plutôt l'hiſtoire de l'eſprit humain puiſée dans le ſiécle le plus glorieux à l'eſprit humain.

Cet ouvrage eſt diviſé en chapitres; il y en a vingt deſtinés à l'hiſtoire générale : ce ſont vingt tableaux des grands événemens du tems. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands

Digitized by Google

ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiécle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV.*

Deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances.

Deux pour le gouvernement eccléſiaſtique, dans leſquels la révocation de l'édit de Nantes & l'afaire de la régale ſont compriſes.

Cinq ou ſix pour l'hiſtoire des arts, à commencer par *Deſcartes* & à finir par *Rameau.*

Je n'ai d'autres mémoires pour l'hiſtoire générale, qu'environ deux cent volumes de mémoires imprimés que tout le monde connait. Il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, & de peindre avec des couleurs vrayes, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Linieres*, *Lambertí*, *Rouſſet*, falſifient & délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV*, les mémoires de monſieur *Dangeau* en 40 volumes, dont j'ai extrait 40 pages. J'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands ſeigneurs & autres. Je raporte les faits dans leſquels ils s'acordent, j'abandonne le reſte aux converſations des faiſeurs d'anecdotes.

J'ai un extrait de la fameuſe lettre du roi au ſujet de monſieur de *Barbeſieux*, dont il marque tous les défauts, auquel il pardonne

Digitized by Google

en faveur des ſervices du père : ce qui caractériſe *Louis XIV* bien mieux que les flateries de *Péliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'homme au maſque de fer, mort à la Baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpèce de mémorial écrit de la main de *Louis XIV*, qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. Monſieur *H*** le connait ſans doute : mais je n'oſe en demander communication.

Sur les afaires de l'égliſe, j'ai tout le fatras des injures, & je tâcherai d'extraire un once de miel de l'abſinte des *Jurieux*, des *Queſnels*, & des *Doucins*.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, & les bons livres qu'on a ſur cette matière.

Monſieur l'abbé de *Saint-Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV*, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne ſais s'il fera cet acte de *bienfaiſance pour gagner le paradis*.

A l'égard des arts & des ſciences, il n'eſt queſtion, je crois, que de tracer la marche de l'eſprit humain, en philoſophie, en éloquence, en poëſie, en critique : de marquer les progrès de la peinture, de la ſculpture, de la muſique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapiſſeries, de glaces, de draps, d'étoffes d'or & de l'horlogerie.

Je ne veux que peindre, chemin faiſant, les génies qui ont excellé dans ces parties : Dieu

Digitized by Google

Dieu me préſerve d'employer 300 pages à l'hiſtoire de *Gaſſendi*. La vie eſt trop courte, le tems trop précieux pour dire des choſes inutiles. En un mot, monſieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourais vous le deſſiner : je ne me preſſe point d'élever mon bâtiment (*a*) : *pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourais dire alors : *æquataque machina cælo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un ſiécle qui vous compte parmi ſes ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, ſi ce n'eſt à un homme qui aime ſa patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'hiſtoire ni en flateur, ni en panégyriſte, ni en gazetier, mais en philoſophe ?

Celui qui a ſi bien débrouillé le cahos de l'origine des Français m'aidera ſans doute à répandre la lumière ſur les plus beaux jours de la France. Songez, monſieur, que vous rendez ſervice à votre diſciple & à votre admirateur.

A Cirey, ce 30 Octobre 1738.

(*a*) Ce bâtiment eſt élevé, & tout le monde convient que c'eſt un des meilleurs ouvrages de monſieur de *V****.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR BROSSETTE (a).

JE suis bien flaté de plaire à un homme comme vous, monsieur: mais je le suis encor davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corections si judicieuses dans l'histoire de *Charles XII.*

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de monsieur *Despréaux* que d'avoir été commentés par vous & lûs par *Charles XII.* Vous avez raison de dire que le sel de ses satyres ne pouvait guères être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar & du roi de Pologne que de celle de *Chapelain* & de *Cotin.* Pour moi, quand j'ai dit que les satyres de *Boileau* n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises; c'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure à la vérité à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son tems, si vous en exceptez monsieur *Racine.* Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui ayent eu un

(a) Auteur d'un très bon commentaire des ouvrages de *Despréaux.*

Digitized by Google

pinceau correct, qui ayent toujours employé des couleurs vives & copié fidélement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, & que jamais leurs penſées n'ont rien couté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu monſieur *de la Motte*, qui écrivait bien en proſe, ne parlait plus français, quand il faiſait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis monſieur *Racine*, ſont écrites dans un ſtyle froid & barbare; auſſi *la Motte* & ſes conſorts faiſaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaiſſer monſieur *Deſpréaux*, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encor, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans les cafés, leſquels font à la mémoire de monſieur *Deſpréaux* le même honneur que les *Chapelains* faiſaient à ſes écrits de ſon vivant; ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi monſieur *Deſpréaux* les eut connus, il les aurait mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerais très faché que ces meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parce que je fais une grande diférence entre ſes premières ſatyres & ſes autres ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvième ſatyre, qui eſt un chef-d'œuvre, & dont l'épitre aux muſes de *Rouſſeau* n'eſt qu'une imitation un peu forcée. Je vous ferai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, monſieur,

Digitized by Google

me faire le plaisir de m'envoyer l'*histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire. Je suis, &c. 14 *Avril* 1732.

LETTRE AU MEME.

JE regarde, monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance: en voici une qui, bien que très fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, & dans laquelle on a de plus imprimé mon *essai sur l'épopée*, tel que je l'ai composé en français, & non pas tel que monsieur l'abbé *des Fontaines* l'avait traduit d'après mon essai anglais. Vous trouvez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, & que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans comme moi en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers à Londres & en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec *Rousseau*, mon ennemi;

Digitized by Google

mais vous reſſemblez à *Pomponius Atticus*, qui était courtiſé à la fois par *Céſar* & par *Pompée*. Je ſuis perſuadé que les invectives de cet homme, en qui je reſpecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, & vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que le ſieur *Rouſſeau* eût un caractère comme le vôtre.

Permettez-moi, monſieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour monſieur le marquis de *Caumont* : c'eſt un homme qui, comme vous, aime les lettres, & que le bon gout a fait ſans doute votre ami.

Quel tems, monſieur, pour vous envoyer des vers !

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum.

. . . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*

. . . . . *Et carmina tantum*

Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm

Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.

On a pris le fort de Kell, on ſe bat en Pologne, on va ſe batre en Italie.

I nunc, & verſus tecum meditare canoros.

Voila bien du latin que je vous cite ; mais c'eſt avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

22 *Novembre* 1733.

Digitized by Google

LETTRE AU MEME.

IL n'y a perſonne, monſieur, à qui je faſſe plus volontiers hommage de mes ouvrages qu'à vous. J'ai fait mettre à la diligence de Lyon un petit paquet couvert de toile cirée, contenant deux exemplaires de l'*hiſtoire de Charles XII.* Il y en a un que je vous ſuplie de rendre à monſieur *de Sozzi*, qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, & à qui mes infirmités ne me permettent pas de répondre auſſi ſouvent que je le déſire. Si vos ocupations vous laiſſaient le tems de m'écrire votre ſentiment ſur cet ouvrage, je vous ſerais très-obligé. Vous y verrez une infinité de fautes d'impreſſion, qu'un lecteur judicieux rectifie aiſément. Je voudrais qu'il me fût auſſi aiſé de coriger les miennes & de mériter l'aprobation d'un juge auſſi éclairé que vous. Je ſuis, &c.

Paris, 28 *Novembre* 1733.

Digitized by Google

LETTRE A MONSIEUR C**,

Editeur des œuvres de Rouſſeau, 1741.

J'Ai reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de ſouſcription pour les œuvres du célèbre poëte dont vous étiez ami. Je me mets très-volontiers au rang des ſouſcripteurs, quoique j'aie été malheureuſement au rang de ſes ennemis les plus déclarés; je vous avouerai même que cette inimitié peſait beaucoup à mon cœur: j'ai toujours penſé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les perſécute-t-on pas aſſez? Faut-il qu'ils ſe perſécutent encor eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils puſſent s'aider, ſe ſoutenir, ſe conſoler mutuellement! Il ſemblait que la deſtinée, en me conduiſant à la ville où l'illuſtre & malheureux *Rouſſeau* a fini ſes jours, me ménageait une réconciliation avec lui: l'eſpèce de maladie dont il était acablé m'a privé de cette conſolation, que nous aurions tous deux également ſouhaitée; l'amour de la paix l'eût emporté ſur tous les ſujets d'aigreur qu'on avait ſemés entre nous. Ses talens, ſes malheurs, & ce que j'ai oui dire ici de ſon caractère, ont banni de mon cœur tout reſ-

Digitized by Google

ſentiment, & n'ont laiſſé mes yeux ouverts qu'à ſon mérite. Votre amitié pour lui, monſieur, contribue ſur-tout à me réconcilier avec ſa mémoire. J'atends, avec impatience, une édition que votre gout rendra digne du public à qui vous la préſentez. J'en retiens deux exemplaires, & je ſuis charmé que cette ocaſion me procure le plaiſir de vous dire à quel point je vous eſtime, & combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

SUR

L'INCENDIE DE LA VILLE D'ALTONA.

L'Extrême dificulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande eſt cauſe que je n'ai vû que trop tard le neuvième tome de la *bibliothèque raiſonnée*; & je dirai, en paſſant, que ſi le reſte de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres ſont à plaindre en France de ne pas le connaitre. A la page 469 de ce neuvième tome, ſeconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg, dans l'*hiſtoire de Charles XII.*

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de lettres & de mérite, nommé monſieur *Richey*, m'ayant fait l'honneur de me

Digitized by Google

venir voir, m'a renouvellé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici le fait, & voici ce que je ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le nord, les comtes de *Steinbock* & de *Welling*, généraux du roi de Suède, prirent en 1713, dans la ville de Hambourg même, la réſolution de bruler Altona, ville commerçante, apartenant aux Danois, & qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette réſolution fut exécutée ſans miſéricorde la nuit du 9 Janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même; ils y couchèrent le 10, le 11, le 12, le 13, & datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encor certain, & les Hambourgeois n'en diſconviennent pas, qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altonois, à des vieillards, à des femmes groſſes, qui vinrent y demander un refuge, & que quelques-uns de ces miſérables expirèrent ſous les murs de cette ville, au milieu de la neige & de la glace, conſumés de froid & de miſère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de raporter ces faits dans l'*hiſtoire de Charles XII.* Un de ceux qui m'ont communiqué ces mémoires me marque très-poſitivement dans une de ſes lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de *Steinbock*, pour l'engager à ex-

Digitized by Google

terminer Altona, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une acusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément ; j'ai combatu eficacément plus d'une calomnie, & je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte *Piper* par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de raporter *qu'on disait* que les Hambourgeois avaient donné secrettement de l'argent au comte de *Steinbock*.

Ce bruit a été universel & fondé sur des aparences : un historien peut raporter les bruits aussi bien que les faits ; & quand il ne donne une rumeur publique, une opinion que pour une opinion, & non pour une vérité, il n'en est ni responsable ni repréhensible.

Mais lorsqu'il aprend que cette opinion populaire est fausse & calomnieuse, alors son devoir est de le déclarer & de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'est le cas où je me trouve. Monsieur *Richey* m'a démontré l'innocence de ses compatriotes. La *bibliothèque raisonnée* a aussi très-solidement repoussé l'acusation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi est seulement repréhensible, en ce qu'il m'atribue d'avoir dit positivement que la ville de Hambourg était coupable ; il devait distinguer entre l'opinion d'une partie

Digitized by Google

du nord, que j'ai raportée comme un bruit vague, & l'afirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en éfet : *la ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altona*, je lui en demanderais pardon très-humblement, persuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne se point rétracter, quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en raportant un bruit qui a couru ; & je dis la vérité, en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieuses à Altona dans le tems de l'incendie, & que si les Hambourgeois n'avaient point de lazarets, comme on me l'assure, point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & séparément les vieillards & les femmes qui périrent à leur vue, ils sont très-excusables de ne les avoir pas recueillis ; car la conservation de sa propre ville doit être préférée au salut des étrangers.

J'aurai très-grand soin que l'on corige cet endroit de l'*histoire de Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amsterdam, & qu'on le réduise à l'exacte vérité dont je fais profession, & que je préfère à tout.

J'aprends aussi que l'on a inséré dans des papiers hebdomadaires (*le glaneur*), des lettres aussi outrageantes que mal écrites, d'un poëte, au sujet de la tragédie de *Zaïre*. Cet auteur de plusieurs pièces de théâtre, toutes sifflées, fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec assez d'indulgence ; &

Digitized by Google

cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la religion dans une tragédie repréſentée avec l'aprobation des plus vertueux magiſtrats, lue par monſeigneur le cardinal de *Fleury*, & qu'on repréſente déja dans quelques maiſons religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

LETTRE

A MONSIEUR DE LA MARRE.

A Cirey, le 15 Mai 1736.

JE me flate, mon cher monſieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules-Céſar*. Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous ayez hazardé dans votre préface des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le paricide était regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains; ce ſont de ces propoſitions qui auraient grand beſoin d'être prouvées.

Digitized by Google

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie ; *Brutus* est le seul, encor n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de *César*. Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était stoïcien, & presque fanatique, féroce dans la vertu, & incapable d'écouter la nature, quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à *Ciceron* le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que *César* était son père, & que cette considération ne le retint pas. C'est même cette circonstance terrible, & ce combat singulier entre la tendresse & la fureur de la liberté qui seul pouvait rendre la pièce intéressante ; car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs oprimés par leur égal, qui conjurent contre un tyran, & qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de simple ; & *Aristote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué avec beaucoup de pénétration & de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante & insipide : il l'apelle la plus vicieuse de toutes, tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs.

Vous auriez donc pû dire que *César* est un grand homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie ; & *Brutus* un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre,

Digitized by Google

& que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette pièce. Vous paraiſſez ſur-tout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains aprouvaient le paricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne ſe ſoulèvent contre les conjurés que lorſqu'ils aprennent que *Brutus* a tué ſon père ; ils s'écrient :

O monſtre, que les dieux devraient exterminer :

Je vous avais dit à la vérité qu'il y avait parmi les lettres de *Ciceron* une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué ſon père pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de monſieur le marquis *Algaroti* ſemble être tombé dans une mépriſe à l'endroit où vous dites que c'eſt un de ceux qu'on apelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me ſouviens que, quand monſieur *Algaroti* me lut ſa lettre en italien, il y déſignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer : cet homme a même été puni. Mais par la traduction, il ſemble qu'on ait voulu déſigner les profeſſeurs de l'univerſité. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les ſemaines ſous le titre d'*obſervations* a pris ocaſion de cette mépriſe pour inſinuer que monſieur le marquis *Algaroti* avait prétendu ataquer les profeſſeurs de Paris ; mais cet étranger reſpectable, qui à

Digitized by Google

fait tant d'honneur à l'univerſité de Padoue, eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité & tant de gout qu'à préſent. Si vous m'aviez envoyé votre préface. je vous aurais prié de coriger ces bagatelles: mais vos fautes ſont ſi peu de choſe en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernières: j'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours ſur moi.

LETTRE

A MR. DE LA ROQUE. 1736.

JE ſuis bien fâché, monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connait & aime tous les beaux-arts. Vous me rapellez toujours par votre goût, par votre politeſſe & par votre impartialité, l'idée du charmant monſieur de la *Faye*, qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux arts.

Digitized by Google

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous :
N'avoir qu'un gout eſt peu de choſe ;
Beaux-arts, je vous invoque tous.
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs !
Beaux-arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence ; mais vous ſavez que ces petits airs, que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le public ſévère ne s'acommoderait pas. Si parmi ces libertins qui vont toujours nuds, il s'en trouve quelques-uns vétus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE

A MONSIEUR T***.

A Monrion près de Lauſanne, 26 Mars 1757.

MOn cher & ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *eſſai ſur l'hiſtoire générale*, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie pour contribuer à étendre cet eſprit de philoſophie & de tolérance qui ſemble aujourd'hui caractériſer le ſiécle. Cet eſprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe a jetté d'heureuſes racines dans le pays, où d'abord le ſoin de ma mauvaiſe ſanté m'avait conduit, & où la reconnaiſſance & la douceur d'une vie tranquile m'arêtent.

Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine, qu'on ait imprimé à Genève dans cet *eſſai ſur l'hiſtoire*, avec l'aprobation publique, que *Calvin* avait une ame atroce, auſſi bien qu'un eſprit éclairé.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable. Les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*. Je ne ſais encor ſi les

Digitized by Google

Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, & enfin l'attentat de ce monstre *Damiens*, m'atirent des reproches de toute l'Europe littéraire ? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage ? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siécle, ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat & d'un insensé de la lie du peuple n'est point l'éfet de celui du tems. *Châtel* & *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France. Ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira; & cela est si vrai, que j'ai lû une apologie pour *Jean Châtel* & ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Le dernier attentat a saisi d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, apellé autrement le pays de *Vaud*, le long des bords du beau lac *Léman*. Nous y faisons ce qu'on devrait faire à Paris; nous y vivons tranquiles, nous y cultivons les lettres sans cabale. *Tavernier* disait que la vue de Lausanne, sur le lac de Genève, ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé, quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaire*, l'*enfant*

Digitized by Google

prodigue, & d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourait les repréſenter à Paris. N'en ſoyez point ſurpris; on ne parle, on ne connait ici d'autre langue que la nôtre. Preſque toutes les familles y ſont françaiſes, & il y a ici autant d'eſprit & de gout qu'en aucun lieu du monde.

On ne connait ici ni cette plate & ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom; ni cette infâme rapſodie, intitulée *la pucelle d'Orléans*, remplie de vers les plus plats & les plus groſſiers que l'ignorance & la ſtupidité ayent jamais fabriqués, & de ces inſolences les plus atroces que l'éfronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque tems on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume & le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités, & je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. DE LA FAYE. 1718.

LA Faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre luth tendre & galant;
Et qui même aſſez hardiment
Oſates prendre votre place,
Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe,
Par le café de la Laurent.

Je voudrais bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle, j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jetter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle ſtrophe

Digitized by Google

de votre ami monsieur *de la Motte*, & puis je me dis tout bas : *petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien?* Le moment d'après, c'est une strophe peu harmonieuse & un peu obscure, & je me dis : *garde toi d'en faire autant.* Je tombe sur un pseaume ou sur une épigramme ordurière de *Rousseau*; cela éveille mon odorat, je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains: je vois des comédies à la glace, des opéra fort au dessous de ceux de l'abbé *Pic*; une épitre au comte d'*Ayen*, qui est à faire vomir: un petit voyage de Rouen fort insipide: une ode à monsieur *Duché* fort au dessous de tout cela; mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lû son épitre à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé: il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa vieillesse: il apelle celui-ci *athée*, celui-là *marouffle*; où est donc le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières? Ce n'était pas ainsi qu'en usait monsieur *Despréaux*, quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs; aussi son style était doux & coulant; mais celui de *Rousseau* me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de monsieur *Crébillon*, il dise qu'il *vient de sa griffe Apollon molester*. Quels vers que ceux-ci!

Ce rimeur si sévère
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux; il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, & que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire; si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en raporte à vous & à tout Paris. *Rousseau* ne passe point pour avoir d'autre mérite; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des piéces qui ont servi à le faire condamner; au contraire le *factum* de monsieur *Saurin* est un chef-d'œuvre, *& quid facundia posset, tùm paruit.* Enfin vous voulez que je vous dise franchement mon petit sentiment sur messieurs *de la Motte* & *Rousseau.* Monsieur *de la Motte* pense beaucoup, & ne travaille pas assez ses vers; *Rousseau* ne pense guères, mais il travaille ses vers beaucoup mieux; le point seroit de trouver un poete qui pensât comme *la Motte*, & qui écrivit comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien s'entend;) mais:

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus;
Dii genti potuere....

Digitized by Google

J'ai bien envie de revenir bien-tôt souper avec vous, & raisonner de belles-lettres: je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui:

Car vous, qui toujours le chassez,
Vous pouriez l'ignorer peut-être;
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître!
C'est un gros dieu lourd & pesant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui depuis cinq ou six ans,
Dans la foule des courtisans,
Se trouvoit toujours à Versaille.
Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au parterre,
Au (a) capricieux de Rousseau:
C'est-là sa demeure ordinaire.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour (b) Gènes, votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage

(a) Mauvaise piéce de *Rousseau*, qu'on voulait mettre au théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions.

(b) Monsieur *de la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

Digitized by Google

& ne le faites point ; ne ressemblez point à ces politiques errans qu'on envoye de Parme à Florence, & de Florence à Holstein, & qui reviennent enfin ruinés dans leurs pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim, après avoir joué le rôle de César & de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller, loin de nous, professer
La politique en Italie.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR DE C***,

SUR

LE TEMPLE DU GOUT.

MOnsieur, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

Monsieur de ** disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres & de professeurs luthériens ou calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du temple du goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie

Digitized by Google

française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Baleſdeus*, de *Porcheres*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes ; & je vous en crus ſur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'eſprit qui n'écrive de meilleures lettres que *Voiture*, on diſait que *Saint-Evremont* n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute ſa proſe. C'eſt le ſentiment du public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & ſur-tout les miens, je réduiſais auſſitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le ſecrétaire du public : ſi ceux qui perdent leur cauſe ſe plaignent, ils ne doivent pas s'adreſſer à celui qui a écrit l'arrêt.

Je ſais que des politiques ont regardé cette innocente plaiſanterie du temple du goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puiſſe avancer, que le château de Verſailles n'a que ſept croiſées de face ſur la cour, & ſoutenir que le *Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoriſtes diſent, qu'il eſt impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrèce* & des docteurs de Sorbonne dans le *temple du goût*.

Des auteurs, auxquels on n'a point penſé, crient à la ſatyre, & ſe plaignent que leurs défauts ſont déſignés, & leurs grandes beautés paſſées ſous ſilence ; crime irrémiſſible qu'ils

Digitized by Google

ne pardonneront de leur vie, & ils apellent le *temple du goût* un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il eſt d'une ame noire, de ne louer perſonne ſans un petit correctif; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette acuſation : qui loue tout n'eſt qu'un flateur. Celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *critique*, la *ſatyre* & le *libelle*.

Dire que le *traité des études* eſt un livre à jamais utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *mondes* eſt un livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde*, & *la nuit une beauté brune*; & d'autres petites douceurs : voila, je crois, de la critique.

Que *Deſpréaux* ait écrit :

Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatyre, & de la ſatyre même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois); car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut*;

Digitized by Google

& il eſt auſſi peu vrai de dire que *Virgile* eſt ſans défaut, que de dire que *Quinaut* eſt ſans naturel & ſans graces.

Les *couplets* de *Rouſſeau*, le *maſque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon*; voila ce qui s'apelle un *libelle difamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui penſent ſont *critiques*; les malins ſont *ſatyriques*; les pervers font des *libelles*: & ceux qui ont fait, avec moi, *le temple du goût*, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchans.

Enfin voila ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit *temples du goût*, abſolument diférens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les François. Les *Maffei*, *Popes*, les *Bonoucini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidéles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encor de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amu-

Digitized by Google

semens; mais la sotise est faite, & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satyre, & où l'on savait louer sans flaterie.

S'il avait été question de faire un traité du *goût*, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec esprit, les *Destouches* de dire quelles sont les graces de la musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théatre: pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public, dans un petit écrit sans conséquence, & je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse qui employe l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres & les arts; bien différente en cela des auguste Visigoths leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encor, dans notre nation si polie, quelques barbares & quelques mauvais plaisans qui osent désaprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je suis très-persua-

Digitized by Google

dé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perſonne qui ne fit des vers, s'il était né poëte; & de la muſique, s'il était né muſicien.

Il faut ſeulement que les graves critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le lanſquenet & le biribi, ſachent que les courtiſans de *Louis XIV*, au retour de la conquête de Hollande en 1672, danſèrent à Paris ſur le théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danſeurs de l'opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer. A plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Je ſuis, &c.

LETTRES ITALIENNES

A Mr. LE CARDINAL Q**.

LETTERA PRIMA.

Berlin. Gennaro, 7 janvier 1752.

LA morte del conte di *Rotembourg*, l'uno de' direttori di queſta chieſa tanto favorita de V. E. a cagionato qui un gran ramerico; io ſarei molto ſorpreſo, ſe egli non aveſſela ſciato nel ſuo teſtamento una conſiderabil ſomma di danari, per contribuire alla fabrica del voſtro edifizio. I continui aſſalti della malatia che mi diſtrugge, mi fanno augurare ch'andero dove è gito il povero conte di *Rotembourg*, e dove non s'edificano caſe nè per iddio, nè per gli uomini. L'ultime mie voglie ſaranno in favore della chieſa di Berlino; ma daro poco, giacchè ſono un uomo da poco. E biſogna pigliar cura de' ſuoi parenti & amici prima di penſare alle pietre d'un monumento. Tocca a un veſcovo, a un gran cardinal, a un celebratiſſimo benefattore come voi ſiete, di ſegnalare la ſua beneficenza dovunque va la ſua gloria. Rimango con ogni riverenza del ſuo impregiabili merito, ſi come di ſua eminenza,

Umiliſſimo & devotiſſimo ſervitore.

Digitized by Google

LETTERA SECONDA.

Potsdam, 4 Luglio 1752.

IO ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di vostra eminenza verso di me, e gliene porgo i vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la chiesa & le buone lettere; insegna in mondo con i precetti; lo sprona co gli esempi; dà de ducati e de marchesati a Monache, de' danari e delle statue à un tempio catholico eretto nella pagania. Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla; e ritenuto appresso d'un re eretico, ma pure amabile, colle catene dell'ozio, della libertà e del piacere, che sono di rado regie catene. Vorrei cantar le lodi di vostra eminenza; ma chi pur sempre,

Colla febre garisce, e con Galeno,
Vien rauco e perde il canto e la favella.

Ma non ne sono meno ammiratore, e di vostra eminenza, servo umilissimo.

Digitized by Google

LETTERA TERZA.

Posdam, 29 Settembre 1752.

CHe dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta epiſtola, doppo aver letto quel *Salomone* del ſettentrione? Dirà che ſi degna di aggradire il tributo d'un paſtore, quando ella ha ricevuto l'oro, l'incenſo, e la mirra d'un che vale li tre rè dell'Epiphania.

Ella ſi diletta nell'edificar delle chieſe; ma ſi erge un tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applauſi, che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Ma la mia voce è rauca e debole. Il corpo langue, coſi fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente libraio raccoglire tutto di opere di voſtra eminenza già troppo ſparſe!

Foliis tantùm, ne carmina manda.

Ma ſiano tutti i ſuoi ſcritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la ſua eminenza dia ancora *ad multos annos* benedizioni a i fideli, ed eſempi al mondo. Io in tanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla ſtella di prima grandezza; e ſono per ſempre con ogni maggiore oſſequio e venerazione, &c.

Digitized by Google

LETTERA QUARTA.

Postdam, 21 Novemb. 1752.

L'Eminenza vostra adorna la dottrina col fregio dell'ingegno, rinforca l'ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una chiesa in Berlino, e coll'altra slega da giogo eretico un valente monaco, rimanda all'ovile la smarrita pecorella. In summa la sua liberal mano diffonde altretanto di danaro, quanto d'inchiostro; ed ammaestra i dotti, e sollieva i poveri. Bramo di vedere i suoi scritti, ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle Bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d'inchinarla personalmente, &c.

Digitized by Google

FRAGMENT

SERVANT DE REPONSE

AU

SYSTEME DE LA NATURE.

Article tiré d'un livre intitulé QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPEDIE, *en quelques volumes in* 8°.

SI après avoir reconnu un Dieu suprême, il est permis à nos faibles cerveaux, qui peuvent en un moment devenir imbécilles, de raisonner sur notre maître éternel; je m'adresserai encor au philosophe éloquent & méthodique, quoique difus & peu correct, qui, dans son livre du *système de la nature*, s'élève malheureusement contre toutes les notions de la Divinité.

Il détrône le Dieu des superstitieux & des fripons; mais je le conjure de ne vouloir pas détrôner le Dieu des honnêtes gens & des sages.

Tout nous annonce un Etre suprême; rien ne nous dit ce qu'il est. La raison enseigne Dieu, & le sophisme le définit. L'afirmatif

Digitized by Google

socinien *Abadie*, le phraseur *Houteville*, parlent au genre-humain comme à des écoliers qu'ils régentent : *Socrate*, *Cicéron*, *Montagne*, *Bacon* doutaient.

1°. Après avoir lu deux fois votre ouvrage avec toute l'atention dont je suis capable, & l'avoir comparé avec quelques autres écrits imprimés depuis peu de tems, voici ce que j'ai pensé de la marche de vos idées. Je crois voir que les crimes de religion ont soulevé votre cœur. Les opinions de quelques théologiens ultramontains, les décisions de quelques consulteurs de Rome, les fourberies de quelques moines ennemis de la royauté & de la magistrature, vous ont paru le comble de l'extravagance humaine dans ceux qui ont débité tant d'absurdités, & dans ceux qui les ont encouragées.

D'autre part *Luther* excitant la guerre civile, & *Calvin* allumant des buchers, auxquels il n'avait échapé qu'à peine dans son pays ; les abominables croisades contre les féroces Hussites, & précédemment contre tout le Languedoc, ont allarmé votre imagination sensible. Vous avez vu dans l'église chrétienne deux ou trois factions continuellement acharnées à se détruire pendant dix-sept siécles. Les mahométans vous ont paru des fanatiques sanguinaires. Vous n'avez voulu ni du Dieu de *Léon X*, ni de celui de *Luther*, ni de celui de *Soliman*. Vous vous êtes regardé comme entouré des flots de sang que la religion a fait répandre, & des échafauts dont elle a couvert la terre.

Digitized by Google

Vous & vos adhérens, vous n'avez pu croire qu'il existât un Dieu au nom duquel on commettait cette foule de crimes, & qui ne les empêchait pas.

A cette horreur pour tant de scènes sanglantes s'est joint le mépris pour les sotises de l'école. Vous triomphez dans votre éloquent chapitre III, seconde partie, quand vous combatez les rêveurs scolastiques qui ont composé Dieu *de qualités négatives*, ou qui lui ont donné *des attributs humains*. Vous dites *qu'un être revêtu à la fois de tant de qualités discordantes sera un être de raison*. Et qui attaquez-vous ? le Dieu de *Bonaventure*, d'*Albert le grand*, de *Scot*, de *Sanchez*, de *Suarez*, des licentiés de Salamanque. Je vous déclare que leur Dieu n'est pas le mien. Mon Dieu est le maître de toute la nature, qui m'a donné l'idée de la justice & de la bienfaisance en me donnant la pensée. Je puis donc croire qu'il veut que je sois juste & bienfaisant. Voila les deux bases sur lesquelles est fondé mon culte. Que *Scot*, *Suarez* & *Sanchez* disparaissent, & que Dieu me reste. Trouvez-vous cette théologie discordante, incohérente, absurde ?

2°. Vous faites voir combien il est ridicule aux sots & faibles hommes, de demander à Dieu qu'il dérange les loix éternelles, pour guérir un gourmand de la fièvre que sa gloutonnerie lui a nécessairement attirée, ou pour protéger un petit pays contre une autre petite contrée. Mais le sage ne prononce point de tels vœux, il se résigne à Dieu & à la né-

Digitized by Google

ceſſité : il ne prie point Dieu d'aider des Perſans à tuer des Turcs, ou de faire tuer des Turcs par des Perſans.

3°. Si je raiſonne en phyſicien, je ne trouve ſans un Dieu qu'un abîme d'incompréhenſibilités. Le mot de *nature* n'eſt pour moi qu'un mot ; mais un agent intelligent me rend raiſon du peu qui eſt à ma portée. Avec lui je conçois quelque choſe ; ſans lui je ne conçois rien ; ſans un Dieu, je ne puis avoir l'idée de l'ordre ; ſans un Dieu, il me parait impoſſible que tout ſoit arangé comme il l'eſt.

Vous attribuez à la ſeule matière le pouvoir de la gravitation, le pouvoir de communiquer le mouvement, &c ; mais c'eſt ce que vous ſupoſez, & non pas ce que vous démontrez. Il me ſemble que vous tombez dans le défaut que vous reprochez avec raiſon à tant de théologiens, de commencer par admettre ce qui eſt en queſtion. Il faut ſavoir s'il eſt poſſible que la matière s'organiſe elle-même, qu'elle faſſe à la fois des bouches pour manger, des dents pour broyer, un eſtomac pour digérer, un cœur pour recevoir le ſang des veines & pour le rendre aux artères, une matrice pour recevoir & pour nourir un fœtus qui en ſort dans le tems marqué. &c. &c.

4°. J'ai toujours cherché comment il était de la nature de la matière de compoſer une machine hydraulique, renfermée dans un autre ouvrage de mécanique, & d'ajuſter à la circulation perpétuelle de vingt liqueurs diſé-

Digitized by Google

rentes un perpétuel laboratoire de chimie ; de joindre à ces trois opérations le ſentiment & la penſée ; & enfin de donner à une moitié de ces automates des organes diférens de ceux de l'autre moitié, leſquels organes formés les uns pour les autres, ſe cherchent par un attrait invincible : de ſorte que deux de ces machines ſenſibles, s'étant unies volontairement, en produiſent une troiſiéme. J'ai rêvé à ce problême pendant ſoixante ans ; tous ceux qui ont exercé leur raiſon l'ont examiné. Perſonne n'a jamais pu l'expliquer. Vous afirmez que tout ce que la matière produit eſt ſon eſſence. Mais l'eſſence eſt la propriété, ſans laquelle une choſe ne peut jamais être. Or il n'y a qu'une très petite quantité de matière qui ſoit ainſi organiſée : donc cette organiſation n'eſt pas ſon eſſence.

5°. Vous combatez le grand métaphyſicien *Samuel Clarke*, vous croyez que la matière éternelle n'a pas beſoin d'un moteur.

Je crois que la matière ſupoſée éternelle a beſoin d'un moteur, parce que je ne puis comprendre qu'elle ſoit capable de faire par elle-même des mouvemens éternellement réguliers, & de produire des générations d'animaux toujours ſemblables à leurs pères.

6°. Vous dites chap. II, pag. 23, Ire partie ;

„ Si l'on eût obſervé la nature ſans préjugé,
„ on ſe ſerait depuis long-tems convaincu que
„ la matière agit par ſes propres forces, &
„ n'a beſoin d'aucune impulſion extérieure
„ pour être miſe en mouvement : on ſe ſerait

Digitized by Google

„ aperçu que toutes les fois que des mixtes
„ ſont mis à portée d'agir les uns ſur les au-
„ tres, le mouvement s'y engendre ſur le
„ champ, & que ces mélanges agiſſent avec
„ une force capable de produire les éfets les
„ plus ſurprenans. En mêlant enſemble de la
„ limaille de fer, du ſoufre & de l'eau, ces
„ matières ainſi miſes à portée d'agir les unes
„ ſur les autres s'échaufent peu-à-peu, &
„ finiſſent par produire un embraſement. En
„ humectant de la farine avec de l'eau, &
„ renfermant ce mélange, on trouve au bout
„ de quelque tems, à l'aide du microſcope,
„ qu'il a produit des êtres organiſés qui jouiſ-
„ ſent d'une vie, dont on croyait la farine &
„ l'eau incapables: c'eſt ainſi que la matière
„ inanimée peut paſſer à la vie, qui n'eſt elle-
„ même qu'un aſſemblage de mouvemens. "

Eſt-il poſſible, monſieur, qu'un philoſophe tel que vous ait pu ſe laiſſer ſéduire par l'expérience auſſi ridicule que fauſſe de *Néedham*: c'était un jéſuite anglais ignoré dans ſon pays, déguiſé en France en ſéculier, donné pour précepteur par monſieur *Dillon*, alors archevêque de Toulouſe, à monſieur *Dillon* ſon neveu. Ce pauvre *Néedham* prit bonnement de petits rouleaux de farine de ſeigle gâtée pour des anguilles. Un phyſicien, qui avait de la réputation, ne douta pas que ce *Néedham* ne fût un profond athée. Il conclut que puiſque l'on feſait des anguilles avec de la farine de ſeigle, on pouvait faire des hommes avec de la farine de froment, que la nature & la chimie produiſaient tous, & qu'il était démontré qu'on peut ſe paſſer d'un

Digitized by Google

Dieu formateur de toutes choses. Cette propriété de la farine trompa aisément un homme malheureusement égaré alors dans des idées qui doivent faire trembler pour la faiblesse de l'esprit humain. Il voulait creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour voir le feu central ; disséquer les Patagons pour connaître la nature de l'ame, enduire les malades de poix résine pour les empêcher de transpirer, exalter son ame pour prédire l'avenir. Si on ajoutait qu'il fut encor plus malheureux, en cherchant à oprimer deux de ses confrères, cela ne ferait pas d'honneur à l'athéisme, & servirait seulement à nous faire rentrer en nous-mêmes avec confusion.

A l'égard des détonations & des phosphores, jamais la poudre fulminante n'a prouvé qu'il n'y a point de Dieu. Quelque mouvement qui s'opère dans la nature, il est impossible de démontrer qu'il n'est point de premier moteur. Or de cela seul que vous ne pouvez démontrer qu'il n'existe pas, je dois croire qu'il existe. C'est ainsi que nous pensons vous & moi qu'un tableau indique un peintre, qu'une maison annonce un architecte. Souvenez-vous de celui qui, en voyant des figures de géométrie tracées sur le sable, dit, *voila des pas d'homme.* Les ouvrages de la nature sont les pas de Dieu.

Il est bien étrange que des hommes, en niant un créateur, se soient attribué le pouvoir de créer des anguilles.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des physiciens plus instruits adoptèrent le ri-

Digitized by Google

dicule système du jésuite *Needham*, & le joignirent à celui de *Maillet*, qui prétendait que l'Océan avait formé les Pyrénées & les Alpes, & que les hommes étaient originairement des marsouins dont la queue fourchue se changea en cuisses & en jambes dans la suite des tems. De telles imaginations peuvent être mises avec les anguilles formées par de la farine.

Il n'y a pas long-tems qu'on assura qu'à Bruxelles un lapin avait fait une demi-douzaine de lapreaux à une poule.

Croyez-moi, monsieur, défiez-vous d'une telle physique. Vous ne voulez pas, sans doute, nous ramener au tems d'ignorance où l'on croyait que les rats d'Egypte se formaient de la fange du Nil, que le bled devait pourrir pour germer, & mourir pour naître; &c. &c. &c. Je répète quelquefois les faits & les erreurs que je viens d'exposer, parce que dans l'immensité de livres dont l'Europe est surchargée, ce qui ne parvient pas à un lecteur dans une brochure lui parvient dans une autre, & qu'il y a des choses dont il est nécessaire que tout le monde soit instruit.

7°. Je conviens que vous battez le docteur *Clarke*, quand il s'agit de savoir si Dieu pénètre la matière, si l'espace & son *sensorium*, &c. j'avoue que *Clarke* a voulu être trop savant. Je ne nie pas que vous ne puissiez avoir raison sur quelques attributs que ce philosophe suppose, plus qu'il ne les prouve; mais écartons ces branches; l'arbre demeure; il nous restera toujours un premier moteur puissant, intelli-

Digitized by Google

gent, & qui ne peut être méchant. (Voyez la section 1ère.)

89. Vous proscrivez les chimériques idées innées que renouvella *Descartes*; je les rejette avec vous. Vous n'épargnez pas *Newton*; je vous acorde que *Newton* n'est pas aussi bon métaphysicien que grand géomètre. Sa définition de Dieu peut tenir un peu de son apocalypse; autre sujet de nous humilier. Mais si sa définition est obscure, elle n'est point contradictoire: & je trouve de la contradiction dans un amas de matière mue régulièrement sans moteur, se donnant la pensée dans l'homme, & se la refusant dans la pierre; mettant des raports en toutes ses œuvres sans aucun but: travaillant toujours en aveugle avec une sublime industrie. Enfin, vous combatez *Newton* & *Clarke* dans ce qu'ils ont d'obscur; mais vous n'osez les ataquer dans ce qu'ils ont de lumineux.

9°. Soufrez que je souscrive à ce verset. *Cœli enarrant gloriam Dei.* Les cieux annoncent la gloire de Dieu. Je n'entends point par le mot *gloire* la gloire vaine des hommes. Je ne prétends point que Dieu *se rengorge*; cette idée me paraîtrait tout aussi impertinente qu'à vous: gloire doit signifier ici *intelligence* & *puissance*. Je suis convaincu que le cours des seize planètes, tant primitives que secondaires, suivant des loix mathématiques dans un espace non résistant, est une démonstration de la Divinité, ainsi que la formation d'un insecte. On a dit, il y a quelques années; un cathé-

Digitized by Google

chiſte enſeigne Dieu aux enfans, & *Newton* le démontre aux ſages.

10°. Quant aux difficultés ordinaires, pourquoi du mal, pourquoi des monſtres? Y en eût-il cent fois davantage, vous ne me tirerez jamais de ce point d'apui, *les cieux annoncent* Dieu. Malgré vos efforts de génie, vous n'avez point prouvé que Dieu n'exiſte pas. Vous avez ſeulement prouvé que des licentiés ont raiſonné quelquefois pitoyablement. Vous avez étalé de grandes difficultés; mais le ſyſtème d'une nature aveugle me préſente des abſurdités.

11°. Vous êtes obligé de convenir qu'il paraît un grand ordre dans toute la nature; & vous prétendez que cette immenſe combinaiſon était néceſſaire. Je crois, comme vous, à cette néceſſité. La contingence me paraît une contradiction, ainſi que le haſard. Il était néceſſaire que le monde fût, puiſqu'il eſt. L'inutile, en ce cas, eſt abſurde. Tout ce que je dois en conclure, à ce qu'il me ſemble, c'eſt qu'il était néceſſaire que le grand être opérât ces choſes admirables, comme il eſt néceſſaire que cet être ſuprême exiſte. Il ne peut les avoir faites ſans intelligence & ſans puiſſance: c'eſt ce que vous apellerez *nature*; & c'eſt ce que j'apelle Dieu. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'adore ce grand être intelligent & puiſſant qui m'a donné la vie & la penſée? J'ajouterai, craignez d'être ingrat, vous à qui il a donné tant d'eſprit; ce n'eſt pas certainement vous qui vous l'êtes donné.

Digitized by Google

Vous êtes encor forcé d'admettre un deſſein particulier dans la compoſition de votre être. Vous afirmez (pag. 2, IIde part.) *que le mal eſt néceſſaire à l'homme, que ſans le mal il ne pourait ni connaître ce qui lui nuit, ni ſe procurer le bien*, &c. Vous avouez donc que ce qui a formé l'homme l'a formé dans ce deſſein. Ce n'eſt donc pas le ſeul mouvement qui a fait cet ouvrage. Je n'examine point comment il était ſi indiſpenſable qu'un enfant nâquit pour mourir au bout de deux ans de la pierre ou des écrouelles; mais je m'arête à vous prouver par vous-même qu'il y a des cauſes finales.

12°. Vous citez *Pline* le naturaliſte, qui dit: *Il faut croire que le monde eſt la divinité même, ſans commencement, ſans fin, immenſe, éternelle.* Mais ni *Pline*, ni *Varron* qui en dit autant, n'excluent l'intelligence. *Virgile* dit comme eux :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.
Un eſprit éternel agit dans ce grand corps.

Comment y aurait-il une intelligence dans nous, s'il n'y en avait pas dans la nature? & comment une intelligence ſans deſſein? Peſez cette idée, je vous en ſuplie; je m'en raporte à vos lumières, que vous voulez éteindre, & qui vous éclairent malgré vous.

13°. Ce Dieu, dites-vous, *ne ſerait pas immuable, puiſque ſes œuvres ſont continuellement détruites.* N'eſt-ce pas là un ſophiſme? La deſtruction conſtante, & la reproduction con-

Digitized by Google

tinuelle des êtres vivans, n'eſt-elle pas l'indubitable preuve d'un maître immuable dans ſes volontés & dans ſes deſſeins, d'un être qui a toujours voulu que toutes les générations périſſent & ſe perpétuent ? Vous auriez raiſon, peut-être, s'il y avait parmi nous de tems en tems quelques animaux immortels, tandis que d'autres ne vivent qu'un jour; quelques races d'hommes qui n'euſſent ni jambes ni nez; d'autres dont le viſage fût au bas de leur échine: mais toutes les races ſont invariablement les mêmes; tout animal; tout végétal meurt, & ſon ſemblable prend ſa place par une loi immuable depuis l'homme juſqu'à un brin d'herbe: c'eſt toujours le même deſſein: donc l'auteur de ce deſſein eſt immuable.

14°. Votre ſauvage (ch. V; IIde part. pag. 159) qui devine qu'une montre eſt faite par un horloger; parce qu'il a quelque idée de l'induſtrie humaine, eſt préciſément la preuve de l'exiſtence de Dieu. Je ſuis le ſauvage: la montre eſt l'univers: l'horloger eſt le formateur de l'univers. J'ai quelque idée de l'induſtrie en général: je vois le monde dans lequel une induſtrie merveilleuſe éclate de toutes parts, & j'adore l'auteur.

15°. Vous ne voulez pas qu'on apelle la nature aveugle. *Elle combine*, (ſelon vous) *d'après des loix néceſſaires & certaines une tête organiſée de façon à faire un poëme*, &c. Si elle combine, elle eſt intelligente; ſi elle eſt intelligente, elle l'eſt en tout tems. Il y a donc une intelligence éternelle, & c'eſt Dieu

Digitized by Google

même ; & alors vous êtes forcé de le reconnaître. Si elle ne combine pas, elle est aveugle, impuissante ; & alors vous êtes bien plus forcé de reconnaître Dieu son maître.

16°. J'avoue que votre argument de la page 100, part. I, est d'une grande force. Le voici. » Lorsqu'on demande aux théologiens obstinés » à admettre deux substances essentiellement » différentes, pourquoi ils multiplient les êtres » sans nécessité ; c'est, disent-ils, parce que la » pensée ne peut être une propriété de la ma- » tière. On leur demande alors, si Dieu ne » peut pas donner à la matière la faculté de » penser ; ils répondent que non, vû que Dieu » ne peut pas faire des choses impossibles. » Mais dans ce cas les théologiens, d'après » ces assertions, se reconnaissent pour de vrais » athées ; en effet, d'après leurs principes, il » est aussi impossible que l'esprit ou la pensée » produisent la matière, qu'il est impossible » que la matière produise l'esprit ou la pen- » sée ; & l'on en conclura contre eux que le » monde n'a point été fait par un esprit, pas » plus qu'un esprit par le monde ; que le monde » est éternel, & que s'il existe un esprit éter- » nel, il y a deux êtres éternels, ce qui, se- » lon eux, serait absurde ; ou s'il n'y a qu'une » seule substance éternelle, c'est le monde, » vû que le monde existe, comme on n'en » peut douter. "

Rien n'est plus spécieux ; vous confondez les téméraires, qui ne connaissant que très peu de chose de la matière, & rien du tout de l'esprit,

Digitized by Google

afirment avec un orgueil insuportable que l'être des êtres ne peut donner le sentiment & la pensée à une monade que nous apellons *matérielle ;* (*a*) d'autant plus inconséquens dans leur audacieuse décision, qu'ils soutiennent que Dieu acorde le sentiment aux animaux, qui ne sont, selon eux-mêmes, que de la matière.

Votre raisonnement doit leur imposer silence, ou ce qui est bien pis & beaucoup plus ordinaire, les forcer à parler sans s'entendre. Mais en remportant cette victoire contre des hommes, la remportez-vous contre Dieu ? détruisez-vous par-là l'existence de l'être suprême ? suit-il de ce que les écoles ne disent que du verbiage, que Dieu n'existe pas ? s'ensuit-il que la matière s'organise elle-même, se donne elle-même le pouvoir de raisonner, celui de sentir du plaisir & de la douleur ? Qu'on réfléchisse sur ces deux sentimens qui partagent la vie, le plaisir & la douleur ! sur ces deux caractères de tous les êtres sensibles ; & qu'on imagine, si on peut, comment la matière non sentante a produit en nous ce sentiment inexplicable.

„ Vous voulez donner un nouveau poids à votre argument par une comparaison. „ L'homme, „ dites-vous, ne peut se voir lui-même. En „ effet, il faudrait pour cela qu'il fût à la fois „ en

(*a*) On sait assez que plusieurs pères de l'église composèrent l'ame d'une substance étherée, à l'exemple de tous les philosophes de l'antiquité.

Digitized by Google

„ en lui & hors de lui il peut être comparé à une „ harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-même, „ & qui ſe demande qu'eſt-ce qui les lui fait „ rendre : elle ne voit pas qu'en ſa qualité „ d'être ſenſible elle ſe pince elle-même, & „ qu'elle eſt pincée & rendue ſonore par tout „ ce qui la touche. "

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, monſieur : vous prétendez que l'homme, dont nous ne connaiſſons point les reſſorts, eſt comme une harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-même ; mais nous connaiſſons encor moins cette harpe qui ſe pince. Voulez-vous éclaircir ce qui eſt par quelque choſe qui n'exiſte pas ? Voulez-vous expliquer l'obſcur par le plus obſcur ? Cet artifice ne ſerait pas digne de votre philoſophie éloquente.

17°. La penſée, dites-vous, eſt diviſible. Je crois la choſe démontrée malgré toutes les écoles : elle n'eſt pas diviſible par des inſtrumens mécaniques ; mais elle eſt réellement diviſée par le tems. On peut très aiſément ſéparer une penſée en pluſieurs parties ; il eſt même impoſſible de faire autrement. Un homme vous demande ce que vous feriez ſi vous étiez le maître. Voila deux idées qui ſe préſentent à vous l'une après l'autre ; conduite à tenir, ſuppoſition que vous êtes le maître. Vous répondez que vous feriez du bien, & même à ceux qui vous auraient ofenſé. Voila encor deux idées dont l'une eſt indépendante de l'autre. Faire du bien, —— & en faire à ſes ennemis. On a donc réellement des moi-

Digitized by Google

tiés, des quarts de penſées. Mais qui nous donne ces penſées? il faut toujours en revenir là. Vous ne vous les donnez pas. Il n'eſt rien dans les objets qui ſoit du caractère de vos ſenſations, rien qui leur reſſemble. Pourquoi vos oreilles entendent-elles? pourquoi vos yeux voyent-ils? Vous ne le ſavez pas. Vous dites que c'eſt la nature qui agit ſeule; nous diſons que Dieu agit ſur la nature. Qui nous jugera? J'oſe croire qu'on peut s'en raporter à cet argument-ci. Rien ne nous montre que la matière & le mouvement ayent une volonté: il faut donc admettre un être qui en ait une.

18°. *Mais ſous cet être nous ſommes preſque tous malheureux & injuſtes.* Cela n'eſt que trop vrai: tout ce que vous en pouriez conclure par la dialectique, c'eſt que Dieu a fait des êtres penſans dont la plupart ſont injuſtes & malheureux.

Cette fatale vérité prouverait tout au plus que le grand être éternellement agiſſant, éternel moteur de l'immenſité des choſes, regarde du même œil les hommes & les mouches, & que les générations des hommes ſont entrées dans le plan de la grande machine comme des roues & des pignons qui ſe briſent. Mais cela ne ſerait prouvé qu'à ceux qui penſent que tout meurt avec le corps.

Nous ſoufrons & nous faiſons ſoufrir; telle eſt notre deſtinée.

Depuis *Job* juſqu'à nous, un très grand nombre d'hommes a maudit ſon exiſtence; nous avons donc un beſoin perpétuel de conſolation

Digitized by Google

& d'eſpoir. Votre philoſophie nous en prive. La fable de *Pandore* valait mieux, elle nous laiſſait l'eſpérance : & vous nous la raviſſez ! La philoſophie, ſelon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non ; mais vous n'avez aucune démonſtration du contraire. Il ſe peut très-bien qu'il y ait en nous une monade indeſtructible qui ſente & qui penſe, ſans que nous ſachions le moins du monde comment cette monade eſt faite. La raiſon ne s'oppoſe point à cette idée, quoique la raiſon ſeule ne la prouve pas. Cette opinion n'a-t-elle pas un prodigieux avantage ſur la vôtre ? La mienne eſt utile au genre-humain, la vôtre eſt funeſte ; elle peut (quoi que vous en diſiez) encourager les *Nérons*, les *Alexandres VI* & les *Cartouches* ; la mienne peut les réprimer. *Marc-Antonin*, *Epictète* croyaient que leur monade (de quelque eſpèce qu'elle fût) ſe rejoindrait à la monade du grand être, & ils furent les plus vertueux des hommes.

Dans le doute où nous ſommes tous deux, je ne vous dis pas avec *Paſcal : prenez le plus ſûr*. Il n'y a rien de ſûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier, mais d'examiner ; il faut juger, & notre volonté ne détermine pas notre jugement. Je ne vous propoſe pas de croire des choſes extravagantes pour vous tirer d'embaras. Je ne vous dis pas, allez à la Mecque baiſer la pierre noire pour vous inſtruire ; tenez une queue de vache à la main ; afublez-vous d'un ſcapulaire ; ſoyez imbécile & fanatique pour aquérir la faveur

Digitized by Google

de l'être des êtres. Je vous dis, continuez à cultiver la vertu, à être bienfaisant, à regarder toute superstition avec horreur ou avec pitié; mais adorez avec moi le dessein qui se manifeste dans toute la nature, & par conséquent l'auteur de ce dessein, la cause primordiale & finale de tout; espérez avec moi que notre monade, qui raisonne sur le grand être éternel, poura être heureuse par ce grand être même. Il n'y a point là de contradiction. Vous ne m'en démontrerez pas l'impossibilité; de même que je ne puis vous démontrer mathématiquement que la chose est ainsi. Nous ne raisonnons guères en métaphysique que sur des probabilités: nous nageons tous dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage. Malheur à ceux qui se batent en nageant! Abordera qui poura; mais celui qui me crie, vous nagez en vain, il n'y a point de port, me décourage & m'ôte toutes mes forces.

De quoi s'agit-il dans notre dispute? de consoler notre malheureuse existence. Qui la console? Vous ou moi?

Vous avouez vous même dans quelques endroits de votre ouvrage, que la croyance d'un Dieu a retenu quelques hommes sur le bord du crime: cet aveu me suffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que dix assassinats, dix calomnies, dix jugemens iniques sur la terre, je tiens que la terre entière doit l'embrasser.

La religion, dites-vous, a produit des milliasses de forfaits; dites la superstition, qui

Digitized by Google

règne sur notre triste globe; elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'être suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère; ceux qui le combatent sont les bienfaiteurs du genre-humain; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis, il faut lui écraser la tête sans blesser celle qu'il infecte & qu'il dévore.

Vous craignez qu'en adorant Dieu on ne redevienne bientôt superstitieux & fanatique: mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant on ne s'abandonne aux passions les plus atroces, & aux crimes les plus afreux? Entre ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu très-raisonnable? Où est l'asyle entre ces deux écueils? Le voici: Dieu, & des loix sages.

Vous afirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition. Il y a l'infini pour les esprits bienfaits: & ils sont aujourd'hui en grand nombre; ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques; & d'année en année le fanatisme qui couvrait la terre se voit enlever ses détestables usurpations.

19°. Vous demandez en quel lieu résiderait l'être des êtres, la cause finale de tout ce qui existe, le *Demiourgos*, l'éternel géomètre? Vous & moi nous sommes deux cirons qui contemplons la machine de Marli. Il n'y a point de machiniste, dit l'un; car nous ne l'avons jamais vu. Il y en a un, dit l'autre; car voila un dessein immense exécuté. Tu ne peux deviner, dit le premier, où est ce pré-

Digitized by Google

tendu mécanicien, donc il n'existe pas. Il ne m'importe, dit le second; je ne suis qu'un ciron; il n'est pas dans ma nature de connaître cet artiste; mais je crois raisonner juste, en pensant qu'il y a un être intelligent qui a fait la machine.

20°. Je répondrai encor un mot à vos paroles de la page 223. *Si l'on présume des raports entre l'homme & cet être incroyable, il faudra lui élever des autels, lui faire des présens*, &c; *si l'on ne conçoit rien à cet être, il faudra s'en raporter à des prêtres qui....* &c. &c. &c. Le grand mal de s'assembler au tems des moissons pour remercier Dieu du pain qu'il nous a donné! qui vous dit de faire des présens à Dieu! l'idée en est ridicule; mais où est le mal de charger un citoyen, qu'on apellera *vieillard* ou *prêtre*, de rendre des actions de grace à la Divinité au nom des autres citoyens, pourvu que ce prêtre ne soit pas un *Grégoire VII* qui marche sur la tête des rois, ou un *Alexandre VI* souillant par un inceste le sein de sa fille qu'il a engendrée par un stupre, & assassinant, empoisonnant, à l'aide de son bâtard, presque tous les princes ses voisins; pourvu que dans une paroisse ce prêtre ne soit pas un fripon volant dans la poche des pénitens qu'il confesse, & employant cet argent à séduire les petites filles qu'il catéchise; pourvu que ce prêtre ne soit pas un *le Tellier*, qui met tout un royaume en combustion par des fourberies dignes du pilori; un *Warburton* qui viole les loix de la société en manifestant les papiers

Digitized by Google

ſecrets d'un membre du parlement pour le perdre, & qui calomnie quiconque n'eſt pas de ſon avis? Ces derniers cas ſont rares. L'état du ſacerdoce eſt un frein qui force à la bienſéance.

Un ſot prêtre excite le mépris; un mauvais prêtre inſpire l'horreur; un bon prêtre, doux, pieux, ſans ſuperſtition, charitable, tolérant, eſt un homme qu'on doit chérir & reſpecter. Vous craignez l'abus & moi auſſi. Uniſſons-nous pour le prévenir; mais ne condamnons pas l'uſage quand il eſt utile à la ſociété, quand il n'eſt pas perverti par le fanatiſme ou par la méchanceté frauduleuſe.

21°. J'ai une choſe très importante à vous dire. Je ſuis perſuadé que vous êtes dans une grande erreur; mais je ſuis également convaincu que vous vous trompez en honnête-homme. Vous voulez qu'on ſoit vertueux, même ſans Dieu. Cette diſpute philoſophique ne ſera qu'entre vous & quelques philoſophes répandus dans l'Europe; le reſte de la terre n'en entendra pas parler. Le peuple ne nous lit point. Si quelque théologien voulait vous perſécuter, il ſerait un méchant, il ſerait un imprudent qui ne ſervirait qu'à vous afermir, & à faire de nouveaux athées.

Vous avez tort; mais les Grecs n'ont point perſécuté *Epicure*, les Romains n'ont point perſécuté *Lucréce*. Vous avez tort; mais il faut reſpecter votre génie & votre vertu en vous réfutant de toutes ſes forces.

Le plus bel hommage, à mon gré, qu'on

Digitized by Google

puiſſe rendre à Dieu, c'eſt de prendre ſa défenſe ſans colère ; comme le plus indigne portrait qu'on puiſſe faire de lui eſt de le peindre vindicatif & furieux. Il eſt la vérité même : la vérité eſt ſans paſſion. C'eſt être diſciple de Dieu que de l'annoncer d'un cœur doux, & d'un eſprit inaltérable.

Je penſe avec vous que le fanatiſme eſt un monſtre mille fois plus dangereux que l'athéiſme philoſophique. *Spinoſa* n'a pas commis une ſeule mauvaiſe action. *Châtel* & *Ravaillac*, tous deux dévots, aſſaſſinèrent *Henri IV*.

L'athée de cabinet eſt preſque toujours un philoſophe tranquile, le fanatique eſt toujours turbulent ; mais l'athée de cour, le prince athée pourait être le fléau du genre-humain. *Borgia* & ſes ſemblables ont fait preſqu'autant de mal que les fanatiques de Munſter & des Cévennes : je dis les fanatiques des deux partis. Le malheur des athées de cabinet eſt de faire des athées de cour. C'eſt *Chiron* qui élève *Achille* : il le nourit de moëlle de lion. Un jour *Achille* trainera le corps d'*Hector* autour des murailles de Troye, & immolera douze captifs innocens à ſa vengeance.

Dieu nous garde d'un abominable prêtre qui hâche un roi en morceaux avec ſon couperet ſacré, ou de celui qui, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, à l'âge de ſoixante & dix ans, oſe ſigner de ſes trois doigts enſanglantés la ridicule excommunication d'un roi de France, ou de.. ou de.. ou de..

Digitized by Google

Mais que Dieu nous préſerve auſſi d'un deſpote colère & barbare, qui ne croyant pas un Dieu, ſerait ſon Dieu à lui-même; qui ſe rendrait indigne de ſa place ſacrée en foulant aux pieds les devoirs que cette place impoſe; qui ſacrifierait ſans remords ſes amis, ſes parens, ſes ſerviteurs, ſon peuple à ſes paſſions. Ces deux tigres, l'un tondu, l'autre couronné, ſont également à craindre. Par quel frein pourons-nous les retenir? &c. &c.

Si l'idée d'un Dieu, auquel nos ames peuvent ſe rejoindre, a fait des *Titus*, des *Trajans*, des *Antonins*, des *Marc-Aurèles*, & ces grands empereurs chinois, dont la mémoire eſt ſi précieuſe dans le ſecond des plus anciens & des plus vaſtes empires du monde; ces exemples ſuffiſent pour ma cauſe. Et ma cauſe eſt celle de tous les hommes.

Digitized by Google

FRAGMENT

SUR LA FONTE DES MÉTAUX POUR SERVIR DE RÉPONSE AUX LETTRES DE QUELQUES JUIFS PORTUGAIS.

Article tiré des queſtions ſur l'Encyclopédie, tome IV.

ON a prétendu depuis peu que rien n'eſt plus aiſé que de jetter en fonte, en trois jours, une ſtatue qui puiſſe être aiſément aperçue de deux ou trois millions d'hommes. Les ſavans qui ont donné au public cette nouvelle méthode d'ériger de grands monumens ſont peut-être ignorans en fait de fonderie.

On peut être un galant homme très-bien intentionné pour la patrie, & ne pas ſavoir un mot de la manière dont on s'y eſt pris pour jetter en fonte la ſtatue équeſtre du grand *Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Louis XIV*, de *Louis XV*.

Un ancien profeſſeur du collège Dupleſſis a écrit contre nous & contre tous les ſculpteurs anciens & modernes, faute d'avoir conſulté les ateliers. Il opoſe l'autorité des commentateurs à celle de nos artiſtes. Ce n'eſt pas ainſi que les arts ſe traitent.

Digitized by Google

Il ne s'agit ici que d'une afaire de fondeur. Il ne faut pas conſulter *Artapan*, *Béroſe*, *Manethon*, pour ſavoir comment on fait de groſſes cloches ou une ſtatue qui puiſſe être vue de toute l'armée de *Xerxès* en marche.

Voici comme on fond une ſtatue d'environ trois pieds ſeulement.

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajuſtant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre, de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moule de plâtre encor par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties; elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit partout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on apelle *foſſe*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jetter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de 18 pouces pour une figure de 3 pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des bares de fer droites ou penchées, ſelon que la

Digitized by Google

figure l'exige; lesquelles bares de fer s'aprochent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque bare de fer de fil d'archal, desorte que tout le vide soit rempli de ce fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui est entre les bares & la cire de la figure, comme aussi le vide qui est entre cette grille & le massif de briques qui la soutient; & c'est ce qui s'apelle *le noyau.*

12°. Quand tout cela est bien refroidi, l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reste, est réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure; & ce modèle est soutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées, on entoure ce modèle de cire de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'apellent des *jets*, & les autres des *évents.* Ces jets & ces évents descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on apelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils sont atachés. Nous verrons au numero 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents & sur les jets 40 à 50 couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macerée pendant

Digitized by Google

une année entière ; & ces couches durcies forment une envelope d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une envelope compoſée de cette terre, de ſable rouge, de boure & de cette fiente de cheval qui a été bien macerée, le tout paîtri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide & réſiſtante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laiſſe en bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier eſt garni de bares de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites buches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau graſſe, & de la pâte dont nous avons parlé numeros 14 & 15 ; alors la cire étant fondue il reſte les tuiaux de cette pâte ſolide, dont les uns ſont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert d'un fourneau de briques doubles ; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets : lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du

TAYLOR OXFORD

Digitized by Google

feu, on la laisse couler par un canal dans la fosse préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air, tout est détruit avec fracas, & il faut recommencer plusieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui est descendu au creux de la fosse, remonte par les jets & par les fournisseurs, entre dans le moule & en remplit les creux. Ces jets, ces fournisseurs & les évents ne sont plus que des tuiaux formés par ces 40 ou 50 couches de l'eau grasse & de cette pâte dont on les a long-tems enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'est par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient se loger dans la statue.

20°. Quand le métal est bien refroidi, on retire le tout. Ce n'est qu'une masse assez informe dont il faut enlever toutes les inspérités, & qu'on répare avec divers instrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que messieurs les encyclopédistes, & surtout monsieur *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourais faire, dans leur ouvrage, qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'aprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapisseries de haute-lisse. Les arts & métiers ne s'aprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue équestre du roi en bronze dans une ville

Digitized by Google

qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas longtems, au *Phidias* de la France, à monsieur *Pigal*, combien il lui faudrait de tems pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut ; il me répondit par écrit *je demande six mois au moins*. J'ai sa déclaration datée du 3 juin 1770.

Monsieur..., ancien professeur du collège Duplessis, qui en sait sans doute plus que monsieur *Pigal* sur l'art de jetter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *lettres de quelques juifs portugais & allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris chez Laurent Prault* 1769, *avec aprobation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites sous le nom de messieurs les juifs *Joseph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï*, & *David Winker*.

Ce professeur secrétaire des trois juifs dit dans la lettre seconde: „ Entrez seulement, „ monsieur, chez le premier fondeur ; je vous „ réponds, que si vous lui fourniſſez les matières dont il pourait avoir besoin, que vous „ le pressiez & que vous le payez bien, il „ vous fera un pareil ouvrage en moins d'une „ semaine. Nous n'avons pas cherché longtems, & nous en avons trouvé deux qui ne „ demandaient que trois jours. Il y a déja „ loin de trois jours à trois mois, & nous ne „ doutons pas que si vous cherchez bien, vous „ pourez en trouver qui le feront encor plus „ promtement. "

Digitized by Google

Monsieur le professeur secrétaire des juifs n'a consulté aparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à monsieur *Pigal* ou à monsieur *Le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que réduire l'or en poudre en le brulant pour le rendre potable, & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime:

„ Cette possibilité de rendre l'or potable a
„ été répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*,
„ dans les ouvrages & dans les leçons de vos
„ plus célèbres chimistes, d'un *Baron*, d'un
„ *Macquer* &c; tous sont d'acord sur ce point.
„ Nous n'avons actuellement sous les yeux
„ que la nouvelle édition de la chimie de *Le*
„ *Fèvre*. Il l'enseigne comme tous les autres;
„ & il ajoute que rien n'est plus certain, &
„ qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moin-
„ dre doute.

„ Qu'en pensez-vous, monsieur? le té-
„ moignage de ces habiles gens ne vaut-il pas
„ bien celui de vos critiques. Et de quoi s'a-
„ visent aussi ces incirconcis? ils ne savent
„ pas de chimie, & ils se mèlent d'en parler;
„ ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

„ Mais vous, monsieur, quand vous trans-
„ criviez cette futile objection, ignoriez-vous
„ que le dernier chimiste serait en état de la
„ réfuter? La chimie n'est pas votre fort, on

le

Digitized by Google

» le voit bien : aussi la bile de *Rouelle* s'échauffe, » ses yeux s'allument, & son dépit éclate lorsqu'il lit par hazard ce que vous en dites en » quelques endroits de vos ouvrages. Faites » des vers, monsieur, & laissez-là l'art des » *Pott* & des *Marggraff*.

» Voila donc la principale objection de vos » écrivains, celle qu'ils avançaient avec le » plus de confiance pleinement détruite. »

Je ne sais si monsieur le secrétaire de la synagogue se connait en vers, mais assurément il ne se connait pas en or. J'ignore si monsieur *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre monsieur le secrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait parler ses maitres, messieurs *Joseph*, *Mathatai*, & *David Winker*, en francs ignorans.

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or en une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monsieur le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégiriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jettant au feu ; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question, monsieur le secrétaire ; j'ai souvent réduit de l'or, en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brulant.

Digitized by Google

Si on vous a dit que monsieur *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous, ou bien on vous a dit une sotise que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie, c'est une fripponnerie d'imposteur qui trompe le peuple: il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbéciles ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale; ils le chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très dangereuses, ce sont de véritables poisons; & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monsieur, ce que c'est que votre or potable, dont vous parlez un peu au hazard ainsi que de tout le reste.

Vous vous connaissez en métal comme en écriture. On avait dit que dans l'antiquité on écrivait sur la pierre, sur la brique, sur le bois. Vous oubliez le bois, & vous faites de bien mauvaises difficultés sur la pierre. Vous oubliez surtout que le Deuteronome fut écrit sur du mortier, comme il est dit expressément dans le livre de *Josué*. Il y a là, monsieur le secrétaire de synagogue, un peu de mépriſe, ou, si vous me le pardonnez, un peu de mauvaise foi. Vous oubliez dans quel siécle vous écrivez. Votre petite satyre est fort bonne

Digitized by Google

pour l'âne littéraire ; mais elle ne vaut rien du tout pour les honnêtes gens un peu instruits.

Vous avez copié des écrivains presbytériens anglais, qui ont voulu relever la gloire de *Fairfax* & de *Cromwell*. Ces presbytériens prétendent qu'après la bataille de Nasby, *Cromwell* trouva dans le village de ce nom plus de 660,000 brebis, 72,000 bœufs, sans compter les vaches & les veaux, 60 à 62,000 mulets, & au-delà de 30,000 petites filles malheureuses, que leurs meres avaient abandonnées. Vous êtes si attaché aux presbytériens d'Angleterre, que vous poussez l'esprit de parti jusqu'à vous emporter contre tous les gens sensés qui trouvent un peu d'exagération dans ces récits & qui soupçonnent quelque faute de copiste. Si je n'étais pas le plus tolérant des hommes, je vous dirais que vous êtes le plus hardi des hommes & le moins honnête.

A l'égard de monsieur *Rouelle*, savant chimiste & apoticaire du roi, que vous dites être si en colère contre moi, j'ignore sur quoi peut être fondé son courroux. Il y eut en efet un monsieur *Rouelle* chimiste & apoticaire de sa majesté, qui acompagna un garde du trésor royal en 1753 à Colmar, où j'ai un petit bien. Il venait faire l'essai d'une terre qu'un chimiste des Deux-Ponts changeait en salpêtre. Le roi devait lui payer son secret dix-sept cent mille francs, & lui faire d'autres avantages. Le marché était conclu. Je dis à monsieur le garde du trésor, qu'il ne débourserait dans cette

Digitized by Google

afaire d'autre argent que celui de ſon voyage ; & à monſieur *Rouelle*, qu'il ne ferait point de ſalpêtre. Il me demanda pourquoi. C'eſt, lui dis-je, que je ne crois pas aux tranſmutateurs, qu'il n'y a point de tranſmutations, que Dieu a tout fait, & que les hommes ne peuvent qu'aſſembler & déſunir.

Ma propoſition était orthodoxe, & ma prédiction fut acomplie. Si monſieur *Rouelle* eſt faché contre moi, ſi vous êtes faché, j'en ſuis faché pour vous & pour lui ; mais je ne crois point qu'il ſoit ſi colère que vous le dites.

Croyez-moi, laiſſez là vos anciens commentaires, qui n'ont rien de commun avec l'art de jetter en fonte un cheval de trois pieds, ou un autre animal de cette taille : & ſurtout, ſi vous êtes au ſervice des juifs, n'inſultez point les chrétiens.

Digitized by Google

DÉFENSE
DE
LOUIS XIV.

J'Ai lu les *éphémérides du citoyen*, ouvrage digne de ſon titre. Ce journal & les bons articles de l'enciclopédie ſufiraient à mon avis pour l'inſtruction & le bonheur d'une nation entière.

Ocupé de l'agriculture depuis plus de douze ans, j'ai puiſé ſouvent dans les éphémérides des leçons dont j'ai profité. J'ai vu même avec étonnement quels avantages on pourait procurer aux cantons que la nature ſemble avoir le plus diſgraciés. J'avais choiſi exprès un des plus mauvais terrains qui ſoient en France pour y bâtir & pour y labourer une terre ingrate qu'il falait toujours rompre avec ſix bœufs, & qui ne raportant que trois grains pour un, était à charge à tous les propriétaires. Je voulus eſſayer s'il était poſſible de changer en quelque ſorte la nature; il falait du travail & de la conſtance; mes ſoins n'ont point été entièrement inutiles dans ce déſert; un hameau délabré, qui nouriſſait mal environ cinquante-cinq infortunés où l'on ne connaiſſait que les écrouelles & la miſère, s'eſt changé en un village

Digitized by Google

assez propre, & par conséquent devenu plus sain, qui contient déja près de trois cents habitans.

Un petit terrain pire que le plus mauvais de la partie de la Champagne, qu'on nomme si indignement pouilleuse, a raporté des récoltes; j'ai eu dix pour un, toutes les années, d'un champ qui ne raportait que trois, & encor de deux ans en deux ans.

Je n'ai rien écrit sur l'agriculture, parce que je n'aurais jamais rien pu faire qui eut mieux valu que les éphémérides. Je me suis borné à exécuter ce que les estimables auteurs de cet ouvrage ont recommandé, & ce que monsieur *de St. Lambert* a chanté avec tant d'énergie & de grace. Mais j'ai été un peu affligé de voir quelquefois le beau siécle de *Louis XIV*, le siécle des talens en tout genre, dénigré dans plusieurs livres nouveaux, & même dans ces éphémérides à qui je dois tant d'instructions. Voici comme on en parle dans un endroit.

„ C'était un empire entièrement énervé par „ des éforts excessifs, mal-entendus, malheu„ reux, & surtout par les suites du régime „ fiscal le plus dur, le plus impérieux, le plus „ méthodiquement inconsidéré, le plus ré„ glementaire qui ait jamais existé. Ces deux „ inventions terribles, dis je, ne sont pas l'hé„ ritage le moins funeste que nous ait laissé ce „ siècle tant vanté & si désastreux. "

Voici comme on s'explique au commencement d'un autre chapitre. „ La gloire de ce „ grand siècle, si cher à nos beaux esprits, était

Digitized by Google

„ passée comme les étoupes qu'on brule devant „ le pape à son exaltation. "

Je vais d'abord répondre à cette ironie. Je parlerai ensuite du régne *funeste & désastreux.*

Oui sans doute, ce siècle doit être cher à tous les amateurs des beaux arts, à tous ceux que vous apellez beaux esprits; oui, je me regarderai comme un barbare, comme un esprit faux & bas, sans culture, sans gout, quand je pourai oublier la force majestueuse des belles scènes de *Corneille*, l'imitable *Racine*, les belles épitres de *Boileau* & son art poétique, le nombre des fables charmantes de la *Fontaine*, quelques opéra de *Quinault* qu'on n'a jamais pu égaler, & surtout ce génie à la fois comique & philosophe, cet homme qui en son genre est si au-dessus de toute l'antiquité, ce *Molière* dont le *trône est vacant.* (*)

En relisant les prosateurs, je mets hardiment la défense de l'infortuné *Fouquet* par le généreux *Pélisson*, à côté des plus beaux discours de l'orateur romain. J'admire d'autant plus quelques oraisons funèbres du sublime *Bossuet*, qu'elles n'ont point eu de modèle dans l'antiquité. Qui ne chérira l'auteur humain & tendre du *Télemaque?* qui ne sentira le mérite unique des provinciales? quel homme du mon-

(*) Expression pitoresque & vraie de monsieur *Chamfort*, dont le discours justement couronné par l'académie quand on employe une expression neuve & de génie, ce que *Boileau* apellait un mot trouvé, il faut citer l'inventeur. Ce siècle ci a de beaux côtés, mais il est un peu le siècle des plagiaires.

Digitized by Google

de n'aimera les ſermons de *Maſſillon* & quel art a-t-il falu pour les faire aimer ? Ils durent ces chefs-d'œuvre, ils dureront autant que la France. Nous avons aujourd'hui du galimatias à deux colonnes contre un chapitre de *Béliſaire* & des mandemens compoſés par le révérend père *Patouillet*.

Si l'on veut des recherches hiſtoriques, trouvera-t-on quelque choſe de plus ſavant & de plus profond que les ouvrages de du *Cange* ?

S'il eſt queſtion de mathématiques, avons-nous en France beaucoup de mathématiciens qui ayent été inventeurs comme *Deſcartes* en géométrie ? Et malgré les chimères de toute ſa phyſique, ne mérite-t-il pas le bel éloge qu'en a fait monſieur *Thomas* couronné par l'académie françaiſe & par le public ?

Nous avons aujourd'hui de bons ouvrages philoſophiques ; mais en eſt-il beaucoup qui l'emportent ſur le traité des erreurs des ſens & de l'imagination par *Mallebranche*, excellent commencement d'un ſyſtême qui finit trop mal ?

On nous a donné depuis peu de beaux morceaux d'hiſtoire ; mais on mettra toujours à côté de Salluſte la conſpiration de Veniſe par l'abbé de *St. Réal*. L'hiſtoire des oracles de *Fontenelle* (perſécuté d'une manière ſi infame par les jéſuites) ne rendit-elle pas de grands ſervices à l'eſprit humain ? Et ſi vous faites grace aux tourbillons de *Deſcartes* qui ſont malheureuſement la baſe de la pluralité des mondes, ſi vous otez quelques plaiſanteries déplacées,

Digitized by Google

a-t-on jamais traité la philoſophie avec plus de netteté & d'agrémens que dans ce même livre de la pluralité des mondes ? Production du ſiècle de *Louis XIV* dans un gout abſolument nouveau ?

Si vous paſſez aux autres arts qui dépendent moins de la profondeur de la penſée, à l'architecture, à la peinture, à la ſculpture, à la muſique, il faudra toujours mettre au premier rang ce *Perault* auteur de la façade du Louvre & de la traduction de *Vitruve*, les *Pouſſin*, les *Le Brun*, les *Sueurs*, les *Girardon*; il ne faudra pas tourner en ridicule ce *Lulli* qui né Italien trouva le ſecret d'inventer le ſeul récitatif qui convint à la langue françaiſe, & qui le premier enſeigna la muſique à un peuple qui ne la ſavait pas.

Comment s'eſt-il pu faire que tant d'hommes ſupérieurs dans tant de genres diférens ayent fleuri tous enſemble dans le même âge ? Ce prodige était arivé trois fois dans l'hiſtoire du monde, & peut-être ne reparaîtra plus.

Sortons de la carière des beaux arts pour conſidérer les grands capitaines & les habiles miniſtres, nous avouerons que la gloire des *Condés*, des *Turenne*, des *Luxembourg*, des *Villars*, ne ſera jamais éclipſée, & nous rediſons que le nom des *Colberts* doit être immortel.

Henri IV que nous révérons aujourd'hui, & que nous aimons, ſi on l'oſe dire, comme un dieu tutélaire, était un très grand homme : mais le tems de *Louis XIV* fut un très grand

Digitized by Google

siècle. A peine notre *Henri IV* eut-il le tems de réparer les brèches de la France & le sang qu'elle avait perdu pendant près de quarante années de guerres civiles & de fanatisme.

Repassons les tems qui suivirent le crime épouvantable de sa mort (uniquement commis par la superstition) jusqu'au moment où *Louis XIV* régna par lui-même; tout fut odieux & funeste, & ce tems contient encor quarante années.

Voila donc quatre-vingts ans pendant lesquels, si j'en excepte les dix belles années du héros de la France, je ne vois que confusion, discorde, séditions, guerres civiles, fanatisme affreux, tirannie de toute espèce, pauvreté & ignorance. Je ne crois pas que depuis *François* second jusqu'à l'extinction de *la fronde* en France, il y ait eu un seul jour sans meurtre. Le plus abominable de tous, celui qui fait encor verser des larmes, est celui de cet adorable *Henri IV* dont toutes les faiblesses sont si pardonnables, & dont toutes les vertus sont si héroïques.

Ce sont donc ces quatre-vingts années dont je parle qui sont *funestes & désastreuses*, & non pas le siècle de *Louis XIV*, pendant lequel notre nation (aujourd'hui célèbre dans l'Europe par l'opéra comique) fut le modèle des nations en tout genre.

J'ai moins fait l'histoire de *Louis XIV*, que celle des *Français*; mon principal but a été de rendre justice aux hommes célèbres de ce temps illustre dont j'ai vu la fin; mais je n'ai pas dû être injuste envers celui qui les a tous encou-

Digitized by Google

ragés. Puisse la raison qui s'affaiblit quelquefois dans la vieillesse me préserver de ce défaut trop ordinaire d'élever le passé aux dépends du présent. Je sais que la philosophie, les connaissances utiles, le véritable esprit, n'ont jamais fait tant de progrès parmi les gens de lettres, que dans les jours où j'achève de vivre. Mais qu'il me soit permis de défendre la cause d'un siècle à qui nous devons tout, & d'un roi qui n'a pas été assurément indigne de son siècle.

Je porte les yeux sur toutes les nations du monde; & je n'en trouve aucune qui ait jamais eu des jours plus brillans que la française depuis 1655 jusqu'à 1704, je prie tous les hommes sages & désintéressés de juger si un petit nombre d'années, très malheureuses dans la guerre de la succession, doivent flétrir la mémoire de *Louis XIV*. Je leur demande s'il faut juger par les événemens? Je leur demande si le feu roi devait priver son petit fils du trône que le roi d'Espagne lui avait laissé par son testament, & où ce jeune prince était apellé par les vœux de toute la nation. *Philippe V* avait pour lui les loix de la nature, celles du droit des gens, celles mêmes par qui toutes les familles de l'Europe sont gouvernées, les dernières volontés d'un testateur, les aclamations de l'Espagne entière; disons la vérité, il n'y a jamais eu de guerre plus légitime.

Louis XIV la soutint seul avec constance pendant plusieurs années; il la finit heureusement après les plus grandes infortunes. C'est à lui

Digitized by Google

que le roi d'Espagne d'aujourd'hui, le roi de Naples, le duc de Parme doivent leurs états.

Je n'ai pas justifié de même (& Dieu m'en garde) la guerre contre la Hollande qui lui attira celle de 1689. L'Europe a prononcé que c'est une grande faute; il en fit l'aveu en mourant. Il ne faut pas charger de reproches ceux qui ont eu la gloire de se repentir.

Le public en général est plus éclairé qu'il ne l'était. Servons nous donc de nos lumières pour voir les choses sans passion & sans préjugés.

Louis XIV veut réformer les loix, elles en avaient certes besoin. Il choisit pour cette sage entreprise les magistrats les plus éclairés du royaume. Ce n'est pas sa faute s'ils ont conservé des usages barbares, & si les avis aussi humains que judicieux du président de *Lamoignon* n'ont pas été suivis; on s'en raporta toujours à la pluralité des voix & l'on ne pouvait guères en agir autrement. Que reste-t-il à faire aujourd'hui pour achever ce grand ouvrage de *Louis XIV*? De trouver des *Lamoignons* qui travaillent avec des *Maupeoux* & qui nettoient nos loix de la rouille ancienne de la barbarie.

Quelques personnes ne cessent depuis plusieurs années de critiquer l'administration du célèbre *Colbert*. Il est condamné dans plus de vingt volumes pour n'avoir pas rendu le commerce des grains entièrement libre; mais les censeurs se souviennent-ils que le duc de *Sulli* fit la même défense depuis 1598? Il craignait

Digitized by Google

le tranſport des blés hors du royaume; il avait fait l'expérience de l'impétuoſité françaiſe dans qui l'avidité du gain préſent l'emportait ſouvent ſur la prévoyance. Il voyait une nation expoſée à ſoufrir la faim pour avoir outré la vente du blé dans l'eſpérance d'une nouvelle récolte heureuſe.

Depuis ce tems la défenſe ſubſiſta toujours juſqu'à l'année 1764, où le conſeil du roi régnant a jugé pour le bonheur de la nation devenue plus éclairée, qu'il faut encourager la ſortie des blés avec les tempéramens convenables.

Il me ſemble qu'on ne doit pas ataquer légérement la mémoire d'un homme tel que *Colbert*. Il ne faut pas dire qu'il a ſacrifié la culture des terres à l'eſprit *mercantile*. Ses vues étaient certainement grandes & nobles ſur la marine & ſur le commerce qu'il créa en France. L'épithète de mercantile ne convient pas plus au génie de ce miniſtre que celle d'égrefin à un général d'armée.

Qu'il me ſoit permis de raporter ici ce qu'on a pu déja lire dans le ſiècle de *Louis XIV*. » *Colbert* ariva au maniement des finances avec » de la ſcience & du génie; il commença com- » me le duc de *Sulli* par arêter les abus & les » pillages qui étaient énormes. La recette fut » ſimplifiée autant qu'il était poſſible: & par » une économie qui tient du prodige, il aug- » menta le tréſor du roi en diminuant les » tailles. On voit par l'édit mémorable de 1664 » qu'il y avait tous les ans un million de ce

Digitized by Google

„ tems-là destiné à l'encouragement des manu-
„ factures & du commerce maritime. Il né-
„ gligea si peu les campagnes abandonnées jus-
„ qu'à lui à la rapacité des traitans, que des
„ négocians anglais s'étant adressés à monsieur
„ *Colbert de Croissi* son frère, ambassadeur à
„ Londres, pour fournir en France des bes-
„ tiaux d'Irlande & des salaisons pour les co-
„ lonies en 1667, le controlleur-général ré-
„ pondit que depuis quatre ans on en avait
„ à revendre aux étrangers.

Monsieur de *Fourbonnaye*, qui a fourni de si grandes lumières sur les finances de la France, cite le même fait, & il est lui-même trop estimable pour ne pas estimer un *Colbert*.

Dans le dictionnaire de l'encyclopédie à l'article *vingtième*, page 87, tome XVII; il est dit que „ ce ministre préféra la gloire d'être pour
„ tous les peuples un modèle de futilités & de
„ les surpasser dans tous les arts d'ostentation,
„ à l'avantage plus solide & toujours sûr de
„ pourvoir à leurs besoins naturels.

Il est dit „ qu'il n'avait pas les matières pre-
„ mières, qu'il en provoqua l'importation de
„ toutes les forces, & prohiba l'exportation de
„ celles du pays.

J'aimais l'auteur de cet article, mais j'aime encor plus la vérité. Je suis obligé de dire qu'il s'est trompé en tout. Le ministre qu'il condamne était si loin de négliger l'agriculture que dans son mémoire présenté au roi le 25 Octobre 1664, il s'exprime en ces mots, *les principaux objets sont l'agriculture, la marchan-*

Digitized by Google

dise, la guerre de terre & celle de mer. Ce mémoire est public aujourd'hui.

Il est encor très-faux qu'il n'eut point de matières premières, & qu'il les donna. Il établit dans les ports, pour le service de la marine, les manufactures & les magazins de tout ce qu'on achetait avant lui chez les Hollandais. Il eut aussi la matière première de la soye en prescrivant les plantations des meuriers. Je sais par expérience de quelle prodigieuse utilité est cette entreprise. L'auteur de l'article *vingtième* ne le savait pas : & je suis en droit de rendre ce témoignage en ce point à la sagesse du ministre.

C'est la mode aujourd'hui de dégrader les grands Hommes ; mais si les critiques veulent se souvenir qu'ils doivent aux soins infatigables de ce ministre toutes les manufactures qui contribuent à l'aisance de leur vie depuis les tapisseries des *Gobelins* jusqu'aux bas au métier, ils connaîtront qu'il y aurait non-seulement de l'injustice à se plaindre de lui, mais encor de l'ingratitude.

Il me semble que *Boileau* avait raison dans ces tems alors heureux de dire à *Louis XIV* qu'il peindrait :

Les soldats dans la paix doux et laborieux,
Nos artisans grossiers rendus industrieux,
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait leur art le luxe de nos villes.

Je ne m'attendais pas qu'on dût faire si

Louis XIV & à ſon miniſtre un reproche de l'établiſſement de la compagnie des Indes; elle n'était pas néceſſaire peut-être du tems de *Henri IV*. On conſommait alors dix fois moins d'épiceries que de nos jours. On ne connaiſſait ni café, ni thé, ni tabac, ni curioſités de la Chine, ni étoffes fabriquées chez les Brames. Nous étions moins riches, moins éclairés qu'aujourd'hui, mais plus ſages. N'acuſons que nous de nos nouveaux beſoins & ne calomnions pas les vues étendues des vrais hommes d'état qui n'ont été occupés qu'à nous ſatisfaire.

Jamais édit du roi n'ordonna aux Pariſiennes de faire contribuer les quatre parties du monde au déjeuner de leurs femmes de chambre, de tirer des rivages de la mer rouge une petite fève acre, de l'herbe de la Chine, leurs taſſes du Japon & leur ſucre de l'Amérique.

Louis XIV ne dit jamais aux Français, je vous ordonne de mettre pour quatre millions cinq mille livres par an d'une poudre puante dans votre nez, & vous l'irez chercher dans la Virginie & chez les Quakers. J'ordonne que toutes les bourgeoiſes ayent des engageantes de mouſſeline brodées par les filles des *Bracmanes*, & des robes filées au bord du Gange.

Joignez à toutes nos fantaiſies le beſoin moins imaginaire peut-être des épiceries & cet ancien proverbe: *Cela eſt cher comme poivre*, proverbe trop bien fondé ſur ce qu'en éfet une livre de poivre valait au moins deux marcs d'argent avant les voyages des Portuguais. Enfin il fallait ou nous ruiner pour acheter ce ſurperflu

de

Digitized by Google

de nos voisins, ou nous ruiner un peu moins en allant le chercher nous-mêmes. Les Anglais avaient des compagnies dans l'Inde & les Hollandais des royaumes. Il s'agissait d'être leur tributaire ou leur rival.

Qu'on se transporte dans ces tems de gloire & d'espérance ; qu'on juge si on aurait été bien venu à dire alors aux Français, payez à vos ennemis ce que vous pouvez vous procurer vous-mêmes. Une preuve que ce grand projet de commerce était très-bien imaginé par le ministère, c'est qu'il fut redouté des puissances maritimes. Tout établissement est bon quand vos ennemis en sont jaloux.

Les Hollandais nous prirent Pondicheri en 1694. C'était la moindre récompense que le roi de France dût atendre de son invasion en Hollande ; invasion qu'assurément on n'attribuera pas au sage *Colbert*, mais au superbe, & laborieux ennemi de *Colbert*, des Hollandais & de *Turenne*.

Le ministre des finances fut jetté hors de toutes ses mesures par cette guerre, pour laquelle il falut faire quatre cent millions de mauvaises afaires qu'il avait en horreur. Il dépendit des traitans dont il avait voulu abolir pour jamais le fatal service.

Ce n'est pas lui non plus qui persécuta les protestans. Il savait trop combien ils étaient utiles dans les finances, le commerce, les manufactures, la marine & même l'agriculture. Il sentit la playe de l'état. J'ai vu des notes de sa main chez monsieur de *Montmartel* dans

Digitized by Google

lesquelles il dit qu'il a eu les mains liées. Ces notes sont de 1683, l'année la plus brillante de la finance & malheureusement l'année de sa mort.

Madame de *Caylus*, nièce de madame de *Maintenon*, née protestante comme sa tante, dit expressément dans ses souvenirs que le roi *fut trompé dans cette longue & malheureuse affaire par ceux en qui ce monarque avait mis sa confiance.* Il avait le jugement sain & droit, mais qui n'étant pas éclairé par l'histoire de son propre royaume pouvait être aisément séduit par un confesseur, par un ministre, & fasciné par les prospérités. On lui fit toujours croire qu'il était assez grand pour dominer d'un mot sur toutes les consciences. Il fut trompé comme il le fut depuis par le jésuite le *Tellier*; on ne l'aurait pas trompé, si on lui avait dit qu'il était assez grand pour se faire obéir également des deux religions rivales. Trente ans de victoires & de succès en tout genre, avec trois cent mille hommes de troupes, devaient l'assurer de la soumission de tout l'état.

On condamne encor ses bâtimens. Cependant la famille royale & toute la cour & les ministres ne sont logés que par lui, soit à Versailles, soit à Fontainebleau, soit à Paris même qui désire depuis *Henri IV* de voir ses rois; mais ces bâtimens ont-ils été à charge à l'état? Ils ont servi à faire circuler l'argent dans tout le royaume & à perfectionner tous les arts qui marchent à la suite de l'architecture.

L'établissement de St. Cyr qui subsiste prin-

Digitized by Google

cipalement du revenu de l'abbaye de St. Denis, en ſoulageant deux cent cinquante familles nobles, n'a rien couté à la France. Ce monument & celui des invalides ont été les plus beaux de l'Europe, ſans contredit, juſqu'à celui de l'école militaire (1).

Les faibleſſes & les fautes de *Louis XIV* n'ont pas empêché *Don Uſtaris* de le propoſer pour modèle au gouvernement de l'Eſpagne & de l'apeller *un homme prodigieux*. Ses anciens ennemis lui ont payé à ſa mort le tribut d'eſtime qu'ils lui devaient.

Il eſt très aiſé de gouverner un royaume de ſon cabinet avec une brochure; mais quand il faut réſiſter à la moitié de l'Europe après cinq grandes batailles perdues & l'afreux hiver de 1709, cela n'eſt pas ſi facile.

Il n'eſt pas ſi facile non plus de gouverner une compagnie à ſix mille lieues. Il eſt clair que *Louis XIV* en bâtiſſant Pondichéri, & le duc d'Orléans en le relevant, ne purent avoir d'autre objet que la gloire & le bien de la nation; je défie qu'on en imagine un troiſième. La compagnie à ſa réſurection vers 1720, ſous la regence, a commencé ſon commerce avec beaucoup plus d'argent que la fameuſe compagnie hollandaiſe n'avait commencé le ſien avant ſa conquête des Moluques. Quel fléau l'a détruite une ſeconde fois? La guerre.

(1) C'eſt monſieur *du Verney* qui inventa l'école militaire, c'eſt madame *de Pompadour* qui la propoſa. Il faut rendre juſtice, la gloire eſt le ſeul prix du bien qu'on a fait.

Digitized by Google

Dès qu'on tire un coup de canon en Flandres, il retentit en Amérique & à la côte de Coromandel. A cette guerre contre les Anglais se sont joints une foule de maux aussi dangereux ; la discorde intestine, la rapacité, la jalousie entre les déprédateurs heureux & les malheureux ; une autre jalousie plus furieuse encor, celle du commandement qui est si souvent acompagnée de l'insolence, de la perfidie, des plus noires intrigues, & des plus fatales impostures.

Les vaisseaux de l'Inde partaient moins chargés de marchandises que de délateurs, de calomniateurs, de faux témoins, de procès verbeaux signés par le mensonge dans l'Inde & soutenus par la coruption en France. Il en couta quatre ans de liberté au vainqueur de Madras, à un homme d'un rare mérite, à ce *La Bourdonnaye* qui seul avait vengé l'honneur du pavillon français dans les mers de l'Inde. Il en a couté la vie au lieutenant-général *Lalli*, qui du jour qu'il aborda dans Pondichéri, pour y remettre l'ordre & y rétablir le service, eut dix fois plus d'ennemis dans la ville qu'il n'avait d'Anglais à combatre : brave homme sans doute, jacobite jusqu'au martire, implacable contre les Anglais, ataché à la France par passion. Je l'ai connu tel, & très intimément, & dans des tems critiques : mais dur, je l'avoue, emporté, insociable, jaloux des immenses fortunes aquises dans l'Inde par la rapine, furieux contre tous ceux auxquels il commandait, parce que tous étaient acharnés contre lui. Enfin

Digitized by Google

pris à discrétion par les Anglais vainqueurs, transporté avec ses détracteurs, revenu en France avec eux, comme un ours poursuivi toujours par les mêmes chiens, jugé sur les heurlemens réunis de ceux qui l'auraient exécuté de leurs mains mêmes: condamné parce qu'on ne peut prononcer que sur les dépositions, il succomba, il donna un fatal & hideux spectacle au peuple de Paris; on le plaignit alors, mais après l'avoir détesté. Il ne se trouva pas dans toute sa fortune de quoi payer l'amende à laquelle il fut condamné; mais bientôt cette horrible avanture fut confondue avec tant d'autres qui font inutilement frémir la nature humaine & que Paris oublie le lendemain pour des plaisirs souvent ridicules & bientôt oubliés aussi.

Quel fut depuis le sort de la compagnie? des procès contre des citoyens qui avaient combatu pour elle, des dettes immenses avec l'impuissance de payer, la ressource inutile des loteries, le désir & l'incapacité de se soutenir. Elle avait été la seule compagnie dans l'univers qui eut commercé pendant près de cinquante années, sans jamais partager entre les actionnaires le moindre profit, le moindre soulagement produit par son commerce.

Tout ce que je sais, c'est que la compagnie anglaise partage actuellement cinq & demi pour cent pour les six mois courans.

A l'égard de celle de Hollande, c'est une grande puissance souveraine. Les actionnaires avaient déja partagé 150 pour cent de leur pre-

Digitized by Google

mière mise en 1608 après les dépenses immenses de l'établissement payées sur les profits.

Maintenant qu'on reproche tant qu'on voudra au duc d'Orléans régent d'avoir rendu la vie à notre compagnie des Indes & à *Louis XIV* de l'avoir fait naître, je dirai, ils ont tous deux fait une belle entreprise. Le roi de Dannemarc les a imités & a réussi. Les Français se sont mal conduits, & ils ont échoué ; la vérité ordonne d'en convenir.

Il faut avouer aussi que la cour de Dannemarc n'a point envoyé à Tranquebar de missionnaire intriguant, brouillon & voleur, qui semât la discorde dans les comptoirs, qui en emportât l'argent, & qui en revint avec onze cent mille francs dans sa cassette, après avoir gagné des ames à Dieu, comme a fait notre révérend *Lavaur* de la compagnie de Jésus.

On sait assez que l'histoire ne doit être ni un panégirique, ni une satyre, ni un ouvrage de parti, ni un sermon, ni un roman. J'ai eu cette règle devant les yeux quand j'ai osé jetter un œil philosophique sur la terre entière. J'envisage encor le siècle de *Louis XIV* comme celui du génie, & le siècle présent comme celui qui raisonne sur le génie. J'ai travaillé cinquante ans à rendre exactement justice aux grands hommes de ma patrie. J'ai obtenu quelquefois pour récompense la persécution & la calomnie. Je ne me suis point découragé. La vérité m'a été plus précieuse que les clameurs injustes ne sont mépriſables. Je ne me défends point ; je défends ceux qui sont morts en ser-

Digitized by Google

vant la patrie ou en l'inſtruiſant. Je défends le maréchal de *Villars*, non parce que j'ai eu l'honneur de vivre dans ſa familiarité dix années conſécutives dans ma jeuneſſe, mais parce qu'il a ſauvé l'état. Un miſérable réfugié affamé oſe dans ſa démence imprimer (*a*), qu'à la bataille de Malplaquet ce général paſſé pour s'être bleſſé légérement lui-même, afin d'avoir un prétexte de quiter champ de bataille & de faire croire qu'il eut été vainqueur ſans ſa bleſſure. Je dois confondre l'infamie abſurde de ce calomniateur.

Pouſſe-t-il ſa fureur inconcevable juſqu'à dire (*b*) que le père du roi régnant trahit le roi ſon grand père & l'état, & fit prendre Lille de peur que madame de *Maintenon* ne fut reine; un hiſtorien doit réfuter une pareille horreur que la nation doit punir.

A-t-il la ſcélérateſſe non moins extravagante d'imputer (*c*) au régent de France des actions que les plus vils des hommes ne regardent aujourd'hui (grace à mes ſoins peut-être) que comme des rêveries dignes du mépris le plus profond; j'ai dû faire rentrer dans le néant cette exécrable impoſture.

A-t-il dit (*d*) que le premier préſident de *Maiſons* (dont le fils mon ami intime eſt mort

(*a*) Mém. de *Maintenon*, tom. V. pag. 99.
(*b*) Mem. de *Maintenon*, tom. IV. pag. 109 & 110.
(*c*) Tom. IV, pag. 346 & ſuivantes de l'édition de l'hiſtoire de *Louis XIV*, falſifiées par lui & chargées de notes infames, chez *Eslinger* à Francfort.
(*d*) Mém. de *Maintenon*, tom. V, pag. 228.

Digitized by Google

entre mes bras) était premier préſident quand le duc d'Orléans fut déclaré régent & qu'il faiſait une cabale contre ce prince : j'ai dû faire apercevoir que jamais ce magiſtrat ne fut premier préſident & aprendre au public que loin de vouloir priver le prince de ſon droit, ce fut lui qui arangea tout le plan de la régence.

J'ai dû confondre toutes les calomnies vomies par ce malheureux contre la famille royale, contre les meilleurs miniſtres, contre les hommes du royaume les plus reſpectables. Pourquoi ? parce que ces impoſtures ſe vendent long-tems dans les pays étrangers & beaucoup mieux que de bons livres, parce qu'elles vont à Leipſig, à Berlin, où un héros ne parle que français, à Hambourg, à Dantzig, à Moſcou, à Yaſſi ; parce que tous ceux qui liſent en Europe entendent le français juſqu'à des Turcs ; nos grands hommes ayant porté notre langue auſſi loin que l'impératrice de Ruſſie porte ſes armes & ſes loix. Voila ce qu'on ne ſait pas dans les ſoupers de Paris. On dit, il a tort de relever des ſotiſes ſi mépriſables. Non il n'a point tort. Prenez une carte géographique, voyez que l'univers n'eſt pas borné à votre quartier ; concluez qu'on peut parler à d'autres hommes qu'à vous, & qu'on doit venger votre patrie & les grands hommes qui ont bien mérité d'elle.

Plus de cent hiſtoires modernes ont été compilées ſur des journaux remplis de nouvelles impertinentes ſemblables à ces menſonges imprimés dont je parle. Peut-être un jour ces

Digitized by Google

hiſtoires paſſeront pour autentiques. Celui qui conſacrerait un chapitre, dans la nouvelle encyclopédie qu'on prépare, à prévenir le public contre cette foule d'impoſtures, éléverait un monument utile. Ce ſerait le ſerpent d'airain qui guériſſait les morſures des vrais ſerpens. Si j'ai pris la liberté de réfuter le livre eſtimable *des éphémérides du citoyen*, j'ai dû à plus forte raiſon confondre les calomnies de l'extravagant ennemi de tous les citoyens (*a*).

A l'égard des impoſtures contre de ſimples particuliers, d'ordinaire on les néglige. Sans quoi la terre qui a beſoin d'être cultivée, deviendrait une grande bibliothèque.

(*a*) C'eſt un nommé *La Baumelle* qui écrit de ce ſtile incorect, audacieux & violent qu'on tache de mettre à la mode aujourd'hui.

Figurez-vous un gueux échapé des petites maiſons qui couvrirait de ſon ordure les ſtatues de *Louis XIV* & de *Louis XV*, tel était ce miſérable. Son vrai nom eſt *L'Anglevieux* dit *La Baumelle*, natif de Caſtres, né huguenot, élevé dans cette religion à Genève, mais bien éloigné de reſſembler aux ſages proteſtans, qui reſpectant les puiſſances & les loix, ſont toujours atachés à leur patrie. Il avait été inſcrit à Genève parmi les propoſans qui étudient en théologie, le 12 Octobre 1745, ſous le rectorat de monſieur *Ami De la Rive*, & s'était eſſayé à prêcher à l'hôpital pendant une année. Il faut convenir qu'il méritait d'être exhorté publiquement.

Digitized by Google

LA

VOIX DU CURÉ

Sur le procès des ſerfs du Mont Jura.

ARTICLE PREMIER.

LE jour de St. Louis 1772, je pris poſſeſſion de ma cure. Pluſieurs de mes paroiſſiens vinrent en troupe me demander mes ſecours en verſant des larmes. Je leur dis que ma cure apartient à des moines qui me donnent une penſion de quatre cent francs, qu'on apelle, je ne ſais pourquoi, portion congrue, & que je la partagerais volontiers avec mes amis. Leur ſindic portant la parole me répondit ainſi.

Nous ſommes prêts nous mêmes à mettre à vos pieds le peu qui nous reſte, & à travailler de nos mains pour ſubvenir à vos beſoins. Nous venons ſeulement demander votre apui pour ſortir de l'eſclavage injuſte ſous lequel nous gémiſſons dans ces déſerts que nous avons défrichés.

Comment! que voulez-vous dire mes enfans! quel eſclavage? eſt-ce qu'il y a des eſclaves en France?

Digitized by Google

Oui, monsieur, reprit le syndic, nous sommes esclaves des mêmes moines sécularisés, qui vous donnent quatre cent francs pour desservir votre cure, & qui recueillent le fruit de vos travaux & des nôtres. Ces moines, devenus chanoines, se sont faits nos souverains, & nous sommes leurs serfs nommés main-mortables. Secourez-nous au nom de ce roi qui ne fit la guerre que pour délivrer des esclaves chrêtiens, & dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Je leur demandai ce que signifiait ce mot étrange d'esclaves main-mortables. Lors qu'autrefois, dit-il, nos maîtres n'étaient pas contens des dépouilles dont ils s'emparaient dans nos chaumières après notre mort, ils nous faisaient déterrer; on coupait la main droite à nos cadavres, & on la leur présentait en cérémonie, comme une indemnité de l'argent qu'ils n'avaient pu ravir à notre indigence, & comme un exemple terrible qui avertissait les enfans de ne jamais toucher aux éfets de leurs pères, qui devaient être la proie des moines nos souverains.

Je frémissais, & il continua ainsi:

Nous sommes esclaves dans nos biens & dans nos personnes. Si nous demeurons dans la maison de nos pères & mères, & si nous y tenons avec nos femmes un ménage séparé, tout le bien apartient aux moines à la mort de nos parens. On nous chasse du logis paternel, nous demandons l'aumône à la porte de la maison où nous sommes nés. Non seu-

Digitized by Google

lement on nous refuſe cette aumône ; mais nos maîtres ont le droit de ne payer ni les remèdes fournis à nos parens, ni les derniers bouillons qu'on leur a donnés. Ainſi dans nos maladies, nul marchand n'oſe nous vendre un linceuil à crédit, nul boucher n'oſe nous fournir un peu de viande, l'apoticaire craint de nous donner une médecine qui pourait nous rendre la vie. Nous mourons abandonnés de tous les hommes, & nous n'emportons dans le ſépulcre que l'aſſurance de laiſſer des enfans dans la miſère & dans l'eſclavage.

Si un étranger ignorant ces uſages a le malheur de venir habiter un an & un jour dans cette contrée barbare, il devient eſclave des moines ainſi que nous. Qu'il aquière enſuite une fortune dans un autre pays, cette fortune apartient à ces mêmes moines ; ils la revendiquent au bout de l'univers, & ce droit s'apelle le droit de pourſuite.

S'ils peuvent prouver qu'une fille mariée n'ait pas couché dans la maiſon de ſon père la première nuit de ſes nôces, mais dans celle de ſon mari, elle n'a plus de droit à la ſucceſſion paternelle. On lance contre elle des monitoires qui éfrayent tout un pays, & qui forcent ſouvent des payſans intimidés à dépoſer que la mariée pourait bien avoir commis le crime de paſſer la première nuit chez ſon époux ; alors ce ſont les moines qui héritent. Que l'héritage ſoit de vingt écus ou de cent mille francs, n'importe, il leur apartient.

Nous ſommes des bêtes de ſomme ; les moi-

Digitized by Google

nes nous chargent pendant que nous vivons; ils vendent notre peau quand nous sommes morts, & jettent le corps à la voirie.

Je m'écriai, tout cela n'eſt pas poſſible, mes chers paroiſſiens; ne vous jouez pas de ma ſimplicité; nous ſommes dans le pays de la franchiſe; nos rois, nos premiers pontifes ont aboli depuis long-tems l'eſclavage, c'eſt calomnier des religieux de ſupoſer qu'ils aient des ſerfs. Au contraire, nous avons des pères de la merci qui recueillent des aumônes, & qui paſſent les mers pour aller délivrer nos frères, lors qu'on les a fait ſerfs à Maroc, à Tunis, ou chez les Algériens.

Eh bien, s'écria un vieillard de la troupe, qu'ils viennent donc nous délivrer.

Quoi! repris-je, des monitoires lancés pour découvrir ſi une fille eſclave n'aurait pas couché dans le lit de ſon mari la première nuit de ſes nôces! non, ce ſerait un trop grand outrage à la religion, aux loix de la nature. On ne fulmine des monitoires que pour découvrir de grands crimes publics dont les auteurs ſont inconnus. Allez, je ne puis vous croire.

Comme j'achevais ces paroles, une femme, nommée *Jeanne Marie Mermet*, tomba preſque à mes pieds en pleurant, hélas! me dit-elle, ces bonnes gens ne vous ont dit que la vérité. Le fermier des chanoines de St. Claude ci-devant bénédictins a voulu me dépouiller des biens de mon père, ſous prétexte que j'avais couché dans le logis de mon mari la

Digitized by Google

nuit de mon mariage. Le chapitre obtint un monitoire contre moi. J'étais réduite à la mendicité. Je voyais périr ces quatre enfans que je vous amène. Les sbirres qui nous chaſſaient de notre maiſon me refuſèrent le lait que j'y avais laiſſé pour mon dernier né. Nous mourions ſans le ſecours du célèbre avocat *Chriſtin* défenſeur des oprimés, & de monſieur de la *Poule* ſon digne confrère qui prirent ma défenſe, & qui trouvèrent des nullités dans le monitoire fatal publié pour me ravir tout mon bien, comme on m'a dit qu'on en publia un à Toulouſe contre les *Calas*. Le parlement de Beſançon eut pitié de mon infortune & de mon innocence; mes perſécuteurs furent condamnés aux dépends par un arêt ſolemnel & unanime rendu le 22 Juin 1772.

Elle me fit voir l'arêt du parlement de Beſançon qu'elle avait entre les mains. Ma ſurpriſe redoubla. J'apris par mon ſentiment qu'on pouvait être en même tems pénétré de douleur & de joye. J'avoue que je répandis bien des larmes, je bénis le parlement, je bénis Dieu, j'embraſſai en pleurant mes chers paroiſſiens qui pleuraient avec moi. Je leur demandai pour quel crime leurs ancêtres avaient été condamnés à une ſi horrible ſervitude dans le pays de la franchiſe. Mais quel fut l'excès de mon étonnement, de ma terreur & de ma pitié, quand j'apris que les titres ſur leſquels ces moines fondaient leur uſurpation étaient évidemment d'anciens ouvrages de fauſſaires; qu'il ſufiſait d'avoir des

Digitized by Google

yeux pour en être convaincu ; que dans plus d'une contrée, des gens apellés bénédictins, bernadins, prémontrés, avaient commis autrefois des crimes de faux, & qu'ils avaient trahi la religion pour exterminer tous les droits de la nature.

Un des avocats qui avoit plaidé pour ces infortunés, & qui avait sauvé la pauvre *Mermet* des serres de la rapacité, acourut alors, & me donna un livre instructif & néceſſaire, intitulé, *dissertation sur l'abbaye de St. Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes, ses usurpations, & les droits des habitans de cette terre.*

Je congédiai mes paroiſſiens, je lus attentivement cet ouvrage que tous nos juges, & tous ceux qui aiment la vérité ont lu sans doute avec fruit.

Je fus d'abord éfrayé de la quantité des chartes supoſées, de ce nombre prodigieux de faux actes découverts par le savant & pieux chancelier *d'Agueſſeau*, & avant lui par les *Launoy*, par les *Baillet*, par les *Dumoulin.*

Je vis avec le sentiment douloureux de la piété indignée d'avoir été trompée par des fables, que toutes les légendes de St. Claude n'étaient qu'un ramas des plus groſſiers menſonges, inventés, comme le dit *Baillet*, au douzième & au treizième ſiècle : je vis que des diplômes de l'empereur *Charlemagne*, de l'empereur *Lothaire*, d'un *Louis l'aveugle* ſe diſant roi de Provence, de l'empereur *Fréderic I*, de l'empereur *Charles IV*, de *Sigiſmond* ſon fils,

Digitized by Google

étaient autant d'impostures plus mépriſables que la légende dorée.

C'était pourtant ſur ces menſonges ſi contemptibles aux yeux de tous les ſavans, & ſi puniſſables aux yeux de la juſtice, qu'autres fois les moines de St. Claude avaient fondé leurs richeſſes, leurs uſurpations & l'eſclavage du malheureux peuple dont la Providence m'a fait le paſteur.

Il y a plus. Les tirans de ces malheureux colons n'ont point dégénéré de leurs prédéceſſeurs, ils ont tronqué, falſifié un arêt du parlement de Beſançon rendu le 12 Décembre 1679, entr'eux & un ſieur *Boiſſette* pour cette même main-morte, ils ont oſé imprimer récemment qu'ils avaient gagné ce procès, tandis que le gréfe dépoſe qu'ils ont été condamnés. C'eſt ce même procès qui ſert aujourd'hui contr'eux de nouvelle preuve; ils ont été fauſſaires dans le douzième ſiècle, ils le ſont dans le dix-huitième. Ils mentent à la juſtice (*)!

Paſſant à tout moment de la ſurpriſe à l'indignation, je vis enfin qu'un très-petit nombre de moines avait réuſſi inſenſiblement à réduire à l'eſclavage douze mille citoyens, douze mille ſerviteurs du roi, douze mille hommes néceſſaires à l'état, auxquels ils avaient vendu ſolemnellement la propriété des mêmes

(*) Voyez les pages 117 & 115 du livre intitulé, diſſertation ſur l'établiſſement de l'abbaye de St. Claude, ſes chroniques, ſes légendes, &c.

Digitized by Google

mêmes terrains dans lesquels ils les enchaînent aujourd'hui. Chaque ligne me remplissait d'effroi & de douleur; & je suis bien persuadé que nos juges, ainsi que tous les lecteurs, auront éprouvé les mêmes sentimens que moi.

Quoi! disais-je en moi-même, des moines ont vendu à des hommes libres des terrains immenses dont ils s'étaient emparés par de fausses chartes, & ensuite ils auront fait des esclaves de ces hommes libres en abusant de leur ignorance, en intimidant leurs consciences, en les faisant trembler sous le joug de l'inquisition, lorsque la Franche-Comté, si mal nommée franche, apartenait à l'Espagne! Ah! C'était plutôt à ces colons qui achetèrent ces terrains à imposer la main-morte aux moines; c'était aux propriétaires incontestables que ce droit de main-morte apartenait: car enfin tout moine est main-mortable par sa nature; il n'a rien sur la terre, son seul bien est dans le ciel, & la terre apartient à ceux qui l'ont achetée.

ARTICLE SECOND.

Emu & troublé dans toutes les puissances de mon ame, je crus voir pendant la nuit Jésus-Christ lui-même, suivi de quelques uns de ses apôtres. Tout son extérieur annonçait l'humilité & la pauvreté; mais il nourrissait cinq mille hommes dans un désert avec quelques pains & quelques poissons. Je crus

Digitized by Google

voir dans un autre déſert quelques moines & leur abbé poſſédant cent mille livres de rente, & enchaînant douze mille hommes au lieu de les nourir.

Il me parût que Jéſus ſe tranſporta dans un moment, quoiqu'à pied, du déſert de Gerezareth à celui de St. Claude, il demanda aux moines pourquoi ils étaient ſi riches, & pourquoi ils enchaînaient ces douze mille Gaulois? un des moines (c'était le célerier) répondit, ſeigneur, c'eſt parce que nous les avons faits chrêtiens. Nous leur avons ouvert le ciel & nous leur avons pris la terre.

Jéſus-Chriſt repartit en ces mots. Je ne croyais pas être venu ſur cette terre, y avoir enduré la pauvreté, les travaux & la faim, pratiqué conſtamment l'humilité & le déſintéreſſement, uniquement pour enrichir des moines aux dépens des hommes.

Oh! répliqua le célerier, les choſes ſont bien changées depuis vous & vos premiers diſciples. Vous étiez l'égliſe ſoufrante, & nous ſommes l'égliſe triomphante. Il eſt juſte que les triomphateurs ſoient des ſeigneurs opulens. Vous paraiſſez étonné que nous ayons cent mille livres de rente & des eſclaves; que diriez-vous donc ſi vous ſaviez qu'il y a des abbayes qui en ont deux & trois fois d'avantage ſans avoir de meilleurs titres que nous?

A ces mots je m'écriai; n'y aura-t-il plus de frein ſur la terre? l'heureux acablera-t-il

Digitized by Google

toujours l'infortuné? Le tonnerre gronda & la vision disparut.

ARTICLE TROISIEME.

Quand je fus remis de ma frayeur, je m'appliquai à étudier avec le plus grand soin ce fameux procès de douze mille citoyens contre vingt moines sécularisés. Je sus que ces moines n'avaient été élevés à la dignité de chanoines qu'en 1742; que depuis ce tems on avait donné plusieurs canonicats à des hommes qui, n'ayant pas été nouris dans l'état monastique, n'avaient pu contracter cette dureté de cœur, cette avidité, cette haine secrette contre le genre-humain, qui se puisent quelquefois dans les couvens.

J'allai trouver un de ces messieurs après avoir consulté mes paroissiens. Je lui dis que je venais lui procurer un moyen de terminer un procès odieux. Cet honnête gentil-homme m'embrassa cordialement; il m'avoua les larmes aux yeux qu'il avait toujours gémi en secret de soutenir une cause dont l'unique objet est de dépouiller la veuve & l'orphelin. Je sais bien, me dit-il, que s'il y a de la justice sur la terre, nous perdrons infailliblement notre procès. J'avoue que nos titres sont faux & que ceux de nos adversaires sont autentiques. J'avoue qu'en 1350 *Jean de Chalons* seigneur de ces cantons afranchit les colons de toute main-morte; qu'en 1390 *Guillaume de la Beaume*, abbé de St. Claude, ven-

Digitized by Google

dit à ces mêmes colons le reſte des terrains dont ils ſont propriétaires légitimes ; que ſur la fin du ſeizième ſiécle, & au commencement du dix-ſeptième, les moines de St. Claude uſurpèrent le droit de main-morte ſur des cultivateurs ignorans & intimidés, ſans qu'ils puiſſent produire le moindre titre de ce droit prétendu. Je ſais qu'une telle poſſeſſion ſans titre ne peut ſe ſoutenir, & qu'il n'y a point de preſcription contre les droits de la nature fortifiés par des piéces autentiques.

Ces moines, à la place de qui je ſuis aujourd'hui, ne peuvent ſe comparer aux ſeigneurs légitimes des autres cantons main-mortables, qui concédèrent autrefois des terres à des cultivateurs, à condition que ſi les colons mouraient ſans enfans, les terres reviendraient à la maiſon des donateurs. Ces ſeigneurs furent des bienfaiteurs reſpectables, & les moines, je l'avoue, furent des opreſſeurs. Ces ſeigneurs ont leurs titres en bonne forme, & les moines n'en ont point. Ces moines n'établirent inſenſiblement la main-morte qu'en diſant ſur la fin du ſeizième ſiécle aux colons groſſiers, ſi vous voulez vous préſerver de l'héréſie ſoyez nos eſclaves au nom de Dieu. Mais les colons plus inſtruits leur diſent aujourd'hui, c'eſt au nom de Dieu que nous ſommes libres.

Je fus ſi touché des paroles de ce brave gentil-homme que je le ſerrai dans mes bras avec la tendreſſe que m'inſpirait ſa vertu. Je lui dis, faites paſſer dans l'ame de vos con-

Digitized by Google

frères vos sentimens généreux. Ni vous, ni eux, vous n'êtes coupables des fraudes commises dans les siécles passés. Il faut que les hommes deviennent plus justes à mesure qu'ils deviennent plus savans; séparez vos vertus des prévarications de vos prédécesseurs. Il ne faut souvent qu'un homme de bien pour ramener tout un chapitre. Convertissez le vôtre. Ils y gagneront, ils éviteront un procès odieux, qui les exposerait à la haine & à la honte publique, quand même ils le gagneraient. Qu'ils transigent avec les colons, qu'ils abandonnent le droit afreux d'imposer la servitude, si messéant à des prêtres. Qu'ils renoncent à cette fatale prétention pour des droits plus humains, pour des augmentations de redevances. Plusieurs seigneurs leur ont déja donné cet exemple.

Monsieur le marquis de *Choiseul La Beaume* vient d'affranchir ses vassaux dans ses terres. Monsieur de *Villefrancon* conseiller au parlement, monsieur l'avocat de *Vorré*, & quelques autres dont j'aurai les noms, ont eu la même générosité. Les fermiers-généraux, touchés d'une action si belle, en ont partagé l'honneur; ils ont refusé le droit d'insinuation qui leur est dû, & qui est très-considérable. Qu'en est-il arivé? Ils y ont tous gagné. Leur bonne action a été récompensée, sans qu'ils espérassent aucune récompense. Des mains libres ont mieux cultivé leurs champs, les redevances se sont multipliées avec les fruits, les ventes ont été fréquentes, la cir-

Digitized by Google

culation abondante, la vie eſt revenue dans le ſéjour de la mort.

Que dis-je ! le roi de Sardaigne vient d'affranchir tous les ſerfs de la Savoye, & cette Savoye, dont le nom ſeul était le proverbe de la pauvreté, va devenir floriſſante.

Montrez ces grands exemples à vos confrères, enrichiſſez-les par leur grandeur d'ame. Propoſez ſurtout à leur avocat cet arrangement honorable, il ſait combien leur cauſe eſt mauvaiſe. L'ordre des avocats penſe noblement. La qualité d'arbitres eſt plus digne d'eux que celle de défenſeurs d'une cauſe mal fondée.

Le chanoine fut tranſporté de ma propoſition. Il courut chez ſes confrères. Ceux qui n'avaient point été moines l'écoutèrent avec atendriſſement, ceux qui l'avaient été le refuſèrent avec aigreur. Il vint me retrouver en gémiſſant. Ah ! me dit-il, il n'y a qu'un caractère indélébile dans le monde, c'eſt celui de moine.

Il faudra donc plaider, il faudra que ceux qui devraient édifier ſcandaliſent, il faudra que les tribunaux retentiſſent toujours des procès des moines ! & quel procès que celui-ci ! D'un côté trois mille familles utiles qui compoſent au moins douze mille têtes redemandent avec larmes, & leurs titres à la main, la liberté qu'ils ont payée, la propriété de leurs déſerts, & de leurs tanières qu'on leur a vendus, & dont ils repréſentent la quitance ; ca-

Digitized by Google

fin des droits qui ſont inconteſtables dans tous les tribunaux de la terre.

De l'autre côté ſont vingt hommes inutiles, qui diſent pour toute raiſon, ces trois mille familles ſont nos eſclaves, parce que nous avons eu autrefois dans ces montagnes quelques fauſſaires, & même des fauſſaires mal adroits.

Si notre religion qui commença par ne point connaître les moines, & qui ſitôt qu'ils parurent leur défendit toute propriété, qui leur fit une loi de la charité & de l'indigence; ſi cette religion qui ne crie de nos jours que dans le ciel en faveur des oprimés, ſe tait dans les montagnes & dans les abîmes du mont Jura, ô juſtice ſainte! ô ſœur de cette religion! Faites entendre votre voix ſouveraine, dictez vos arêts quand l'évangile eſt oublié, quand on foule aux pieds la nature!

Digitized by Google

SUR LE PROCÈS DE MADEMOISELLE CAMP.

LA loi commande, le magiſtrat prononce ; le public, dont l'arêt eſt inutile pour l'exécution des loix, mais irévocable au tribunal de l'équité naturelle, décide en dernier reſſort. Sa voix ſe fait entendre à la dernière poſtérité.

Ce juge ſuprême, quoique ſans pouvoir, & dont au fond tous les tribunaux ambitionnent le ſufrage, a conſacré l'arêt du nouveau parlement de Paris porté entre le vicomte de *Bombelles* & la demoiſelle *Camp.* Le public a ſenti qu'une loi dure ne permettant pas en France à un catholique de ſe marier à une proteſtante par le miniſtère d'un prétendu réformé, le mariage devait être déclaré nul. Mais en même tems la bonne foi de la mariée a été récompenſée par une réparation civile & par une ſomme d'argent proportionnée aux facultés du mari, ſi pourtant un peu d'argent peut tenir lieu d'un état dans la ſociété.

Les juges ont aſſigné une penſion à la fille née de ce mariage malheureux. Ils ont mê-

Digitized by Google

me eu ſoin de la recommander au roi comme ayant droit à ſes graces par les vertus de ſa mère. Ainſi ils ont rempli tous les devoirs de la légiſlation & de l'humanité.

Il ne reſte plus à la nation qu'à déſirer de voir finir cette ſéparation funeſte, qui a privé la patrie d'environ ſept à huit cent mille citoyens utiles, & qui plonge encor cent mille familles dans l'incertitude continuelle de leur ſort, dans la douleur de mettre au monde des enfans dont la ſubſiſtance peut toujours être diſputée, & dont la naiſſance eſt regardée comme un crime. Cette fatalité deſtructive de la population, de la paix & du bien de l'état, réputée autrefois néceſſaire, déſole ſourdement la France depuis près de cent années.

Les guerres & les aſſaſſinats de religion ſous *François II*, *Charles-IX*, *Henri III*, *Henri IV*, *Louis XIII*, furent les motifs qui ſemblèrent déterminer *Louis XIV* aux ſévérités qu'il exerça dans un tems où ces guerres civiles n'étaient plus à craindre; il punit les petits-neveux tranquiles des fautes de leurs ayeux turbulens.

Nous nous ſommes aperçus enfin que la médecine trop forte, donnée aux petits-fils pour la maladie de leurs grands-pères, n'avait pu les guérir. Ils ont perſiſté dans leur culte; mais ſi on n'a pu ouvrir leurs yeux à nos ſublimes vérités, on avait guéri leurs cœurs; il faut avouer qu'ils étaient de bons citoyens

Digitized by Google

& des ſujets fidèles, dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes.

Si on défend pendant la contagion toute communication avec une province infectée, il eſt triſte que cette défenſe ait lieu lorſque le mal eſt entièrement paſſé.

On doit eſpérer qu'un jour la ſageſſe du miniſtère trouvera le moyen de concilier ce qu'on doit à la religion dominante & à la mémoire de *Louis XIV*, avec ce qu'on doit à la nature & au bien de la patrie.

Ce moyen ſemble déja indiqué en quelque ſorte par la conduite qu'on tient en Alzace. Les luthériens y jouiſſent ſans interruption de tous les droits de citoyen, depuis que le roi eſt en poſſeſſion de cette belle province. Leurs mariages ſont reconnus légitimes, ils partagent les charges municipales avec les catholiques. L'univerſité de Strasbourg leur apartient toute entière. Les calviniſtes même y poſſèdent quatre temples. Ces trois religions vivent en paix comme dans l'empire.

Il eſt donc évident par une expérience heureuſe, que pluſieurs religions peuvent ſubſiſter enſemble ſans aucun trouble ainſi que pluſieurs manufactures jalouſes l'une de l'autre peuvent proſpérer dans une même ville, lorſqu'une adminiſtration prudente contient chacune dans ſes bornes. L'émulation les vivifie & la diſcorde ne les déchire pas. C'eſt ce qu'on voit en Allemagne, en Ruſſie, en Angleterre, en Hollande, en Suiſſe.

Le ſeul obſtacle qui pourait détruire en Al-

Digitized by Google

rance l'esprit de charité, qui doit régner entre tous les hommes, ſerait peut-être l'ancienne loi qui défend aux catholiques & aux proteſtans, ſoit luthériens, ſoit calviniſtes, de s'unir par les liens du mariage. Si *St. Paul* a dit que l'épouſe fidèle convertiſſait le mari infidèle, cette converſion ne devait s'opérer en aucun pays plus promtement qu'en France où le ſexe a tant d'empire, où les plaiſirs, les ſpectacles, les fêtes brillantes ſont le partage de la religion dominante, où les graces du prince ſouvent ſolicitées par les femmes volent en foule au devant de quiconque en eſt ſuſceptible.

Cette proſcription de mariages entre catholiques & proteſtans eſt une loi contre l'amour, elle ſemble déſavouée par la nature, elle forme deux peuples où l'on n'en devrait voir qu'un ſeul. On ne répétera pas ici tout ce qui a été dit ſur une matière ſi intéreſſante & ſi délicate. Cent volumes ne valent pas un arrêt du conſeil. Attendons de la prudence & de la bonté de nos rois ce qu'on n'obtiendra jamais par des argumens de théologie.

Eſpérons pour nos frères déſunis une tolérance politique que nos maîtres ſauront acorder avec la religion dont ils ſont les protecteurs.

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LES PROBABILITÉS

EN FAIT DE JUSTICE.

PResque toute la vie humaine roule ſur des probabilités.

Tout ce qui n'eſt pas démontré aux yeux, ou reconnu pour vrai par les parties évidemment intéreſſées à le nier, n'eſt tout au plus que probable.

J'ignore pourquoi l'auteur de l'article *probabilité* dans le grand dictionnaire encyclopédique admet une demi-certitude. Il me ſemble qu'il n'y a pas plus de demi-certitude que de demi-vérité. Une choſe eſt vraie ou fauſſe, point de milieu. Vous êtes certain ou incertain. L'incertitude étant preſque toujours le partage de l'homme, vous vous détermineriez très-rarement, ſi vous atendiez une démonſtration.

Cependant il faut prendre un parti, & il ne faut pas le prendre au hazard. Il eſt donc néceſſaire à notre nature faible, aveugle, toujours ſujette à l'erreur, d'étudier les probabilités avec autant de ſoin que nous aprenons l'arithmétique & la géométrie.

Digitized by Google

Cette étude des probabilités eſt la ſcience des juges : ſcience auſſi reſpectable que leur autorité même, puiſqu'elle eſt le fondement de leurs déciſions.

Un juge paſſe ſa vie à peſer des probabilités les unes contre les autres, à les calculer, à évaluer leur force.

Dans le *civil*, tout ce qui n'eſt pas ſoumis à une loi clairement énoncée eſt ſoumis au calcul des probabilités.

Dans le *criminel*, tout ce qui n'eſt pas prouvé évidemment y eſt ſoumis de même ; mais avec une diférence eſſentielle. Quelle eſt cette diférence ? Celle de la vie & de la mort ; celle de l'honneur de toute une famille & de ſon opprobre.

S'il s'agit d'expliquer un teſtament équivoque, une cauſe ambigue d'un contrat de mariage, d'interpréter une loi obſcure ſur les ſucceſſions, ſur le commerce, il faut abſolument que vous décidiez, & alors la plus grande probabilité vous conduit. Il ne s'agit que d'argent.

Mais il n'en eſt pas de même quand il s'agit d'ôter la vie & l'honneur à un citoyen : alors la plus grande probabilité ne ſufit pas. Pourquoi ? C'eſt que ſi un champ eſt conteſté entre deux parties, il eſt évidemment néceſſaire, pour l'intérêt public & pour la juſtice particulière, que l'une des deux parties poſſède le champ. Il n'eſt pas poſſible qu'il n'apartienne à perſonne. Mais quand un homme eſt acuſé d'un délit, il n'eſt pas évidemment néceſſaire

Digitized by Google

qu'il soit livré au boureau sur la plus grande probabilité. Il est très-possible qu'il vive sans troubler l'harmonie de l'état. Il se peut que vingt aparences contre lui soient balancées par une seule en sa faveur. C'est là le cas & le seul cas de la doctrine du probabilisme.

Si dans le fameux & triste jugement contre *d'Anglade* & sa femme, on avait pesé probabilité contre probabilité, indice contre indice, un gentilhomme innocent ne serait pas mort aux galères, après avoir subi deux fois la torture.

Les juges de Toulouse, qui condamnèrent *Calas* au plus horrible suplice, devaient avoir certainement plus de présomption de son innocence que de son crime.

Les juges d'un bailliage de Bar, qui firent périr en 1768 un père de famille, un vieillard nommé *Martin* sur la roue, le condamnèrent sur les plus fausses conjectures. Un meurtre & un vol s'étaient commis sur le grand chemin, à quelques pas de la maison de l'acusé. On trouva sur le sable la trace de deux souliers, & on conclut que c'étaient les siens : un témoin du meurtre fut confronté avec lui, & dit : *Ce n'est pas là l'assassin.* —— *Dieu soit loué*, s'écria le vieillard innocent, *en voici un qui ne m'a pas reconnu.* Le juge interprète ces paroles comme un aveu du crime ; il crut qu'elles signifiaient : *je suis coupable & on ne m'a pas reconnu.* Elles signifiaient tout le contraire, mais la sentence fut portée, le condamné transféré à Paris, & le jugement confirmé à la Tournelle dans un tems où de malheureuses afaires publi-

Digitized by Google

ques ne permettaient pas un examen réfléchi des malheurs particuliers. L'innocent reconduit au bailliage de Bar fut exécuté, son bien confisqué, sa nombreuse famille dispersée. Quelques jours après, un scélerat condamné & exécuté dans le même lieu avoua à la potence qu'il était coupable du meurtre pour lequel un père de famille très-vertueux avait été rompu vif. Il est évident que le juge n'avait porté ce jugement afreux que parce qu'il avait très-mal raisonné.

La fatale méprise d'Arras est encor toute récente, elle criait vengeance. Le conseil d'Artois, reformé depuis, avait en 1770 condamné un jeune homme très-estimable, nommé *Montbailly*, à mourir sur la roue, & sa femme, dont il était tendrement aimé, à être brûlée. *Montbailly* fut exécuté dans la ville de St. Omer, le suplice de son épouse fut diféré, parce qu'elle était grosse. On a eu le tems d'obtenir du chef éclairé de la justice que le procès fût revu par le nouveau conseil d'Arras. Les deux époux ont été absous d'une voix unanime. La malheureuse veuve est revenu en triomphe dans sa patrie, tout St. Omer a couru au-devant d'elle, on a allumé des feux de joye, on a donné une fête à l'avocat qui a défendu l'innocence. Cette femme vit respectée, mais elle vit pauvre; son vertueux mari a été roué, & les juges qui l'ont assassine juridiquement restent tranquilles.

Il faut le dire, ces exemples étaient très-fréquens il y a quelques années: la justice était égarée hors de ses limites; l'atention portée aux afaires d'état, la précipitation, & je ne

Digitized by Google

sais quel faux honneur ataché au désir secret de se rendre rédoutables couta la vie à plus d'un innocent ; & des cruels suplices suivirent de légers délits qu'une corection paternelle aurait suffisamment expiés. L'Europe en fut indignée, & n'en parle encor qu'avec une horreur douloureuse.

Un fameux procès civil & criminel atire à présent l'atention de toute la France. Il n'est fondé que sur des improbabilités. Les juges ne peuvent être embarallés qu'à découvrir qu'elle est la plus absurde. Il n'est pas question ici d'alléguer des loix qui souvent se contredisent, de concilier des coutumes extraites l'une de l'autre, & opposées l'une à l'autre ; de débrouiller les commentaires confus de quelque interprète obscur d'une loi oubliée. Ce grand procès, supposé qu'il reste dans l'état où il est, ressemble à une énigme, dont le mot sera trouvé par la sagacité des juges après les plus pénibles recherches.

Une veuve obscure, inconnue, logée dans la rue St. Jaques à un troisième étage avec toute sa famille, liée avec des courtières, dont une fut autrefois enfermée à l'hôpital, une veuve qui paraissait tout au plus jouir du nécessaire, acuse un homme de qualité, un oficier-général de vouloir lui voler cent mille écus ; & l'oficier-général acuse la femme & la famille de lui exroquer cent mille écus.

Dans le cours de ce procès la femme meurt, âgée de quatre-vingt huit ans, & avant d'expirer, proteste devant Dieu & par-devant notaire,

Digitized by Google

taire, que les cent mille écus ont été réellement prêtés à l'oficier-général.

Avant d'examiner les probabilités pour & contre dans cette afaire singulière, commençons par raporter un procès non moins étrange, qui ocupa le conseil de Bruxelles en 1740 & 1741.

HISTOIRE *de la veuve Genep.*

La dame *Genep*, veuve d'un commis à cent écus de gages dans le Brabant hollandais, envoye dire au jésuite *Yancin*, son confesseur, & procureur des jésuites de Bruxelles, qu'elle est très-malade, & le prie de venir vîte la confesser. Le jésuite arive, il la trouve agitée de convulsions, car il y en a dans Bruxelles comme dans Paris. *Mon père*, lui dit-elle, *vous avez sans doute placé avantageusement mes trois cent mille florins de Hollande*, (cela fait 640000 livres de notre monnaye.) Père *Yancin*, qui la crut en délire, lui répondit : *N'en soyez pas en peine, ne songez qu'à votre ame.* —— *Je veux savoir*, réplique la dame en haussant la voix, *si les trois cent mille florins que je vous ai confiés sont en sûreté ?* —— *Eh oui, encor une fois, ma bonne, calmez-vous.* —— *Mais mon père, trois cent mille florins en or sont quelque chose.* —— *Je le sais : ce sont des bagatelles qui ne doivent pas vous troubler ; l'essentiel est de se confesser & de faire son salut.* —— *Ah ! mon salut, oui, je veux faire mon salut ; mais j'ai la tête si bouleversée de mes trois cent mille*

Digitized by Google

florins, que je ne me souviens plus de mes péchés. Je serai peut-être demain plus tranquile, & alors j'aurai la consolation de me confesser. —— *A demain donc, ma chere enfant.* Il lui donne sa bénédiction & s'en va.

Il y avait derrière la tapisserie un notaire, un avocat & deux témoins qui rédigeaient par écrit toute cette conversation. Ces messieurs passaient pour être des nouveaux disciples de St. Augustin, qui n'étaient pas fâchés de procurer quelque humiliation salutaire aux disciples de St. Ignace. Le lendemain madame *Genep*, au lieu de songer au sacrement de pénitence, envoye un huissier sommer son confesseur de justifier de l'emploi de ces trois cent mille florins, ou de les rendre en espèces sonnantes.

On peut juger quel bruit ce procès excita en Flandre, à Vienne, & même à Rome; la société se défendait en disant qu'il était impossible que madame *Genep*, veuve d'un petit commis, eût jamais eu tant de florins. Madame *Genep* soutint qu'elle les avait légitimement gagnés *in*, *cum*, *sub*, monsieur le prince d'Orange.

Il y avait à cet aveu quelque probabilité. Madame l'archiducheſſe, gouvernante des Pays-Bas, fut obligée de députer à monsieur le prince d'Orange, pour le prier, avec tous les ménagemens possibles, de vouloir bien lui dire s'il avait poussé la générosité jusqu'à faire un si beau présent à madame *Genep*. Le prince répondit qu'il pouvait être tombé dans quelques

Digitized by Google

péchés, qu'il ne se souvenait pas si madame *Genep* en avait jamais augmenté le nombre, mais qu'il n'était ni assez riche, ni assez sot pour payer si chèrement une passade.

Pendant cette négociation, les cabales se multipliaient à Bruxelles. On trouva un honnête fiacre qui déposa qu'il avait mené madame *Genep* à la porte des jésuites avec des sacs pleins d'or. C'était aparemment un fiacre janséniste. Il jura que lui-même avait porté les sacs dans la chambre de père *Yancin*, laquelle il dépeignit parfaitement; & il ajouta avec la candeur de l'innocence qu'il était tombé deux fois succombant sous le fardeau.

A peine l'ambassadeur dépêché à la conscience de monsieur le prince d'Orange fut-il de retour avec la déclaration qui n'était pas à l'avantage de madame *Genep*, que cette bonne femme mourut. Mais en mourant elle protesta que le père *Yancin* lui devait légitimement trois cent mille florins.

Comment concilier la probabilité résultante du certificat du prince d'Orange avec celle que fournissait le testament de mort de madame *Genep?* Les héritiers de cette bonne femme n'osèrent poursuivre le procès, le fiacre janséniste s'enfuit, les jésuites gardèrent l'argent, supposé qu'il y en eut, & ils ne gardèrent que leur innocence, supposé, comme je le crois, qu'ils ne fussent point coupables (*) On voit assez

(*) La même histoire est racontée dans une lettre qui courut à Paris, mais avec des particularités un peu différentes. Il est aisé de s'informer à Bruxelles du détail de cette étrange avanture.

Digitized by Google

qu'il eſt ſouvent très-dificile de découvrir la vérité, ſoit qu'elle ſe cache dans le fond d'un puits, ſoit qu'elle ſe réfugie dans la chambre d'un jéſuite ou d'un janſéniſte.

Prenons maintenant nos balances, pour peſer les vraiſemblances entre la vieille pauvre veuve qui jure avoir prêté cent mille écus en or, & un maréchal de camp qui jure ne les avoir pas reçus.

PREMIERE PROBABILITÉ

en faveur de la veuve.

D'abord, madame, comme a très-bien dit l'avocat qui plaide contre vous, pour prêter cent mille écus, il faut les avoir. Il n'eſt pas à croire que vous euſſiez cent mille écus en or depuis long-tems, en demeurant avec toute votre famille dans un galetas de la rue St. Jaques. Vous avez articulé une origine de cette fortune ſecrette, mais vous n'en avez jamais fourni la moindre preuve; cependant comme la choſe eſt phyſiquement poſſible, cette probabilité ſera comptée, & elle vaudra . . 1.

SECONDE.

Votre petit-fils dit que vous lui confiates cet or pour le prêter à ſix pour cent à un oficier qui était mal dans ſes afaires, & qui n'était connu ni de vous ni de lui; cela eſt encor poſſible, quoique fort extraordinaire, & j'évalue cette poſſibilité à . . . . . 2.

Digitized by Google

TROISIÉME.

Votre petit-fils prétend qu'il porta cet or à pied, en treize voyages, de ſon galetas chez l'oficier. Cela eſt phyſiquement poſſible & moralement ridicule. Il faut être fou pour porter tant d'or à pied en treize voyages, l'eſpace de deux lieues & demi ou environ, & pour marcher cinq lieues en comptant les retours, tandis qu'on pouvait aiſément tranſporter cette ſomme dans un caroſſe de louage, ou dans celui de l'emprunteur. La vraiſemblance pour vous eſt ici zéro, & la probabilité contre vous eſt au moins. . . . . 50.

QUATRIEME.

Enfin vous avez des billets de cet oficier, valeur reçue; la probabilité peut ici s'évaluer à . . . . . 100.

Elle doit même être regardée en juſtice comme une évidence entière, ſans autre examen, ſi elle n'eſt pas balancée par des probabilités opoſées & plus fortes qui puiſſent la détruire.

Voila donc juſqu'à préſent 103 probabilités que je trouve pour la famille de la veuve, contre le gentilhomme, oficier-général, dont il faut retrancher 50. Reſte à 53.

Voyons celles qui militent en faveur de l'oficier.

Digitized by Google

PREMIÈRE PROBABILITÉ
pour l'oficier-général.

Ses avocats assurent que voulant emprunter de l'argent, il a employé une courtière qui est morte pendant le procès, que cette courtière était une maquignone d'afaires, qui prêtait & empruntait sur gages; qu'elle promit de lui faire négocier ses billets par le moyen de la veuve & de son petit-fils, lequel ayant travaillé chez un procureur, & ayant fait son droit, pouvait servir dans cette négociation. L'oficier fit donc pour cent mille écus de billets payables dans dix-huit mois à six pour cent; il donna lui-même ces billets à la veuve chez elle pour les faire négocier par la courtière & par la famille de la vieille. Il dit avoir eu l'imprudence de ne point tirer de reconnaissance de ces billets, qu'il se contenta d'une modique somme de douze-cent francs, en atendant que ces billets fussent négociés.

Il n'est pas naturel sans doute, qu'un oficier, un père de famille, âgé de quarante-cinq ans, dont le bien est en direction, soit assez neuf en afaires, assez simple, pour confier des billets d'une si grande importance sans en tirer un reçu. Et à qui les confie-t-il? à une veuve de quatre-vingt-huit ans qui peut mourir demain, à un jeune inconnu fils de cette veuve. C'est tout ce qu'il aurait pu faire s'il eut négocié avec le banquier le plus acré-

Digitized by Google

dité de l'Europe. Auſſi avons-nous compté pour 100 la probabilité qui s'élève ici contre lui.

Mais de cela même qu'il était environné de créanciers, & que ſon bien était en direction, il réſulte qu'il était capable de cette inadvertance. Il a pu ſe faire illuſion, il a pu ſupoſer que le petit-fils de la prêteuſe pourait, de concert avec la courtière, lui procurer ſur ces billets quelque ſomme d'argent dans l'eſpérance de toucher un jour de lui 300000 liv. ; c'eſt une fatale reſſource, mais elle eſt très-poſſible, & n'eſt que trop ordinaire à ceux qui ſont chargés de dettes. Cette conjecture, aſſez plauſible par les circonſtances qui l'acompagnent, diminue un peu la force de l'extrême probabilité qui l'acable; je la diminue d'un dixième.

La pauvre famille reſte donc contre lui, tout compté, en poſſeſſion de 43 probabilités.

SECONDE.

Il eſt avoué de part & d'autre, que le lendemain du jour où le jeune homme prétend lui avoir porté cent mille écus en treize voyages, l'oficier eſt allé lui-même au troiſième étage de la veuve. Là il lui a fait à ſon ordre des billets pour trois cent vingt-ſept mille livres, en comptant les intérêts. Là il a reçu d'elle un ſac de douze cent francs; & ces 1200 livres ſont à compte de cette ſomme de 300000 livres qu'on doit négocier avec lui, & que le

Digitized by Google

jeune homme dit avoir délivrés la veille à douze cent francs près.

Voila une preuve très-forte qu'il était inutile que le jeune homme eut fait cinq lieues à pied, comme un coureur, pour lui aporter cent mille écus en or. Il aurait pu très-aiſément faire mettre cet or dans une caſſette chez ſa mère; la caſſette eût été portée dans l'équipage de l'oficier. Cette vraiſemblance en ſa faveur devient très-forte, mais elle eſt moindre que celle des billets qui parlent en juſtice: je l'évalue à la moitié. Je comptais la probabilité extrême réſultante de ces billets à 100, dont j'avais ſouſtrait cinquante pour la chimère des treize voyages en une matinée, il reſtait cinquante pour la veuve, ces 50, dont j'ôte ici vingt-cinq, étaient réduits à 43; reſte 18 probabilités pour les prêteurs & rien pour le maréchal de camp.

Cependant la courtière, qui a conduit cette étrange afaire, reçoit une lettre du maréchal de camp, dans laquelle il lui fait entendre qu'elle ne ſera payée de ſon droit de courtage que quand il aura reçu les cent mille écus. Il eſt probable qu'on n'écrit point une telle lettre, quand on peut être démenti ſur le champ par cette courtière même, par toute la famille, par ſes propres billets.

Il eſt très probable qu'un gentilhomme qui a beſoin d'argent, & à qui une entremetteuſe vient de faire compter trois cent mille francs en or, ne refuſe point vingt-cinq louis à cette entremetteuſe. Il ne parait pas même dans la

Digitized by Google

nature que ce gentilhomme forme le deſſein abſurde de nier un jour le prêt qu'il a reconnu, ſi en éfet il a reçu l'argent.

Quand je ne mettrais cette vraiſemblance que pour dix-huit, il y aura alors égalité de vraiſemblance & d'incertitude. Ici la guerre eſt déclarée.

La veuve & les ſiens commençent par préſenter requête au lieutenant-criminel. Elle ſe plaint que l'oficier ait ſéduit ſon petit-fils, elle avance que ce jeune homme lui a porté tout ſon or, elle craint qu'on ne la paye pas, atendu que l'oficier vient d'écrire qu'il atend ces cent mille écus, leſquels il a cependant touchés.

De ſon côté l'oficier court chez le lieutenant de police, il expoſe à ce magiſtrat qu'il a eu la confiance imprudente de donner à une femme de 88 ans des billets payables à ordre, leſquels doivent être négociés, qu'il n'a point reçu l'argent de ſes billets, & que la famille de la veuve prétend les lui faire payer à l'échéance. Ainſi donc les deux parties plaident avant le terme; l'une dit: *on abuſe de mes billets & de mon imprudence*; l'autre crie: *on me prend mon or*. Chacun ſe plaint d'être volé, à qui croire? Le magiſtrat de la police, ne voyant de preuves ni d'une part ni d'une autre, conclut qu'il faut en chercher en tâchant de tirer la vérité de la bouche du jeune homme que l'hiſtoire des treize voyages à pied lui rendait fort ſuſpect.

Il pouvait raiſonner ainſi. „ Voila un gen-

Digitized by Google

„ tilhomme endetté qui parait avoir fait des
„ billets de 300000 liv. pour en tirer peut-être
„ quarante mille comptant dans l'incertitude
„ d'être en état de les payer ; il s'eſt aveuglé,
„ il a très-grand tort ; mais ſes adverſaires
„ ſemblent avoir un tort plus funeſte & bien
„ plus repréhenſible. "

Il pouvait intimider la vieille, mais elle était trop afaiblie, & ſon âge la rendait reſpectable. Il imagine de faire examiner le petit-fils & ſa mère, fille de la vieille, par un procureur acrédité en qui il a confiance, par un inſpecteur de police intelligent, & par un commiſſaire réputé très-ſage. La courtière pouvait donner de plus grandes lumières ſur ces obſcurités, mais la fatalité veut qu'elle meure dans ce tems là même. On ne peut donc rien démêler dans ce labyrinthe que par les parties mêmes. Il eſt à croire que le magiſtrat de la police, en donnant audience à l'oficier, a employé toute ſa prudence à découvrir s'il était de bonne ou de mauvaiſe foi, & que ſa longue expérience lui a fait conclure que la famille du galetas devait être coupable ; ſans quoi ce magiſtrat lui aurait dit : *vous avez fait des billets, payez-les à l'échéance ; il n'y a là ni matière à procès ni objet de police.* Nous mettrons cette vraiſemblance pour dix en faveur de l'oficier ; ainſi de ce chef il aura dix ſur ſes adverſaires.

Les oficiers de la police ſe tranſportent au troiſième étage où demeure la famille acuſée & acuſatrice, ils y voyent l'ameublement de la pauvreté, ils ne peuvent croire que des gens

Digitized by Google

qui n'ont pas pour cinquante louis de meubles ayent eu trois cent mille francs à prêter à un militaire chargé publiquement de dettes. Les treize voyages leur paraiſſent ſur-tout une fable abſurde. Il faut aprofondir ce miſtère.

On mène doucement le petit-fils & ſa mère chez le procureur à qui le lieutenant de police s'en raportait, & on laiſſe la grand'-mere tranquile, ſans inſulter à ſon âge en l'éfarouchant.

Le maréchal de camp de ſon côté ſe rend ſecrettement chez ce procureur, juſques là tout eſt dans l'ordre, & les deux parties conviennent de ces faits.

Les avocats de la famille du troiſième étage diſent qu'on a cruellement maltraité la mère & le fils chez le procureur. Les avocats du gentilhomme le dénient. Aucune probabilité encor ſur cet article. (*)

L'homme aux treize voyages à pied prétend que le procureur, dans un mouvement d'indignation, lui déboutonna ſa veſte pour faire voir ſa chemiſe ſale & groſſière, & lui dit ; *malheureux ! tu n'as pas de chemiſe, & tu prétens avoir prêté cent mille écus ?*

Cette exclamation parait à ſa place & ce raiſonement eſt judicieux. Il eſt probable qu'un homme qui diſpoſe de tant d'or a des chemiſes, comme il eſt vraiſemblable qu'il ne fait point cinq lieues à pied pour aller hazarder cent mille écus.

(*) Il eſt à remarquer que les avocats des deux parties ſont diamétralement opoſés ſur pluſieurs faits eſſentiels, ce qui augmente l'incertitude.

Digitized by Google

C'eſt une probabilité contre le jeune homme en faveur de l'oficier plaignant. Mais elle ne peut être évaluée à plus de *quatre*, parce qu'après tout le petit-fils d'une vieille femme, qui a cent-mille écus en or, peut n'en pas recevoir beaucoup de ſa grand'-mère. Ainſi l'oficier aurait *quatorze* en ſa faveur.

Enfin après un long interrogatoire, après qu'on a mis en uſage les raiſons & les menaces, la mère du jeune-homme avoue le crime en pleurant: elle confeſſe qu'on n'a délivré que 1200 liv. à l'oficier, & que les treize voyages ſont une fable. Alors un commis de l'inſpecteur de police fait mettre des menotes à ſon fils qui fait le même aveu, & qui dit: *je ſignerai, ſi l'on veut, que j'ai volé tout Paris.* Ce commis de police était-il en droit de charger de fers un docteur en droit? eſt-il permis de traiter ainſi un citoyen? Ce commis me parait puniſſable: mais enfin le docteur en droit avoue.

La mère & le fils ſont conduits chez le commiſſaire qui paſſe pour un homme très-doux & très-ſage: on ôte les menotes au fils, & tous deux libres ſignent devant lui leur condamnation. On les mène en priſon, & la choſe parait juſte. Alors plus de probabilité en faveur des acuſés, tout eſt contr'eux, tout eſt pour le maréchal de camp.

On croirait que l'afaire finit ici: point du tout; on la fait bientôt revivre. Le petit-fils & la mère rétractent leur aveu, & reviennent contre leur ſignature. Ils ſoutiennent

Digitized by Google

qu'on les a violentés chez le procureur, qu'on les a batus, qu'on les a menacés de la corde s'ils ne signaient pas. Ils crient qu'ils ont cédé à la tyrannie, mais qu'enfin, ayant repris leurs sens, ils espèrent tout de la justice.

Ici le *calcul des probabilités* augmente contr'eux. Vous prétendez avoir été maltraités, & vous signez chez un commissaire que vous méritez de l'être! Vous dites qu'on vous a traités de coquins, & vous signez que vous êtes des coquins! Vous criez qu'on vous a menacés de la corde, & vous signez que vous avez fait un action à vous faire pendre! Et chez qui écrivez-vous votre condamnation? Chez un commissaire honnête-homme, à qui vous pouviez au contraire rendre une plainte juridique contre vos boureaux qui vous ont fait (dites-vous) tant de violence. La crainte a aracké votre aveu & conduit votre main! Quelle crainte aviez-vous, si vous étiez innocens? C'était aux supots de la police, à ces boureaux volontaires de deux citoyens à trembler. Ne sentez-vous pas qu'en les déférant à la justice, vous aviez pour vous tout Paris & toute la France? Le peuple aurait voulu déchirer ces barbares. Leurs vexations étaient ce qui pouvait vous ariver de plus avantageux. Il n'y a pas un homme dans Paris qui à votre place eut été seulement tenté de faire le lâche mensonge que vous dites avoir fait. Quoi! vous docteur en droit, vous mentez pour vous couvrir d'oprobre vous & votre aïeule & toute votre pauvre famille!

Digitized by Google

Vous vous calomniez exprès pour perdre cent-mille écus que vous réclamiez; vous vous calomniez pour vous perdre vous-mêmes!

Cette probabilité contre vous & en faveur de votre adverſaire eſt très-grande. Je l'évalue au double de la vraiſemblance, qui naiſſait des billets de l'oficier, c'eſt-à-dire, à *deux cent.* Ainſi il a pour lui *deux cent quatorze.*

Un ſolliciteur de procès (je ne puis le nommer autrement, puiſqu'il ſollicite) un homme dis-je, qui n'eſt ni parent, ni ami de la famille, achète ce procès de votre grand'-mère, pour la ſomme de cent dix mille livres qu'il doit prendre un jour ſur les biens reſtants au maréchal de camp, s'il le gagne; moyennant quoi il ſe charge des fraix. Voila un étrange marché. On dit que la ſeule conviction, la ſeule pitié pour une famille oprimée, lui a fait entreprendre cette action généreuſe. Il ne falait donc pas l'avilir en prenant de l'argent. Si au contraire il en avait donné, comme tant de perſonnes en ont prodigué dans la cataſtrophe de *Calas* & des *Sirven* pour venger l'innocence évidemment reconnue, il mériterait l'eſtime & la reconnaiſſance de tout le public; & la probabilité pour la cauſe de la famille augmenterait conſidérablement. Mais ſa conduite intéreſſée, loin de fortifier les vraiſemblances, les diminue.

Toutefois il paraît qu'elle ne les diminue pas de beaucoup; car il ſe peut que cet homme ſoit avide, & que la famille ſoit innocente. Il eſt vraiſemblable ſurtout qu'il ait

Digitized by Google

cru qu'en juſtice réglée, des billets payables à ordre l'emporteraient ſur toute autre conſidération; qu'on jugerait au parlement comme on juge aux conſuls, & à la conſervation de Lyon; que les preuves teſtimoniales ne ſeraient point admiſes, quand les preuves par écrit parlent ſi haut.

Que fait-il donc? C'eſt lui qui ranime le courage abatu du jeune homme & de ſa mère qui ont fait l'aveu du crime à eux imputé: c'eſt lui qui les excite à renier cette confeſſion extorquée par la violence. Il dreſſe leur requête, il parle en leur nom, il les préſente au public & aux juges comme des victimes ſous le couteau de la tyrannie. Il obtient leur élargiſſement. Preſque toute la France élève la voix avec lui pour une famille du peuple trompée, volée, oprimée par un homme qui n'a pour lui que ſa qualité & des dettes. Ces dettes le rendent très-ſuſpect; ſa qualité ne lui ſert pas de défenſe dans l'eſprit d'une nation allarmée qui a vu tant d'hommes indignes de leur nom ſe déshonorer par des actions baſſes & cruelles.

L'intervention de ce ſolliciteur ſerait donc une grande probabilité pour les acuſés, ſi elle était gratuite; mais étant mercenaire, elle ſemble être contr'eux; & tout ce qu'on peut faire de plus favorable pour eux, c'eſt de ne la pas compter.

Le calcul va bien changer. L'aïeule, ſur qui roule toute l'afaire, paye enfin le tribut à la nature; elle reçoit ſes ſacremens, & fait

Digitized by Google

ſon teſtament le jour même de ſa mort.

Il n'eſt point dit par ſes avocats qu'elle ait fait ſerment ſur l'euchariſtie d'avoir prêté les cent mille écus au maréchal de camp; mais elle le dit par ſon teſtament. Et cet acte, fait immédiatement après ſa communion, peut être regardé comme un ſerment fait à Dieu même. Cette probabilité, dépouillée de toutes les circonſtances qui pouraient l'afaiblir, eſt la plus forte de toutes: elle eſt du double plus puiſſante que celle de l'aveu de la fourberie, fait par ſa fille & par ſon petit fils; parce que cet aveu a pu, à toute force, être araché par des violences. Cet aveu a été rétracté, & le teſtament ne peut l'être. Les dernières volontés d'une mourante, après avoir communié, ſont aſſurément plus croyables qu'une confeſſion faite en tremblant devant un commiſſaire. Je n'héſiterais pas à faire valoir cette probabilité au deſſus de toutes les vraiſemblances qui dépoſent contre la famille.

Mais auſſi peſons tout: conſidérons qu'il y a plus d'un exemple de fauſſes déclarations de mourans. Qui a cru tromper Dieu pendant ſa vie peut croire le tromper à ſa mort. Une femme qui prête à uſure au deſſus du taux du roi peut n'avoir pas la conſcience bien délicate. Il paraît qu'elle a demeuré dans la rue Quinquenpoix, préciſément dans le tems du ſyſtême, & cette rue n'était pas l'école de la probité.

Cette femme qui confirme par ſon teſtament la

Digitized by Google

la vente de son procès pour (*a*) cent dix mille livres à un solliciteur, peut avoir été encouragée par ce solliciteur. Le soin de sa réputation & de sa famille peut l'avoir emporté dans son cœur sur la crainte de Dieu même. Entre le malheur d'exposer ses enfans à des peines très-rigoureuses, & la hardiesse d'un mensonge, elle a pu ne pas balancer.

La *Genep*, dont nous avons parlé, fit une déclaration plus importante en mourant, & elle était fausse.

Dans l'étonnant procès de la comtesse de *Saint Géran*, la sage-femme qui l'avait gardée jura sur l'eucharistie avant de mourir, que la comtesse n'avait point acouché. Et les juges n'eurent aucun égard à ce serment.

Un nommé *Cognot*, ayant assuré par son testament que celle qui depuis se dit sa fille ne l'était pas, ne fut point cru par le parlement.

Cérisantes institua dans Naples le duc de *Guise* son exécuteur testamentaire, il lui légua sa vaisselle d'or, ses diamans à la duchesse de *Popoli*, vingt-mille pistoles aux jésuites, trente mille à ses parens; il n'avait rien.

On a vu cent testamens frauduleux, depuis celui de *Ser Ciapelletto* jusqu'à celui de *Cérisantes*.

Pourquoi notre veuve afirme-t-elle dans ce

(*a*) Les avocats ne sont pas d'acord sur la somme, ceux de l'oficier général disent 100000 liv., les autres l'évaluent à 60000 liv.; mais il résulte que ce procès a été vendu.

Digitized by Google

dernier acte que son petit-fils a porté 300000 liv. en or en treize voyages? elle ne l'a pas vu, & cela peut lui avoir été suggéré.

Sa déclaration ne rend pas les treize voyages de son petit-fils moins ridicules; sa fille & son petit-fils n'en ont pas moins avoué devant un commissaire un crime assez grand: la possession de cent mille écus en or, sans en faire usage pendant plusieurs années, n'en est pas moins improbable. Elle avait un appartement de mille liv. dans la rue Quinquenpoix du tems du système, & immédiatement après la mort de son mari, elle prit un logement de quatre cent livres, ce qui fait croire que son mari n'avait pas fait une grande fortune, & que ces cent mille écus en or pouvaient bien être une fable.

Toutes ces vraisemblances, balancées avec son testament, paraissent lui ôter beaucoup de son poids. Ayant donc porté à *cent* contre la famille la valeur de l'aveu fait par les accusés, je ne peux porter plus haut la valeur du testament. En ce cas, il y aurait encor *cent quatorze* pour l'accusateur.

Peut-être dans cette évaluation j'ai trop donné à l'arbitraire; mais le résultat donne beaucoup plus de probabilités favorables à l'oficier général, qu'il n'en laisse pour la famille des prêteurs.

Ce procès n'est pas de ceux dont les Athéniens renvoyaient le jugement à cent ans. Il faudra une décision. L'oficier sera-t-il tenu de payer à l'échéance les cent mille écus avec

Digitized by Google

les intérêts ſtipulés, & ſera-t-il déshonoré? La pauvre famille ſera-t-elle condamnée à perdre ſes cent mille écus qu'elle dit avoir livrés? Les vraiſemblances contr'elle ſont-elles aſſez puiſſantes pour opérer cette condamnation? N'eſt-il pas à préſumer que les juges ſe conduiront comme s'eſt conduit le magiſtrat de la police? Ils eſſayeront par tous les moyens permis de forcer les parties à manifeſter la vérité qui ſe cache.

Mais ſi toutes les parties bien averties du danger d'une rétractation perſiſtent dans leurs demandes, que faire? Les billets de l'oficier ſerviront-ils contre lui d'une preuve incomparablement plus juridique que la chimère des treize voyages à pied, & que la force de l'aveu fait devant un commiſſaire?

Je ſupoſe que les juges interrogent le commiſſaire, l'inſpecteur de police, le procureur devant qui la mere & le fils ont avoué la fourberie & toute la manœuvre dont ils étoient acuſés. Je ſupoſe que ces juges demeurent convaincus de la ſageſſe de ces trois prépoſés, & qu'ils ſoient ſurtout bien perſuadés qu'ils n'ont eu aucun intérêt dans cette afaire, puiſqu'ils ont été choiſis par le magiſtrat de la police & non par le maréchal de camp.

Alors il eſt de la plus grande probabilité aux yeux de la juſtice que l'aveu du crime doit conſerver un poids conſidérable, non quant aux formes, mais quant au fonds de l'afaire, & au tribunal de la conſcience & de la raiſon. Il demeure plauſible que le ſollici-

Digitized by Google

teur, qui a acheté ce procès cent dix mille livres, rend la cause des accusés suspecte. Il demeure probable que la veuve n'a point eu dans son galetas cent mille écus en or dont elle ne savait que faire, & dont elle n'a jamais pu prouver l'origine. Il demeure de la plus grande vraisemblance que la fable des treize voyages est absurde. Les juges pourront se dire à eux-mêmes, en consultant toutes les présomptions: " l'oficier général, ayant „ mal fait ses afaires, ayant abandonné tous „ ses biens à ses créanciers, voulait emprun- „ ter de l'argent secrettement, au risque d'è- „ tre hors d'état de le rendre; & en cela il „ est très-repréhensible. Une courtière avide „ se charge de la négociation. Cette cour- „ tière s'adresse à la veuve son amie & à son „ petit-fils. L'oficier fait ses billets avec la „ même imprudence dont il a gouverné son „ bien. Les billets une fois donnés dépo- „ sent contre lui: la loi veut qu'on les paye „ sans dificulté. Mais s'il est de la plus grande „ vraisemblance que l'emprunteur n'a reçu „ que douze cent francs, doit-il payer trois „ cent vingt-sept mille livres " ?

A la juriſdiction des consuls, à celle de Lyon ce ne serait pas un procès. On n'y connait que l'écriture qui fait foi; mais dans un tribunal suprême, on juge les probabilités, on juge le cœur humain, autant que des billets à ordre. Une promesse par écrit doit être aquitée sans doute; mais si j'ai fait un billet de quatre millions valeur reçue à un man-

Digitized by Google

diant, mon billet ſera jugé extravagant & non légitime. Il eſt plus d'une conjoncture dans laquelle on peut n'etre point obligé de payer un billet à ordre.

Je ſupoſe à préſent que les juges eſtiment que les treize voyages ſont poſſibles, que l'aveu de la fourberie eſt combatu par la rétractation, que la déclaration de la grand'mère à l'article de la mort l'emporte ſur les probabilités contraires, hazarderont-ils malgré ces probabilités contraires de faire payer par le maréchal de camp trois cent mille livres qu'il peut n'avoir pas touchés & de flétrir ſon honneur? D'un autre côté, s'ils ſont plus frapés de l'extravagance des treize voyages, s'il leur parait que l'aveu fait par la fille & le petit-fils de la veuve eſt dans cette afaire ce qu'il y a de plus fort, hazarderont-ils de dépouiller & de flétrir une famille qui peut être innocente? ou ſe contenteront-ils de lui retrancher les intérêts ſelon la loi qui ne les permet pas?

Ou bien, diront-ils, il n'y a point encor de ſujet de procès, on ne plaide point ſur des billets à ordre avant l'échéance; pourvoyez-vous quand il en ſera tems. Alors qui a fait les billets les devra payer. *Dicta ſibi eſt lex.*

Ou bien enfin, ſi on veut entrer dès à préſent dans les détails de cette cauſe ſi délicate & ſi équivoque, faudra-t-il, comme en Angleterre, recourir à la cour de chancellerie, qu'on apelle cour d'équité, & qui

Digitized by Google

juge indépendamment de la loi, quand la loi est disputée?

Décidez, messieurs: vous êtes justes, éclairés, apliqués & sages. Mais quelle pénible fonction de se priver du sommeil & de toutes les consolations de la vie pour la consumer à résoudre tous les problèmes que la cupidité, l'avarice, la perfidie, la méchanceté acumulent continuellement sous vos yeux! Vous seriez bien plus à plaindre que les plaideurs, si vous n'étiez soutenus par la noblesse de votre ministère.

NOUVELLES PROBABILITÉS EN FAIT DE JUSTICE.

Dans l'afaire d'un maréchal de camp & de quelques citoyens de Paris.

NOn seulement il s'agit dans ce procès étonnant d'une somme de cent mille écus, sans compter les frais immenses; non-seulement l'afaire est criminelle, mais l'honneur y est en péril encor plus que la fortune. C'est le public qui est juge souverain de l'honneur: il faut donc que le public soit parfaitement instruit.

Digitized by Google

Tous les faits avancés par les avocats des deux parties sont contradictoires, ils alléguent des raisons non moins opposées; il y a des témoins de part & d'autre; chacun des plaideurs traite les témoins qui ne lui sont pas favorables de subornés & de parjures. Les deux adversaires se disent l'un à l'autre, vous me volez cent mille écus.

Le prêteur crie à l'emprunteur, je vous ai aporté chez vous le 23 Septembre 1771, douze mille quatre cent vingt-cinq louis d'or en treize voyages à pied, pour rendre cette négociation secrette selon vos vues; j'ai couru pendant cinq lieues pour vous donner tout le bien de mon aïeule.

C'est un mensonge aussi impudent que ridicule, répond l'emprunteur, je n'ai reçu de vous que douze cent francs, dans votre chambre; c'était le 24 Septembre.

Mais voila vos billets à ordre signés de vous, lui réplique le prêteur. Voila plus encor, s'il est possible; reconnaissez cette promesse que vous me fites le 24 Septembre d'accepter les conditions auxquelles je vous faisais prêter ces cent mille écus. Vous approuvates par écrit mon opération, vous vous engageates ce jour du 24 à me faire vos billets dès que vous auriez reçu l'argent; vous l'avez reçu; osez vous bien réclamer contre vos deux signatures?

Votre fourberie est aussi insolente qu'absurde, répond l'emprunteur. Il est impossible que vous m'ayez compté cent mille écus le 23

Digitized by Google

Septembre comme vous le dites, si je vous ai signé le 24 que je vous ferais mes billets dès que j'aurais l'argent. Cela seul manifeste votre manœuvre criminelle.

Le prêteur ne s'intimide pas. Il répond, cette piéce ne peut me nuire, elle était restée entre vos mains, c'est vous qui l'avez remise entre celles des juges; elle est écrite par votre secrétaire & non par moi, vous l'avez signée du jour qu'il vous a plu; j'ai d'autres piéces assez victorieuses pour vous confondre. J'ai vos quatre billets pour trois cent mille livres & les intérêts, à l'ordre de ma grand-mère: un maréchal de camp ne m'aurait pas fait ces billets s'il n'avait reçu la somme. Ces titres incontestables reçoivent un surcroît de force par les dépositions de quatre témoins qui m'ont vu compter l'or & le porter.

Il est évident que ce sont des faux témoins, lui dit le gentilhomme inculpé. Votre grand-mère, au profit de laquelle vous m'avez fait donner mes billets à ordre m'était absolument inconnue; vous me dites dans votre chambre que cette femme était la veuve d'un banquier à laquelle une compagnie devait les trois cent mille livres que vous promettiez de me faire prêter. Vous étiez mon courtier & non mon prêteur; vous m'avez trompé en tout; il se trouve que cette prétendue créancière d'une prétendue compagnie est votre grand-mère qui prête un peu d'argent sur gages, & que vous avez engagé toute votre famille dans votre fourberie.

Digitized by Google

Le prêteur insiste, quoi! vous ne me fites pas chez vous treize billets au nom de ma grand-mère le 23 Septembre, jour auquel je vous aportai dans mes poches douze mille quatre cent vingt-cinq louis d'or en treize voyages! Et le lendemain vous ne vintes pas chez moi changer vos treize billets contre quatre autres que vous fites sur ma table?

Rien n'est plus faux, ni plus mal imaginé, ni plus extravagant, ni plus incroyable, dit le gentilhomme, je vous ai fait chez vous le 24 Septembre quatre billets montant à la somme de 327000 livres pour le principal & les intérêts; je vous confiai ces billets sur lesquels vous ne me les avez jamais donnés; vous ne pouviez jamais les avoir; vous me volez par une friponnerie avérée que vous déguisez par les plus grossiers mensonges.

C'est vous qui me volez indignement, réplique l'autre, & on voit plus de gentilshommes chargés de dettes trahir leur honneur pour ne les point payer, qu'on ne voit de familles bourgeoises comploter de voler au péril de leur vie un gentilhomme & surtout un gentilhomme obéré.

Ce procès étrange, entre un maréchal de camp & des citoyens obscurs devient bientôt une querelle entre la noblesse & la bourgeoisie, tout Paris prend parti, tous les esprits s'aigrissent, plus on instruit la cause & plus les préventions, les contradictions, les animosités augmentent des deux côtés.

On recherche toute la vie de son adver-

Digitized by Google

faire, on ne convient sur rien: on empoisonne toutes ses actions, on se blanchit pour le noircir; il y a pourtant de part ou d'autre une fraude manifeste, tranchons le mot, un crime honteux. Les juges pouront prononcer seulement sur les piéces, sur les témoignages, sur la loi: l'honneur est d'une autre espèce. Il dépend de l'opinion publique, & cette opinion ne peut être que le résultat des probabilités.

Il se peut qu'un homme soit justement condamné par les loix à payer ce qu'il ne doit pas; si on produit ses propres billets signés de lui avec trop de facilité, si des témoins ou trompés, ou trompeurs, persistent à le charger, & surtout si dans le cours de l'afaire, il a fait ou occasionné malheureusement quelques démarches contraires aux loix. Mais alors en perdant son argent il ne peut perdre sa réputation; il ne portera que la peine d'une imprudence.

Résumons donc ici les principales probabilités qui peuvent déterminer le public. Peut-être ces vraisemblances, acumulées & portées jusqu'à un degré aprochant de la conviction, ne seront pas mépriſées par les juges mêmes.

1°. Il paraît très-vraisemblable que ni le prêteur, ni son aïeule, ni sa famille n'ont jamais pu disposer de cent mille écus. On a vu de vieilles avares très riches; mais plus on est avare, moins on prête tout son bien à un militaire chargé de dettes. Une telle imbécilité serait aussi incroyable que le roman

Digitized by Google

de la fortune de cette grand-mère, qui eſt un principal perſonnage dans l'affaire.

2°. Ce jeune homme ſon petit-fils, qui prétend avoir prêté tout le bien de ſon aïeule, ce jeune homme achevant ſon droit par bénéfice d'âge, paſſant ſa vie dans les ſalles d'armes, & avec des gens de la lie du peuple, ne peut guères avoir eu aſſez de crédit pour faire prêter ces cent mille écus par d'autres.

3°. On allégue qu'il eſt docteur es-loix, qu'il a été très bien élevé & à grands frais, & que ſon aïeule allait lui acheter une charge de magiſtrat, mais quel magiſtrat qu'un homme qui écrit ce qu'on va lire!

Il ne ſera pas dit qu'un honnête-homme comme moi paſſe pour avoir eſcroqué des titres qui ne lui ſont pas dus, & que pour le tout à droit de mon voiſin le qualifiant de f... : fripon on lui couperait le viſage (a).

Monſieur, je vous prie de m'obliger de ſuivre de point en point la lettre que j'ai eut l'honneur de vous écrire.

J'eſper que quelque jour vous connoiteroit nôtre innocence, & que vous ne pouroit point vous empêché de me plaindre, &c.. Vous verrez l'extirpation d'honneur que vous voulez me faire.

Vous ſerez obligé de me répaſer.

Vous cherchez a en pouſer a une pauvre femme.

De telles expreſſions, une telle ortografe ne

(a) Voyez le mémoire du ſieur la Ville.

ſont pas d'un homme élevé ſi noblement, & qui pouvait avoir une charge de conſeiller au parlement lorſqu'on les vendait encor. *Loquela tua manifeſtum te facit.* Et les habitudes, les liaiſons d'un tel homme avec des cochers & des laquais, ſuffiſent pour le rendre très-ſuſpect. Il faut avouer que ces premières probabilités contre lui ſont aſſez fortes.

4°. L'hiſtoire qu'il fait de treize voyages conſécutifs à pied, pour porter ſecrettement de l'or le 23 Septembre au même gentilhomme auquel il donne publiquement un ſac d'argent le lendemain, eſt ſi dénuée de vraiſemblance, ſi contradictoire, ſi opoſée au ſens commun, ſi extravagante, qu'elle ne ſerait pas ſouferte dans le roman le plus ridicule & le plus incroyable. Cela ſeul peut indigner tout homme impartial qui ne cherche que la vérité.

5°. Quand l'oficier général qui s'eſt ſi triſtement compromis avec de tels perſonnages, qui s'eſt rabaiſſé juſqu'à s'expoſer à recevoir des lettres ofenſantes d'une courtière & de ce docteur es-loix, s'abaiſſe encor en allant implorer le magiſtrat de la police contre ſes propres billets, quand les menaces des délégués de ce magiſtrat forcent le docteur & ſa mère à faire l'aveu de leur crime, quand tous deux ſans être contraints ſignent chez un commiſſaire que l'hiſtoire des treize voyages eſt fauſſe, que jamais le gentilhomme n'a reçu les cent mille écus, qu'on ne lui a prêté que douze cent livres; alors tout ſemble éclairci. Il n'eſt pas dans la nature (je le répéte ici) qu'une

Digitized by Google

mère & un fils avouent qu'ils ſont coupables quand un péril inévitable ne les y force pas.

Je veux que deux délégués de la police ayent outrepaſſé leurs pouvoirs, qu'un procureur, nommé pour examiner l'afaire & en rendre compte, ſe ſoit érigé mal-à-propos en juge, qu'il ait fait prêter ſerment, qu'un autre officier de la police ait traité la mère & le fils avec dureté; ils ſont en cela très repréhenſibles, mais leur faute n'a rien de commun avec le crime avoué par la mère & le fils. On s'eſt écarté de la loi avec eux; mais ils n'ont pas moins fait leur aveu légalement devant un commiſſaire, ils ne l'ont pas fait moins librement, ils pouvaient aiſément proteſter devant ce commiſſaire contre les vexations illégales de ces deux hommes ſans caractère. Plus on avait exercé contr'eux de violences, plus ils étaient en droit de demander hautement une juſtice qu'on ne pouvait leur refuſer.

Le fils & la mère diſent qu'on les a batus chez le procureur. Je veux que la choſe ſoit vraye; c'eſt pour cela même qu'ils devaient crier à la tirannie. Quel eſt l'homme qui ſignera en juſtice qu'il eſt un ſcélerat parce qu'on l'a maltraité ailleurs; quel homme conſentira à perdre librement d'un trait de plume cent mille écus, parce qu'on aura précédemment uſé de quelque violence envers lui? c'eſt à peine ce qu'il pourait faire s'il était apliqué à la torture.

Mais qu'une mère & un fils, un docteur es-loix ſignent ainſi leur condamnation quand

Digitized by Google

ils ſont innocens, qu'ils ſe dépouillent eux-mêmes de tous leurs biens, c'eſt dequoi il n'y a pas un ſeul exemple. La force de la vérité, & le trouble qui ſuit le crime peuvent ſeuls aracher un tel aveu.

Cet aveu juridique paraît être le dénouement de toute l'afaire : il ne peut avoir été dicté par cette crainte que les juriſconſultes apellent, *metus cadens in conſtantem virum.* Ce n'était qu'en niant leur crime, & non pas en le confeſſant que la mère & le fils pouvaient ſe mettre en ſureté : ils n'avaient rien à redouter que leur propre confeſſion, & ils la font ! tant le premier remords ataché au crime en préſence d'un ſeul homme de loi les a tranſportés hors d'eux-mêmes, & leur a ôté cette fermeté qui eſt rarement inébranlable.

Ce qui doit ſurtout faire penſer que cet aveu était très ſincère, c'eſt qu'il eſt articulé expreſſément par leurs avocats, que le docteur esloix dit aux délégués de la police qui l'interrogeaient : *je ſignerai ſi l'on veut que j'ai volé tout Paris.*

Certainement un tel diſcours n'eſt point celui de l'innocence : c'eſt plutôt celui du crime & de la baſſeſſe. On ne dit point, *je ſignerai que j'ai volé tout Paris*, quand on peut ſauver cent mille écus qui nous apartiennent, & échaper aux galères en ne ſignant rien.

6°. Pluſieurs jours après ils paraiſſent avoir eu le tems de reprendre leurs eſprits, ils ſe ſont rafermis, on leur a donné des conſeils. On voit tout d'un coup paraître ſur la ſcène

Digitized by Google

un nommé *Aubourg* autrefois domeſtique, puis tapiſſier, & maintenant prêteur ſur gages, il achète de la grand-mère ce procès funeſte, il s'engage à le pourſuivre à ſes frais. Ainſi dans toute cette afaire il y a d'un côté des prêteurs & des prêteuſes ſur gages, des entremetteuſes, des courtières : & de l'autre eſt un oficier général endetté, qui cherchait à rétablir ſes afaires par un emprunt. De quel côté eſt la vraiſemblance la plus favorable ?

7°. Le teſtament de la grand-mère du docteur es-loix, qui paraît au premier coup d'œil un témoignage terrible contre l'oficier général, ſemble, quand il eſt examiné de près une nouvelle preuve du crime du docteur es-loix. La grand-mère avait dit auparavant, & ſon petit-fils l'avait dit avec elle, que ſa fortune entière conſiſtait en trois cent mille livres : on aſſurait que cette fortune venait d'un fidéicommis de ſon mari, & que ſon argent, auquel elle n'avait point touché pendant trente années, lui avait été remis par un nommé *Chotard*, qu'on prétend être mort inſolvable.

Cependant elle déclare dans ſon teſtament qu'elle a prêté & avancé à ſa fille, mère du docteur es-loix, deux cent mille livres argent comptant, outre ces cent mille écus qu'elle réclame.

Elle aſſurait avant ce teſtament qu'elle avait toujours caché ſon bien à ſa fille ; & maintenant voici deux cent mille francs qu'elle lui

Digitized by Google

a donnés. On voit une femme qui ſubſiſtait à peine d'une induſtrie honteuſe & qui meurt dans un galetas, riche de cinq cent mille livres au lieu de trois cent mille. Ou elle a menti toute ſa vie, ou elle ment à l'heure de la mort.

Elle déclare, *qu'elle a prêté à l'oficier général trois cent mille livres qui lui ont été portés en or par ſon petit-fils en pluſieurs voyages:* & cependant elle n'en a rien vu. Elle confirme le marché qu'elle a fait de ſon procès avec le nommé *Aubourg*, prêteur ſur gages: preſque tout ſon teſtament reſſemble à un plaidoyer dicté par une partie intéreſſée.

Cette piéce enfin, jointe à toutes les préſomptions contre la famille des acuſés, ſemble mettre toutes les probabilités du côté de l'oficier général, & contre les prétendus prêteurs.

Si tout cela n'eſt pas une preuve démonſtrative en juſtice, c'en eſt une très-forte en morale. Il n'y a, je crois, perſonne qui puiſſe ſe perſuader ſur cet expoſé, que le maréchal de camp ait ourdi la trame la plus noire pour voler trois cent mille livres à une pauvre famille obſcurément reléguée dans un troiſième étage de la rue St. Jaques. Pour que cet oficier, cet ancien gentilhomme, ce père de famille, fût coupable d'une lâcheté ſi atroce, il faudrait qu'il eut raiſonné ainſi.

Je ſuis endetté, je vais pour me libérer emprunter cent mille écus d'une famille qui paraît très-peu riche. Dès que je les aurai, je jurerai

Digitized by Google

jurerai ne les avoir point reçus. J'acuſerai la famille d'avoir exigé mes billets pour les négocier, & de ne m'avoir point donné d'argent. Je ferai mettre cette famille au cachot, je pourai la faire punir d'une peine afflictive, & je jouirai de tout ſon bien que je lui aurai volé. Pour mieux faire réuſſir mon horrible deſſein, je refuſerai de payer cent écus à la courtière qui m'aura fait prêter cette ſomme immenſe: par-là je la ſouléverai contre moi & je m'expoſerai à être perdu.

Il ne paraît pas poſſible qu'un homme qui n'a pas l'eſprit aliéné conçoive un projet ſi fou; & qu'un homme qui n'a jamais commis de crime commence par un crime ſi infâme.

Une telle démarche aurait été auſſi inutile qu'abominable & dangereuſe. S'il eut en éfet touché cent mille écus, il n'avait qu'à les garder, à ſe taire, à ne les point payer à l'échéance, quite pour dire enfin au docteur es-loix, mon bien eſt en direction, pourvoyez vous envers mes autres créanciers, vous ne pouvez être payé qu'après eux.

Cette marche était ſimple, aiſée & ſure, s'il avait voulu agir avec mauvaiſe foi. Il ſemble évident qu'il ne peut être coupable de la manœuvre deshonorante & abſurde dont on l'acuſe.

Comment donc cette querelle ſi funeſte a-t-elle pu s'élever? comment ce procès ſi compliqué a-t-il pu ſe former? ne poura-

Digitized by Google

t-on pas enfin trouver la ſolution de ce problème ?

Voici comme il ſemble que tout s'eſt paſſé. Ce gentilhomme cherche à emprunter de l'argent, il met en campagne des courtières. Une d'elles qui eſt liée avec la grand-mère du docteur es-loix s'adreſſe à lui. Celui-ci prête douze cent francs à l'oficier qui en avait un beſoin preſſant, & lui fait eſpérer de lui négocier cent mille écus. Donnez-moi vos billets, lui dit-il, vous ne payerez que ſix pour cent d'intérêt, & dans quelques jours vous aurez votre argent.

Le gentilhomme aveuglé par cette promeſſe prend le jeune docteur es-loix pour un homme ſimple ; il l'eſt lui-même, il ſigne ſa ruine dans l'eſpérance d'avoir de l'argent. Au bout de deux jours il entre en défiance. Le docteur qui en eſt inſtruit, & qui craint la police, n'a d'autre reſſource que de la prévenir. Il s'adreſſe lui & ſa grand-mère au lieutenant criminel. Cette démarche même paraît celle d'un homme égaré, car il demande qu'on ſaiſiſſe chez l'oficier les cent mille écus qu'il dit avoir prêtés : mais de quel droit peut-on faire ſaiſir un argent dont le payement n'eſt pas échu ? Et ſi l'oficier veut abuſer de cet argent, s'il l'a détourné, comment le trouvera-t-on ?

Le gentilhomme de ſon côté, dès qu'il eſt ſûr que le docteur l'a voulu tromper, court chez le lieutenant de police, & demande qu'on oblige les délinquants à reſtituer des

Digitized by Google

billets dont ils n'ont point donné la valeur. Toute cette marche eſt naturelle & s'explique aiſément.

L'autre au contraire eſt incompréhenſible. Il faut ſupoſer d'abord cent mille écus donnés ſecrettement à une pauvre femme, depuis plus de trente ans, cachés pendant tout ce tems à une famille entière, tirés enfin d'une armoire, prêtés au hazard à un oficier chargé de dettes.

Le docteur a fait environ cinq lieues à pied pour porter cette ſomme en ſecret à un homme qu'il n'a vu qu'une fois. Enfin ces cent mille écus ſi long-tems ignorés ſe trouvent tout d'un coup portés à cinq cent mille livres, par le teſtament de la grand-mère. De ces cinq cent mille livres il y en a eu deux cent mille donnés à la mère du docteur, laquelle n'a pas de quoi vivre, & dont les filles gagnent leur vie par leur travail. Tout cela eſt ſi ſottement romaneſque, & d'une abſurdité ſi révoltante, qu'il n'y a pas moyen de l'examiner ſérieuſement.

L'honneur de l'oficier paraît donc à couvert aux yeux de tout homme qui ne juge que ſuivant les lumières de la raiſon.

Il n'en eſt pas de même de la juſtice; elle a néceſſairement ſes formes & ſes entraves. Il faut des interrogatoires réguliers; de faux témoins préparés de longue main peuvent ne ſe pas démentir. L'oficier a fait des billets payables à ordre: & quand les juges ſeraient perſuadés de ſon innocence, ils ſeraient for-

Digitized by Google

cés peut-être de le condamner à payer ce qu'il ne doit pas.

Il eſt vrai qu'il y a ici ſignature contre ſignature, preuve par écrit contre preuve par écrit. Il eſt vrai même que l'aveu du crime ſigné par la mère & par le fils a plus de poids dans la balance de la raiſon & de la ſimple équité que n'en ont les billets du maréchal de camp. Car il eſt très-naturel qu'un oficier ébloui de l'eſpérance de rétablir ſa maiſon, & ſachant que la coutume eſt de confier aveuglément ſes billets aux agens de change acrédités, en ait uſé de même avec un jeune homme dont l'âge lui inſpirait quelque confiance, & qui lui prêtait même douze cent francs pour le mieux tromper. Mais aſſurément il n'eſt point vraiſemblable que la vieille grand-mère ait eu cent mille écus par un fidéi-commis, qu'elle les ait gardés plus de trente ans ſans les placer, qu'elle les ait prêtés à un oficier ſans le connaître, que ſon petit-fils les ait portés à pied en treize voyages l'eſpace de cinq lieues &c.

Il ſe pourait à toute force que le juge obligé de décider non ſur ces raiſons, mais ſur des billets en bonne forme, ſur les dépoſitions de témoins aguerris qui ne ſe démentiraient pas, condamnât malgré lui le maréchal de camp; mais il paraît que le public éclairé doit l'abſoudre, puiſque ce public eſt le ſeul juge qui préfère le fonds à la forme. Si l'oficier eſt condamné, il ne le ſera que pour l'imprudence avec laquelle il a remis pour cent

Digitized by Google

mille écus de billets avec les intérêts à ſix pour cent, entre les mains d'un jeune inconnu ſans crédit & ſans aveu, comme s'il les avait confiés à l'agent de change le plus opulent & le plus acrédité de Paris. C'eſt une faute d'atention, mais elle eſt celle d'un cœur noble ; c'eſt l'imprudence d'un moment, mais elle ne peut deshonorer perſonne. Il eſt même encor très-poſſible que la juſtice prononce comme le public. Il eſt vraiſemblable qu'elle trouvera dans la forme comme dans le fond, de quoi juſtifier l'oficier.

L'auteur de ce petit écrit n'a nul intérêt dans cette afaire. Il n'a jamais vu ni aucune des parties, ni aucun des avocats, mais il aime la vérité. Il eſt indigné de toutes les calomnies ſous leſquelles il a vu ſucomber ſouvent l'innocence. Il croit qu'un honnête-homme ne peut mieux employer ſon loiſir qu'à démèler le vrai dans une afaire qui eſt ſi eſſentielle pour pluſieurs familles, & ſurtout pour une maiſon qui a ſi long-tems ſervi le roi dans ſes armées. Il a taché de réſoudre un problème dificile. Et certes ce problème eſt plus important que pluſieurs queſtions de philoſophie dont il ne peut réſulter aucune utilité pour le genre humain.

Digitized by Google

RÉPONSE A MONSIEUR L'ABBÉ DE CAVEYRAC.

GArdons-nous seulement de dire avec monsieur l'abbé de *Caveyrac* (*a*) *que la tolérance n'a produit en Angleterre que des fruits funestes, qu'il n'en restait qu'un seul à mourir, qu'ils le recueillent aujourd'hui, & que c'est le mépris des nations.* Notre roi a triomphé trois fois des Anglais, à Fontenoy, à Liége, à Laufelt, & les a toujours estimés.

On ne les voit mépriſés en Asie, en Afrique, en Amérique & en Europe, que de monsieur l'abbé de *Caveyrac.*

Gardons-nous de répéter avec lui, (*b*) *que* DIEU *ordonna d'exterminer jusqu'au dernier Amalecite, qu'il voulut que celui qui aurait été sollicité à servir des dieux étrangers livre l'instigateur au peuple, & soit le premier à l'assommer, fût-il son frère, son fils, sa femme ou son ami.*

Cet ordre ne fut donné que dans la loi de rigueur, & nous sommes sous la loi de grace. Il est un peu trop dur de nous proposer d'*assommer* nos frères, nos fils & nos femmes. Nous devons d'autant plus pencher vers la douceur, que nous sommes dans l'année centenaire & dans le mois de la St. Barthelemi,

(*a*) Page 362 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la St. Barthelemi.
(*b*) Page 368.

Digitized by Google

fête un peu lugubre, dans laquelle en éfet les frères assommèrent leurs frères, & que monsieur l'abbé de *Caveyrac* nous reproche dans une nouvelle dissertation de n'être pas de son avis sur cette journée.

Il dit que cette journée ne fut (*c*) *qu'une afaire de proscription.* Quelle afaire, juste ciel! nous sommes encor étonnés qu'on dise afaire de proscription comme afaire de finances, afaire de famille, afaire d'acommodement. Une proscription est-elle donc si peu de chose? & le faux zèle de religion n'entra-t-il pour rien dans cette afaire épouvantable?

N'est-il pas prouvé que plusieurs personnes, à qui l'on ofrit leur grace s'ils voulaient changer de religion, furent massacrées sur leur refus? Le respectable de *Thou* ne dit-il pas expressément au livre 53, que la nouvelle des massacres causa dans Rome une joie inexprimable, que le pape *Grégoire XIII*, suivi de tous les cardinaux, alla le 6 Septembre remercier Dieu dans l'église de St. Marc, que le lundi suivant il fit chanter une messe solemnelle à la Minerve, qu'on tira le canon, qu'on fit des illuminations, qu'il marcha en procession le 8 Septembre à l'église de St. Louis, qu'on mit à la porte de cette église un écriteau par lequel *Charles IX* remerciait le pape de ses bons conseils qu'on avait exécutés &c.

(*c*) Page 1 de sa dissertation sur la St. Barthelemi.

Digitized by Google

En eſt-ce aſſez pour réfuter monſieur l'abbé de *Caveyrac*, faut-il nous forcer à rapeller ce que nous voudrions enſevelir dans un oubli éternel ?

Comment peut-il dire que cette *afaire* ne fut que l'éfet d'une réſolution ſubite, quand le jéſuite *Daniel* avoue que *Charles IX* dit, *n'ai-je pas bien joué mon rôlet ?* comment peut-on démentir ainſi tous les mémoires du tems ?

Pourquoi s'obſtiner encor à vouloir perſuader que depuis l'an 1680, l'émigration de nos concitoyens n'a été que médiocre & preſque inſenſible ? penſe-t-on fermer nos plaies en les niant, & en contrediſant ceux qui ont vu des villes entières bâties par des réfugiés ? peut-on dire qu'*il ne s'eſt pas établi cinquante familles françaiſes à Genève*, tandis que le quart de la ville au moins eſt compoſé de Français ; & de quels Français encor ! des citoyens les plus utiles, parmi leſquels il en eſt qui poſſèdent des fortunes de deux à trois millions. Il ne faut ni exagérer, ni diminuer nos pertes & nos malheurs, mais il eſt permis de montrer nos bleſſures aux yeux d'un gouvernement qui peut les guérir.

Enfin pourquoi répéter dans ſon nouvel écrit que le roi de Pruſſe s'eſt trompé en aſſurant que plus de vingt mille Français ſe réfugièrent dans ſes états. Pourquoi dire que c'eſt moi qui ſuis l'auteur des mémoires de Brandebourg, quand il eſt avéré que ce mo-

Digitized by Google

narque eſt le ſeul hiſtorien de ſa patrie comme il en eſt le légiſlateur & le héros? Monſieur l'abbé de *Caveyrac* ſe trompe aſſurément en diſant (*d*) *que j'ai donné cette hiſtoire de Brandebourg à beaucoup de perſonnes comme mon ouvrage, & que je l'ai vendue à plus d'un libraire comme mon bien.*

La vérité & l'honneur m'obligent de dire qu'il n'y a perſonne en Europe à qui j'aie jamais ni prêté ni donné, encor moins vendu *l'hiſtoire de Brandebourg*, & que du jour où cette hiſtoire parut juſqu'à préſent, il n'y a aucun libraire à qui j'aie jamais vendu un ſeul manuſcrit. Si monſieur de *Caveyrac* était mieux informé de la vie que je mène, il ne me ferait pas de telles imputations. Enfin pourquoi mêler mes neveux conſeillers au parlement dans cette queſtion?

Ces réflexions ſont bien étrangères au mariage de mademoiſelle *Camp* & au jugement de ſon procès. Mais nous avons cru ne devoir pas rejetter cette occaſion de nous défendre contre les acuſations de monſieur l'abbé de *Caveyrac*, à qui nous demandons non-ſeulement de l'indulgence pour les proteſtans, mais encor pour nous qui avons été obligés de réfuter ſes opinions.

(*d*) Page 43 de ſa ſeconde lettre.

Digitized by Google

LETTRE

DE MR. DE V . . .

SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney 20 Avril 1772.

Dans ce saint tems nous savons comme
On doit expier ses délits ;
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNe bonne ame, voulant seconder mes intentions, m'a envoyé par la poste la veille de Pâques, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en suis très coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amander.

1°. L'on m'aprend que je suis indignement

Digitized by Google

jaloux de *Bernard de Paliſſi* qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiécle. Il avança que le fallun de Touraine n'eſt qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce fallun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce fallun pour une eſpèce de pierre calcaire, friable, pulvériſée par le tems. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; & j'ai conclu avec un orgueil puniſſable, que c'eſt une mine qui ocupe environ deux lieues & demi. J'ai hazardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce fallun ne ſe trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; & que ſi c'était un monceau de coquilles dépoſé par la mer dans une prodigieuſe ſuite de ſiècles, il y en aurait certainement ſur d'autres côtes.

C'eſt avec cette eſpèce de marne qu'on fume les champs voiſins; & j'ai eu l'imprudence de dire, moi qui ſuis laboureur, que des coquilles de cinquante mille ſiècles ne me donneraient jamais du bled. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalouſie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalouſie, que j'ai toujours eue des ſuccès du conſul *Maillet*, m'a porté juſqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles ſur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on

Digitized by Google

n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique ; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons ; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eut produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eut fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses & en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni oursins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir jusqu'à présent que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très fragiles, & surtout moi. Mais pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encrouté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apoticaire *Arnoud*, jusqu'à

Digitized by Google

dire que ſes ſachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais auſſi comme il ne faut pas ſe faire plus méchant qu'on ne l'eſt, je n'ai point porté la perverſité juſqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les ſciences & dans les arts. J'ai toujours reconnu, grace au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il eſt vrai que j'ai été ſi horriblement jaloux de l'*eſprit des loix* dans mon métier de juriſconſulte, que j'ai oſé avoir quelques opinions diférentes de celles qu'on trouve dans ce livre; en avouant pourtant qu'il eſt plein d'eſprit & de grandes vues, *qu'il reſpire l'amour des loix & de l'humanité.* J'ai même parlé très durement de ſes détracteurs. Ce procédé eſt d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel pluſieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand ſuccès, l'article *gouvernement anglais* eſt de moi; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de* Monteſquieu *j'ai voulu jetter au feu le mien.* C'eſt là le langage de l'envie la plus déteſtable.

9°. Je m'acuſe d'avoir oſé m'élever, avec une colère peu chrétienne, contre certains perſécuteurs d'*Helvétius*, & de pluſieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des oprimés contre les opreſſeurs; d'avoir ſeul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice; mais d'avoir en même tems, par un eſprit de jalouſie, manifeſté une très petite partie des opinions

Digitized by Google

dans lesquelles je différe absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'estimais ; c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie qui me ronge m'a forcé autrefois de prouver, que les tourbillons de *Descartes* étaient mathématiquement impossibles ; que sa matière subtile, globuleuse, canelée, rameuse, était une chimère ; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant ; qu'il est faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature ; qu'il est faux que les planètes soient des soleils ; qu'il est faux que les mines de sel & les fontaines viennent de la mer ; qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre *Descartes* m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre* ; seule pension dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je dois confesser encor que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet* & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agésilas, on ne jugeait des gé-*

Digitized by Google

nies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, & non par leurs défauts.

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir ſuporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'eſt que par degrés que je me ſuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, ſi j'oſe le dire ; mais enfin les ſerpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai gouté le plaiſir infernal de rire quand ſon nom s'eſt trouvé trop ſouvent au bout de ma plume.

Etant ainſi convenu avec mon charitable directeur de conſcience, que je ſuis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flateur des gens en place*, &c. Et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flate que cet honnête homme que je connais très-bien ſera content de ma confeſſion ſincère.

Je ne ſuis plus jaloux, mon crime eſt expié.
J'éprouve un ſentiment plus doux, plus légitime ;
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même tems j'avertis que voila la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliſſons & des fous, & même aux lettres des perſonnes que je n'ai

Digitized by Google

pas l'honneur de connaître ; car bien que je sois très jeune, & que je n'aie que soixante & dix-huit ans, cependant le tems est cher ; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut aprendre quelque chose.

J'ajoute encor un mot, & assez sérieusement. Quoique j'aie passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite ; je connais les cabales de la litérature & du théatre, & même les autres cabales. Je sais combien on se passionne pour un système chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné & oublié, pour une opinion du tems, qui s'évanouit enfin comme les formes substantielles, les idées innées & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'est pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement, que la masse multipliée par la viteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impossible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St. Pâris* & des convulsionnaires, vous étiez un lâche flateur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St. Augustin*. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux *Régis* jésuite ; osiez-vous examiner si un cancre avait

Digitized by Google

avait en éfet raporté à *St. Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous apellait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un tems (fort court à la vérité), mais il a été ce tems honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſuporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc & pair, à un miniſtre d'état, à un prince, & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *ſyſtême de la nature*, livre difus, incorect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, & encor argument équivoque, livre ſtérile en bons raiſonnemens, & pernicieux par les conſéquences, mais éblouiſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos miſères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philoſophe d'être de l'avis de *Cicéron* & de *Platon*, & on diſait qu'un homme qui reconnait un Dieu trahit la cauſe du genre humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma penſée. Et je leur déclare que je la dirai tant que je reſpirerai, ſans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes ſuperſtitieux.

Encor une fois, je connais l'inſenſé mé-

Digitized by Google

chant, qui dans ſa lettre anonyme m'oſe acuſer *de careſſer les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y ſont plus.* Je lui répondrai ſans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la reſpectueuſe eſtime, la tendre reconnaiſſance dont je ſerai pénétré pour lui juſqu'au dernier moment de ma vie. Périſſe le monſtre qui ſerait ingrat envers ſon bienfaiteur. Il n'y a ni miniſtre ni roi qui ne doive aprouver ces ſentimens. Vous ne ſavez pas, miſérable, juſqu'où j'ai pouſſé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ſes atachemens, comme dans ſon mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point careſſé les gens en place, mais j'ai admiré l'aboliſſement de la vénalité; abus infâme, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne ſubſiſtait qu'en France, & qui la deshonorait.

J'ai ſenti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne ſont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par ligne, & conſumer le reſte de ſon patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le

Digitized by Google

plus insuportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flateurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'état dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée, qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, & qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

Digitized by Google

LES COLIMAÇONS

D U

RÉVÉREND PÉRE L'ESCARBOTIER,

Par la grace de Dieu capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuisinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne.

A U

RÉVÉREND PÉRE ÉLIE,

carme chaussé, docteur en théologie.

PREMIERE LETTRE.

Mon révérend père,

IL y a quelque tems qu'on ne parlait que des jésuites, & à présent on ne s'entretient que des escargots. Chaque chose a son tems; mais il est certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux: car il est clair que si on avait coupé la tête à tous les capucins & à tous les carmes, ils ne pouraient plus recevoir de novices; au lieu qu'une li-

Digitized by Google

mace à qui l'on a coupé le cou reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Plusieurs naturalistes ont fait cette expérience, & ce qui n'arive que trop souvent, ils ne sont pas du même avis. Les uns disent que ce sont les limaces simples que j'apelle incoques qui reprennent une tête; les autres disent que ce sont les escargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même est trompeuse (*a*). Il est très vraisemblable que le succès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel l'on fait l'amputation & de l'âge du patient. Je dois sans vanité me connaitre mieux en colimaçons que messieurs de l'académie des sciences, & même que la Sorbonne qui se connait à tout: car depuis que le bienheureux *Matthieu Baschi*, à qui Dieu aparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu (dont nous tenons le grand nom de capucins) nous avons toujours mangé des fricassées d'escargots aux fines herbes.

TAYLOR INST. OXFORD

Comme les cuisiniers ont toujours été des espèces d'anatomistes, je me suis donné souvent le plaisir innocent de couper des têtes de colimaçons escargots à coquilles, & de limaces nues incoques. Je vais vous exposer fidéle-

(*a*) Dans un programme des reproductions animales imprimé à Genève chez *Claude Philibert*, il est dit pag. 6. dans l'avis du traducteur, que la tête & les autres parties se produisirent dans l'escargot terrestre & que les cornes se reproduisirent dans le limaçon sans coquille, c'est communément tout le contraire. Et d'ailleurs les limaces nues incoques, & le colimaçon à coquille sont également terrestres.

Digitized by Google

ment ce qui m'eſt arivé. Je ſerais fâché d'en impoſer au monde; je ſuis prédicateur auſſi bien que cuiſinier; mon métier eſt de nourir l'ame comme le corps, & l'*univers* ſait que je ne le nouris pas de menſonges.

Le vingt-ſept de May par les neuf heures du matin, le tems étant ſerein, je coupai la tête entière avec ſes quatre antennes à vingt limaces nues incoques de couleur mort-doré brun, & à douze eſcargots à coquilles. Je coupai auſſi la tête à huit autres eſcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours deux de mes limaces ont montré une tête naiſſante, elles mangeaient déja & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres ſe portent bien, elles mangent ſous le capuchon qui les couvre ſans allonger encor le cou. Il ne m'eſt mort que la moitié de mes eſcargots, tous les autres ſont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils allongent le cou; mais il n'y a nulle aparence de tête, excepté à un ſeul. On lui avait coupé le cou entiérement, ſa tête eſt revenue; mais il ne mange pas encor. *Unus eſt ne deſperes; ſed unus eſt ne confidas* (*b*).

(*b*) On eſt obligé de dire qu'on doute encor ſi cet eſcargot auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraitre, n'eſt pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il eſt déja revenu un muſeau à ceux-ci au bout de quinze jours. Ces expériences ſont certaines. Les plaiſanteries du capucin ne doivent pas les afaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat?*

Digitized by Google

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes ont déja repris leur museau. Dès qu'ils seront en état de manger & de faire l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre révérence. Voila deux prodiges bien avérés: des animaux qui vivent sans tête; des animaux qui reproduisent une tête.

J'en ai souvent parlé dans mes sermons, & je n'ai jamais pu les comparer qu'à *St. Denis l'Aréopagite*, qui ayant eu la tête coupée la porta deux lieues dans ses bras en la baisant tendrement.

Mais si l'histoire de *St. Denis* est d'une vérité théologique, l'histoire des colimaçons est d'une vérité physique, d'une vérité palpable dont tout le monde peut s'assurer par ses yeux. L'avanture de *St. Denis* est le miracle d'un jour, & celle des colimaçons le miracle de tous les jours.

J'ose espérer que les escargots reprendront des têtes entiéres comme les limaces; mais enfin je n'en ai encor vu qu'un à qui cela soit arivé, & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient dificilement aux escargots, ils ont en récompense des privilèges bien plus considérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon fils de *Vénus* & de *Mercure*, dont la nimphe *Salmacis* fut amoureuse. Pardon de vous citer des histoires profanes.

Les colimaçons sont assurément l'espèce la plus favorisée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaisir. Chacun d'eux est pour-

Digitized by Google

vu d'une espèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuses longues de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour à tour; leurs voluptés sont non seulement le double des nôtres, mais elles sont beaucoup plus durables. Vous savez, mon révérend père, dans quel court espace de tems s'évanouit notre jouissance. Un moment la voit naître & mourir. Cela passe comme un éclair, & ne revient pas si souvent qu'on le dit, même chez les carmes. Les colimaçons se pâment trois, quatre heures entières. C'est peu par raport à l'éternité, mais c'est beaucoup par raport à vous & à moi. Vous voyez évidemment que *Louis Racine* a tort d'apeller le colimaçon *solitaire odieux*, il n'y a rien de plus sociable. J'ose interpeller ici l'amant le plus tendre & le plus vigoureux; s'il était quatre heures entières dans la même atitude avec l'objet de ses chastes amours, je pense qu'il serait bien ennuyé & qu'il désirerait d'être quelque tems à lui-même; mais les colimaçons ne s'ennuyent point. C'est un charme de les voir s'aprocher & s'unir ensemble par cette longue fraise qui leur sert à la fois de jambes & de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres caresses. Si les limaces incoques n'ont ni les deux sexes ni ces longs raviſſemens, la nature en récompense les fait renaître. Lequel vaut mieux? Je le laisse à décider aux dames de *Clermont*.

Je n'oserais assurer que les escargots nous surpassent autant dans la faculté de la vue que

Digitized by Google

dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double instrument de tendresse. Quatre yeux pour un colimaçon ! ô nature ! nature ! Cela est très possible ; mais cela est-il bien vrai ? Monsieur le prieur de *Jonval* n'en doute pas dans le spectacle de la nature ; & ceux qui n'ont vu de colimaçons que dans ce livre en jurent après lui. Cependant la chose m'a paru fausse. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de leurs grandes antennes supérieures. Ce point noir descend dans le creux de ces deux trompes quand on y touche, à travers une espèce d'humeur vitrée, & remonte ensuite avec célérité ; mais ces deux points noirs me semblent manquer absolument dans les trompes ou cornes ou antennes inférieures qui sont plus petites. Les deux grandes antennes sont des yeux ; les deux petites me paraissent des cornes, des trompes, avec lesquelles l'escargot & la limace cherchent leur nouriture. Coupez les yeux & les trompes à l'escargot & à la limace incoque, ces yeux se reproduisent dans la limace incoque, peut-être qu'ils ressuscireront aussi dans l'escargot.

Je crois l'une & l'autre espèce sourde : car quelque bruit que l'on fasse autour d'eux, rien ne les allarme. Si elles ont des oreilles, je me rétracterai ; cela ne coute rien à un galant homme.

Enfin, mon révérend père, qu'ils soient sourds ou non, il est certain que les têtes des

Digitized by Google

limaces ressuscitent ; & que les colimaçons vivent sans tête. *O altitudo divitiarum !*

SECONDE LETTRE.

MEs confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient ressuscitât. J'avais beau leur mettre sous les yeux l'exemple des écrevisses auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels il revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau qui renaissent. Ils me disaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles, & les pattes d'écrevisse ne pensent point ; que la tête est le siége de la pensée & le principe de la sensation, que l'ame d'un colimaçon réside dans la glande pinéale, qu'elle s'enfuit quand la tête est coupée, & ne revient jamais ; qu'on n'a point vu d'homme sans tête, penser, marcher, raisonner, parler ; & que si cela est arivé à *St. Denis* & à d'autres, c'est un miracle qui était nécessaire dans les tems où il falait planter la foi, mais qui ne l'est plus quand la foi a jetté ses profondes racines.

Je leur répondis qu'on avait depuis peu ressuscité deux pendus qui se mirent à penser dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-possible de mettre une tête sur le cou d'un décapité. Il

Digitized by Google

n'y a, dit-il, qu'à faire tenir le patient de bout, au lieu de les faire mettre ridiculement à genoux la tête baſſe, ce qui dérange le cours des eſprits animaux.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus.

Il faut que le patient conſerve ſa poſition verticale, qu'un homme adroit & vigoureux lui poſe deux mains fermes ſur la tête; & dès que l'exécuteur de la juſtice ou injuſtice aura coupé le cou, le chirurgien-major & deux aides recoudront promtement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le ſang coulant dans les mêmes canaux & le fluide nerveux dans les mêmes muſcles, la penſée reſtera toujours à la place où elle était. Voila comme ce profond anatomiſte explique la choſe ſelon les principes de *Haller*.

Un de nos pères qui a profeſſé longtems la philoſophie fut très-content de ce ſyſtème. Cela eſt bel & bon, dit-il; mais qu'eſt devenue l'ame de votre limace incoque & de votre eſcargot, pendant tout le tems que la tête était ſéparée du corps? Elle n'était pas dans cette tête coupée qui pourit au bout de quelques heures. Était-elle dans ce corps ſans tête? Y avait-il dans ce corps un germe de quatre cornes, d'yeux, de gozier, de dents, de muſle & de penſée?

Cette queſtion curieuſe en fit naître d'au-

Digitized by Google

tres; nous demandames tous ce que c'eſt qu'une ame. Nous reſſemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit dormire?
Quia eſt in eo virtus ſopitiva quæ facit ſopire.
Quare anima facit cogitare?
Quia eſt in ea virtus penſativa quæ facit penſare.

Vous, mon révérend père, dont l'eſprit eſt ſi immenſe & ſi creux, dites-moi je vous prie, ce que c'eſt qu'une ame, & comment elle peut être reproduite dans un corps ſans tête.

RÉPONSE

DU REVEREND PÉRE ELIE,

CARME CHAUSSÉ.

LA queſtion que vous me propoſez, mon révérend père, eſt la choſe du monde la plus ſimple & la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le grand *St. Thomas*, l'ange de l'école, dit en termes exprès, l'ame eſt en toutes les parties du corps ſelon la to-

Digitized by Google

talité de sa perfection & de son essence, & non selon la totalité de sa vertu (*a*).

Or la mémoire, entant que vertu conservative des espèces intelligibles, regarde en partie l'intellect, & entant que représentant le passé comme le passé, regarde l'ame sensitive. Donc les colimaçons ont une ame.

Or il est dit que l'ame des brutes (*b*) est dans le sang. Mais les colimaçons n'ont point de sang; donc leur ame est dans leurs cornes, ce qui était à démontrer.

Pour les limaces incoques à qui on a coupé la tête, c'est toute autre chose. Une ame si subtile qu'il en tiendrait cent mille sur une puce, il arive qu'aussitôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à son derrière & y reste jusqu'à ce que la tête soit reproduite. Alors elle reprend son ancien domicile. Rien n'est plus naturel & plus à sa place. La reproduction des parties génitales serait bien plus intéressante; & c'est sur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encor quelques dificultés, ne m'épargnez pas. Je salue le R. P. Ange de *vino rubro*, & le R. P. *de pediculis*. Je suis fâché de la petite scène que votre couvent a donnée dernièrement en se batant à coups de poings; j'espère que tout tournera à la plus grande gloire de *St. François* d'*Assise* & du

(*a*) *Question LXXVI, partie première.*
(*b*) *Deuteronome ch. 12. Lévitique ch. 16.*

Digitized by Google

bienheureux *Matthieu Baſchi* que Dieu abſolve.

TROISIEME LETTRE DU REVEREND PÉRE L'ESCARBOTIER.

JE vous envoye, mon révérend père, une diſſertation d'un phyſicien de St. Flour en Auvergne à laquelle je n'entends rien. Je vous ſuplie de m'en dire votre avis. Je n'ai pas le tems de vous écrire plus au long. Je ſors de chaire, & je vais à la cuiſine. Dieu vous ſoit en aide.

DISSERTATION DU PHYSICIEN DE St. FLOUR.

J'Adore l'intelligence ſuprême dans un colimaçon & dans des millions de ſoleils allumés par ſa puiſſance éternelle; mais je ne connais ni la ſtructure intime de ces mondes, ni celle d'un colimaçon. Par quel art le polipe (ſi c'eſt un animal, ce qui n'eſt pas aſſurément

Digitized by Google

éclairci) renait-il quand on l'a coupé en cent morceaux, & produit-il ſes ſemblables des débris mêmes de ſon corps? par quel myſtère non moins incompréhenſible le limaçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération? il eſt doué certainement du mouvement ſpontané de volonté & de déſirs. A-t-il ce qu'on apelle une ame? je fais gloire de n'en rien ſavoir, & d'ignorer ce que c'eſt qu'une ame. Tout ce que je ſais avec certitude, c'eſt que la génération des colimaçons eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'il eſt auſſi vrai qu'il eſt né de ſon ſemblable qu'il eſt vrai que rien ne ſe fait de rien depuis qu'il exiſte quelque chofe.

Preſque tous les philoſophes ſavent aujourd'hui combien on s'empreſſa de ſe tromper il y a environ quinze ans, quand le jéſuite irlandais nommé *Néedham* s'aviſa de croire, & de faire croire que non ſeulement il avait fait des anguilles avec de la farine de bled ergoté, & avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, & que dans pluſieurs de ſes expériences les végétaux s'étaient changés en animaux. *Néedham*, auſſi étrange raiſonneur que mauvais chymiſte, ne tira pas de cette prétendue expérience les conſéquences naturelles qui ſe préſentent. Ses ſupérieurs ne l'euſſent pas ſoufert. Il était en France déguiſé en homme, & ataché à un archevêque; perſonne ne ſavait qu'il fût jéſuite.

Un géomètre, un philoſophe, un homme

Digitized by Google

qui a rendu des grands ſervices à la phyſique, & dont j'ai toujours eſtimé les travaux, l'érudition & l'éloquence, eut le malheur d'être ſéduit par cette expérience chimérique. Preſque tous nos phyſiciens furent entrainés dans l'erreur comme lui. Il ariva enfin qu'un charlatan ignorant tourna la tète à des philoſophes ſavans. C'eſt ainſi qu'un gros commis des fermes dans la Baſſe-Brétagne, nommé *Malcrais de la Vigne*, fit acroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jeune & jolie femme laquelle faiſait fort bien des vers.

Si *Néedham* le jéſuite avait été en éfet un bon phyſicien, ſi ſes obſervations avaient été juſtes, ſi du perſil ſe change en animal, ſi de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli, & bien bouché dans un vaſe de verre inacceſſible à l'action de l'air, produiſent des anguilles qui deviennent bientôt mères, voila toute la nature bouleverſée, voila l'ancienne erreur reſſuſcitée que la coruption eſt mère de la génération. Il n'y a plus de germe; & ce que *Lucrèce* avec toute l'antiquité jugeait impoſſible va s'acomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeres.
Ex undis homines, ex terra poſſes oriri
Squamniferum genus, & volucres; erumpere cælo,
Armenta & pecudes... ferre omnes omnia poſſent.

Le

Digitized by Google

Le hazard incertain de tout alors dispose.
L'animal est sans germe, & l'efet est sans cause.
On verra les humains sortir du fond des mers,
Les troupeaux bondissants tomber du haut des airs,
Les poissons dans les bois naissant sur la verdure,
Tout poura tout produire, il n'est plus de nature.

Lucrèce avait assurément raison en ce point de physique, quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs ; & il est démontré aujourdhui aux yeux & à la raison qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice préside à tous ces dévelopemens d'un bout de l'univers à l'autre. Il est triste que l'académicien, qui se laissa tromper par les fausses expériences de *Needham*, se soit haté de substituer à l'évidence des germes ses molécules organiques. Il forma un univers. On avait déja dit que la plupart des philosophes à l'exemple du chimérique *Descartes* avaient voulu ressembler à Dieu, & faire un monde avec la parole.

A peine le père des molécules organiques était à moitié chemin de sa création, que voila les anguilles mères & filles qui disparaissent. Monsieur *Spalanzani* excellent observateur fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux, comme la raison la démontrait à l'esprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les

Digitized by Google

anguilles dans le néant dont elles ſont ſorties. Elles vont y trouver l'atraction par laquelle un ſonge creux formait les enfans dans ſa Vénus phyſique; Dieu rentre dans ſes droits; il dit à tous les architectes de ſyſtèmes comme à la mer, *Procedes huc & non ibis amplius.*

Il eſt donné à l'homme de voir, de meſurer, de compter & de peſer les œuvres de Dieu; mais il ne lui eſt pas donné de les faire.

Maillet, conſul au Caire, imagina que la mer avait tout fait, que ſes eaux avaient formé les montagnes, & que les hommes devaient leur origine aux poiſſons. Le même phyſicien, qui malgré les lumières adopta les anguilles de *Néedham*, donna encor dans les montagnes de *Maillet*. Il eſt ſi perſuadé de la formation de ſes montagnes qu'il ſe moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'apelle en vérité ſe moquer du monde. Mais s'il lui eſt permis, comme à tout homme perſuadé, de traiter du haut en bas les incrédules, il n'eſt pas défendu aux incrédules de lui expoſer modeſtement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit, que la formation des mers par le Caucaſe & par les Alpes ſerait encor moins ridicule que la formation des Alpes & du Caucaſe par les mers.

Comment l'océan par ſon flux & par ſes courans aurait-il élevé le mont St. Gothard de 16500 pieds au deſſus du niveau de la mer telle qu'elle eſt aujourd'hui? Le lit qui eſt à

Digitized by Google

préſent celui de l'océan était, dit-on, terre ferme alors, & les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'océan eſt creuſé; & que ſans cette profondeur la mer couvrirait la ſuperficie du globe? Comment l'océan aurait-il pu ſe percher d'un côté ſur le mont Blanc & de l'autre ſur les Cordelières à ſeize à dix-ſept mille pieds de haut & laiſſer à ſec toutes les plaines ſans eaux de rivière? Tout cela n'eſt-il pas d'une impoſſibilité démontrée? Et n'eſt-ce pas l'hiſtoire ſurnaturelle plutôt que la naturelle?

Pour ſe tirer de cet embaras, on a recours aux iles qui ſont des rochers, & on prétend que la terre qui était alors à la place de l'océan avait ſes rivières qui deſcendaient de ces iles. Mais il n'y a pas une ſeule ile conſidérable dans la mer pacifique, depuis Panama juſqu'aux Mariannes dans l'eſpace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud & du Nord une ile qui était une rivière de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes des deux continens ſont des piéces eſſentielles à la machine du globe, comme les os le ſont aux *bipedes* & aux *quadrupedes*.

Mais la mer a quité ſes rivages, elle a laiſſé à ſec les ruines de Carthage; Ravenne n'eſt plus un port de mer, &c. Eh bien, parce que la mer ſe ſera retirée à dix à vingt milie pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de ſiècles à mille à deux mille lieues ſur la cime des montagnes? Oui,

Digitized by Google

dites-vous, *car on trouve partout des coquilles de mer, & le porphire n'eſt compoſé que de pointes d'ourſin. Il y a des gloſſopètres, des langues de chien marin pétrifiées ſur les plus hautes montagnes ; les cornes d'Ammon, qui ſont des pétrifications du Nautilus poiſſon des Indes, ſont communes dans les Alpes ; enfin le fallun de Touraine avec lequel on fume les terres eſt un long amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles aux environs de Paris & de Rheims, &c.*

J'ai vu une partie de tout cela, & j'ai douté. Quand la mer ſerait venue inſenſiblement juſqu'en Champagne, & s'en ſerait retournée inſenſiblement dans la ſuite des tems, cela ne prouverait pas qu'elle eut monté ſur le mont St. Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En ce dernier lieu, tout l'état major qui a meſuré cette chaine horrible de rochers n'y a pas vu le moindre veſtige de coquilles. Les bords eſcarpés du Rhône en ſont incruſtés, mais c'eſt évidemment de coquilles de colimaçons, de bivales, de petits teſtacés très fréquens dans tous les lacs voiſins. De coquilles de mer on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas longtems que dans un de mes champs à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaines d'huîtres ; on cria miracle ; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe il y avait trois ans. Je ſuis de l'avis de l'homme aux quarante écus, qui dit que des médailles romaines trouvées au fond d'une cave

Digitized by Google

à six cent lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quant au fallun de Touraine dont on se sert pour fumer les terres, si c'étaient des coquilles de mer, elles seraient assurément un très mauvais fumier, & on aurait une pauvre récolte. J'ai oui dire à des Tourangeaux qu'il n'y a pas une seule vraye coquille dans ces minières, que c'est une masse de pierres calcaires calcinées par le tems, ce qui est très vraisemblable. En efet si la mer avait déposé dans une suite prodigieuse de siècles ces lits de petits crustacées, pourquoi n'en trouverait-on pas autant dans les autres provinces?

Faut-il que tous les physiciens ayent été les dupes d'un visionnaire nommé *Palissi*? C'était un potier de terre qui travaillait pour le roi *Louis XIII*, il est l'auteur d'un livre intitulé *le moyen de devenir riche, & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pouront aprendre à multiplier & augmenter leur tréfor & possessions, par maître* Bernard Palissi, *inventeur de rustiques figulines du roi.* Ce titre seul suffit pour faire connaître le personnage. Il s'imagina qu'une espèce de marne pulvérisée qui est en Touraine était un magazin de petits poissons de mer. Des philosophes le crurent. Ces milliers de siècles pendant lesquels la mer avait déposé ses coquilles à trente six lieues dans les terres les charmèrent, & me charmeraient tout comme eux si la chose était vraie. C'est surquoi on donnera bientôt de grands éclaircissemens.

Digitized by Google

Le porphire compoſé de pointes d'ourſin! Juſte ciel quelle chimère! j'aimerais autant dire que le diamant eſt compoſé de pattes d'oye. Avec quelle confiance ne nous répète-t-on pas ſans ceſſe que les gloſſopètres, dont quelques colines ſont couvertes, ſont des langues de chien marin! quoi! dix ou douze mille marſouins ſeraient venus dépoſer leurs langues dans le même endroit il y a quelques cinquante mille années! quoi! la nature qui forme des pierres en étoiles, en volutes, en piramides, en globe, en cube, ne poura pas en avoir produit qui reſſemblent fort mal à des langues de poiſſon. J'ai marché ſur cent cornes d'Ammon de cent grandeurs diférentes, & j'ai toujours été ſurpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des bleds & des fruits plus admirables ſans doute que des pierres en volute.

Mais on aime les ſyſtèmes, & depuis que *Paliſſi* a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins, de phollades, cent naturaliſtes l'ont répété. On s'intéreſſe à un ſyſtème qui fait remonter les choſes à des milliers de ſiècles. Le monde eſt vieux, d'accord; mais a-t-on beſoin de cette preuve pour réformer la chronologie? Combien d'auteurs ont répété qu'on avait trouvé un ancre de vaiſſeau ſur la cime d'une montagne de Suiſſe, & un vaiſſeau entier à cent pieds ſous terre? *Telliamed* triomphe ſur cette belle découverte.

Digitized by Google

On a vu un vaiſſeau dans les abîmes de la Suiſſe en 1460, donc on navigait autrefois ſur le St. Bernard & ſur le St. Gothart : donc la mer a couvert autrefois tout le globe : donc alors le monde n'a été peuplé que de poiſſons : donc lorſque les eaux ſe ſont retirées & ont laiſſé le terrain à ſec, les poiſſons ſe ſont changés en homme! Cela eſt fort beau ; mais j'ai de la peine à croire que je deſcende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il en eſt aſſez ſans le chercher dans de telles hypothèſes. Les huîtres, les pucerons qui produiſent leurs ſemblables ſans s'acoupler, les ſimples vers de terre qui reproduiſent leurs queues, les maſſes auxquelles il revient des têtes, ſont des objets aſſez dignes de la curioſité d'un philoſophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête eſt-il encor animé? Oui ſans doute, puiſque l'eſcargot décapité remue & montre ſon cou, puiſqu'il vit, puiſque la tête revient en moins d'un mois à des limaces incoques.

Cet animal a-t-il des ſenſations avant que ſa tête ſoit revenue? Je dois le croire, puiſqu'il remue le cou, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Peut-on avoir des ſenſations ſans avoir au moins quelque idée confuſe? Je ne le crois pas : car toute ſenſation eſt plaiſir ou douleur, & on a la perception de cette douleur & de ce plaiſir. Autrement ce ſerait ne pas ſentir.

Digitized by Google

Qui donne cette sensation, cette idée commencée? Celui qui a fait le limaçon, le soleil & les astres. Il est impossible qu'un animal se donne des sensations à lui-même. Le sceau de la divinité est dans les aperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de *Newton*.

On cherche à expliquer comme on sent, comment on pense. Je m'en tiens au poëte *Aratus* que *St. Paul* a cité.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

Ah! si *Mallebranche* avait voulu tirer de ce principe toutes les conséquences qu'il en pouvait tirer! peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

Fin de cette dissertation.

Digitized by Google

RÉPONSE
DU CARME AU CAPUCIN,
ET SON SENTIMENT SUR LA DISSERTATION PRECÉDENTE.

GArdez-vous bien, mon révérend père, de vous laisser séduire par les philosophes dangereux qui avancent que tous les animaux & les végétaux naissent d'un germe qui se dévelope & que rien ne vient de coruption. C'est une hérésie damnable.

St. Thomas dit en termes formels : *primum in generationem est ultimum in coruptione.* Là où la coruption finit, la génération commence. *St. Paul* dans sa première aux *Corinthiens* parle ainsi aux incrédules. *Mais dira quelqu'un, comment les morts ressuscitéront-ils ? Insensés, ne voyez-vous pas que les grains semés par vous ne se vivifient point s'ils ne meurent.* Il dit ensuite : *on sème dans la coruption, on recueille dans l'incoruption.* Voyez l'évangile de *St. Jean* chapitre douze : *Si un grain de froment tombant en terre ne meurt pas ; il demeure inutile ; mais s'il meurt il donne beaucoup de fruit.*

Il est donc évident que c'est la pouriture qui est la mère de tout ce qui respire.

Digitized by Google

A l'égard de l'*océan* qui a couvert les montagnes, *St. Thomas* n'en dit rien. Aussi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'*océan* ne se trouve jamais dans l'écriture ; de là je juge que cet *océan* dont on parle tant est fort peu de chose.

Mais pour les montagnes je suis entiérement de l'avis de ceux qui pensent qu'elles se sont formées en peu de tems : car vous trouverez au pseaume 96 que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouvez aussi au pseaume 113 qu'elles ont dansé comme des beliers. Or si étant fondues au pseaume 96 elles ont dansé au pseaume 113, il faut donc qu'elles se soient entièrement relevées dans l'espace de 17 pseaumes. Cela est démontré en rigueur.

Vous savez que la théorie des montagnes fait une grande partie de notre théologie, surtout quand elles sont plantées de vignes. Nous avons été fondés sur le mont Carmel, mandez-moi s'il est vrai que vous l'ayez été à Montmartre. Adieu, que les colimaçons qui vous sont soumis & tous les insectes qui vous accompagnent béniſſent toujours votre révérence.

REFLEXION

DE L'ÉDITEUR.

QUoi qu'il en soit de tout cela, il est indubitable que les limaces incoques retrouvent des

Digitized by Google

têtes en quinze jours ou trois semaines après qu'on les leur a coupées entièrement, que les colimaçons à coque, les escargots, commencent à reprendre une petite tête au bout du même tems, pourvu que l'on eut soin de couper cette tête entre les quatre antennes. Il n'y a point de petit garçon qui ne puisse faire cette expérience ; mais y a-t-il quelque homme fait qui puisse l'expliquer ? Hélas les philosophes & les théologiens raisonnent tous en petits garçons. Qui me dira comment une ame, un principe de sensations & d'idées réside entre quatre cornes, & comment l'ame restera dans l'animal quand les quatre cornes & la tête sont coupées ? On ne peut guères dire d'une limace : *Igneus est illis vigor & cœlestis origo* ; il serait dificile de prouver que l'ame d'un colimaçon qui n'est qu'une glaire en vie soit un feu céleste. Enfin ce prodige d'une tête renaissante, inconnu depuis le commencement des choses jusqu'à nous, est plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curiosité confondue tient à la nature des choses, aux premiers principes, qui ne sont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius & de Canope. Pour peu qu'on creuse on trouve un abîme infini. Il faut admirer & se taire.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LES ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encor vuidé; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems préſent. *Neſtor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire:.... *j'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu, & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que* Drias, Cénée, Exadius, Poliphème *égal aux dieux*, &c.

La poſtérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neſtor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connaît plus *Drias*; on n'a guères entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Poliphème* égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Digitized by Google

Lucréce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipſa dedit dulceis fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;
Conterimuſque boves, & vires agricolarum. &c.

La nature languit; la terre eſt épuiſée;
L'homme dégénéré, dont la force eſt uſée,
Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs afaiblis.

L'antiquité eſt pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont penſé qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure;
L'hyver ſe couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir ſe plaiſait à rien faire &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force, dans ſa belle épitre à *Auguſte*. (*a*) " Faut-il donc, dit-il, que nos poé-
„ mes ſoient comme nos vins, dont les plus
„ vieux ſont toujours préférés "? Il dit enſuite:

(*a*) Epiſt. I. lib. 2.

Digitized by Google

Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè (a)
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper;
Nec veniam antiquis ſed honorem & præmia poſci.

. . . . . .

Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis;
Noſtra ſed impugnat: nos noſtraque lividus odit.&c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers.

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis?
C'eſt en vain qu'ils ſont aplaudis;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts;
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet.

„ Toute la queſtion de la prééminence entre les anciens & les modernes, étant une „ fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir, ſi

(a) Epiſt. I. lib. 2.

Digitized by Google

„ les arbres qui étaient autrefois dans nos „ campagnes étaient plus grands que ceux „ d'aujourdhui? En cas qu'ils l'ayent été, „ *Homère*, *Platon*, *Démoſthène*, ne peuvent „ être égalés dans ces derniers ſiécles; mais „ ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux „ d'autrefois, nous pouvons égaler *Homère*, „ *Platon*, & *Démoſthène*.

„ Éclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens „ avaient plus d'eſprit que nous, c'eſt-donc „ que les cerveaux de ce tems-là étaient „ mieux diſpoſés, formés de fibres plus fer- „ mes ou plus délicates, remplis de plus d'eſ- „ prits animaux; mais en vertu de quoi les „ cerveaux de ce tems-là auraient-ils été „ mieux diſpoſés? Les arbres auraient donc „ été auſſi plus grands & plus beaux; car ſi „ la nature était alors plus jeune & plus vi- „ goureuſe, les arbres, auſſi bien que les „ cerveaux des hommes, auraient dû ſe ſen- „ tir de cette vigueur & de cette jeuneſſe". (Digreſſion ſur les *anciens* & les *modernes*. Tom. IV. édition de 1742).

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine, mais de ſavoir ſi nous en avons en éfet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais ſupoſé que les

Digitized by Google

chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des aplaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances.

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre ; eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corompu.

La

Digitized by Google

La nature n'eſt point bizare; mais il ſe pourait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourait bien encor que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Demoſthène* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon.*

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher La Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizare,
Pour Danchet elle eſt fort avare,
Mais Racine en fut bien traité,
Tibulle était guidé par elle;
Mais pour notre ami La Chapelle (*a*),
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands

(*a*) Ce *La Chapelle* était un receveur-général des finances, qui traduiſit très platement *Tibulle*; mais ceux qui dinaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

Digitized by Google

monumens de tout genre jusqu'au tems de *Plutarque*, que les siécles modernes ne l'ont été depuis le siécle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Égyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille piés quarés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vint aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres atestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Égyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome: mais tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de St. Pierre est incomparablement plus belle que n'était le Capitole.

Digitized by Google

C'eſt une choſe curieuſe que l'aſſurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aſtronomie, rien dans la connaiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du ſoleil ſur ſon axe, de la poſition calculée de trois mille étoiles, des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes céleſtes, des cauſes de la préceſſion des équinoxes, & de cent autres connaiſſances dont les anciens ne ſoupçonnaient pas même la poſſibilité.

Les découvertes dans l'anatomie ſont en auſſi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microſcope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ſes contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Caldéens, des Égyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaiſſance de la nature, par laquelle ils produiſaient des miracles ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en éfet il n'y en a jamais eu. " Que ſont devenus, dit-il, les charmes de cette muſique qui enchantait ſi ſouvent les hommes & les bêtes, les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, & changeait leur nature"?

Digitized by Google

Cet ennemi de ſon ſiécle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait aparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connaiſſances: un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voila *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tom-

Digitized by Google

be ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il ſe pouvait très bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homère*.

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI DE RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE PERRAULT AU SUJET D'EURIPIDE, ET DES INFIDÉLITÉS DE BRUMOY.

Racine uſa du même artifice, car il était tout auſſi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre, il jouit du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe très pardonnable où ils étaient tombés au ſujet d'*Euripide*, & en même tems de ſe ſentir très ſupérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ſes partiſans ſur leur critique de l'*Alceſte* d'*Euripide*, parce que ces meſſieurs malheureuſement avaient été trompés par une édition fau-

Digitized by Google

tive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admete* pour celles d'*Alceſte* : mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admete* à ſon père. Il lui reproche violemment de n'etre pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi ſon père, „ à qui adreſſez-vous, s'il vous plait, un „ diſcours ſi hautain ? Eſt-ce à quelque eſ„ clave de Lidie ou de Phrygie ? Ignorez„ vous que je ſuis né libre & Theſſalien " ? (Beau diſcours pour un roi & pour un père !) „ Vous m'outragez comme le dernier des „ hommes. Où eſt la loi qui dit que les „ pères doivent mourir pour leurs enfans ? „ Chacun eſt ici-bas pour ſoi. J'ai rempli „ mes obligations envers vous. Quel tort „ vous fais-je ? demandai-je que vous mou„ riez pour moi ? La lumière vous eſt pré„ cieuſe ; me l'eſt-elle moins ?..... Vous „ m'acuſez de lâcheté..... Lâche vous-mê„ me ; vous n'avez pas rougi de preſſer vo„ tre femme de vous faire vivre en mourant „ pour vous..... Ne vous ſied-il pas bien „ après cela de traiter de lâches ceux qui „ refuſent de faire pour vous ce que vous „ n'avez pas le courage de faire vous-mê„ me..... Croyez-moi, taiſez-vous..... „ Vous aimez la vie ; les autres ne l'aiment „ pas moins..... Soyez ſûr que ſi vous m'in„ juriez encor, vous entendrez de moi dès „ duretés qui ne ſeront pas des menſonges ".

Digitized by Google

Le chœur prend alors la parole. " C'eſt „ aſſez & déja trop des deux côtés: ceſſez, „ vieillard, ceſſez de maltraiter de paroles „ votre fils ".

Ce chœur aurait dû plutôt ce ſemble faire une forte reprimande au fils d'avoir très brutalement parlé à ſon propre père, & de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcène eſt dans ce gout.

PHÉRES *à ſon fils.*

Tu parles contre ton père ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre longtems.

PHÉRES.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi?

ADMETE.

Ah! le plus infâme des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHÉRES.

Tu ne pouras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

Digitized by Google

ADMETE.

Plût au ciel que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi !

LE PERE.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus longtems.

Après cette scène un domestique vient parler tout seul de l'arivée d'*Hercule*. " C'est un „ étranger, dit-il, qui a ouvert la porte lui-„ même & s'est d'abord mis à-table ; il se fâ-„ che de ce qu'on ne lui sert pas assez vîte à „ manger, il remplit de vin à tout moment „ sa coupe, boit à longs traits du rouge & „ du paillet, & ne cesse de boire, & de chan-„ ter de mauvaises chansons qui ressemblent „ à des hurlemens, sans se mettre en peine „ du roi & de sa femme que nous pleurons. „ C'est sans doute quelque fripon adroit, un „ vagabond, un assassin.

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'est pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admete* soit inconnu dans la maison. Il l'est encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des gouts; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas soufertes chez nous à la foire.

Digitized by Google

Brumoy qui nous a donné le *théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'*Admète* & de ſon père : on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs ; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot que les idées ont changé.*

On peut répondre, que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'ayent changé en diférens ſiécles ſur des points de morale plus importans ?*

On répond qu'il n'y en a guères de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté ; le prétendu bon ſens français veut qu'il coure les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

*On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'aurait ſiflée du tems d'*Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule ; & on ne l'eût ſiflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Grecs &

Digitized by Google

chez les Asiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, *Achille* tirant à moitié son épée; & il était prêt à se batre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre son épée dans le foureau.

Plutarque raporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se batirent en duel, & qu'*Alexandre* les sépara. Il est d'acord avec *Quinte-Curce*, qui dit que deux autres officiers d'*Alexandre* se batirent en duel: *imparibus armis duello certant* (*a*).

Et puis quel raport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que se font tour-à-tour *Admète* & son père *Phérès* d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas atendre des autres? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers, s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Polipheme* tient dans Euripide: *je ne crains point le foudre de* Jupiter. *Je ne sais si ce* Jupiter *est un dieu plus fier, & plus fort que moi. Je me soucie très peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon saion; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

(*a*) *Quinte-Curce*, liv. IX.

Digitized by Google

Il faut que les ſcholiaſtes n'ayent pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſotiſe.* Quoi! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV?* Et la populace n'eſt pas la même partout?

Ce n'eſt pas qu'*Euripide* n'ait des beautés, & *Sophocle* encor davantage; mais ils ont de plus de très grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent ſur *Theſpis*. *Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide*; mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault*.

Molière, dans ſes bonnes piéces, eſt auſſi ſupérieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres en très petit nombre dans leſquels nous leur ſommes inférieurs. C'eſt à quoi ſe réduit toute la diſpute.

DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLÉBRES.

La raiſon & le gout veulent, ce me ſem-

Digitized by Google

ble, qu'on distingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui sont très souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en aproche :

Que voulez-vous qu'il fît contre trois ? - Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de *Rodogune*, les contrastes frapans des personnages & la force du coloris, l'homme de gout verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a falu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a falu passer pour ariver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui ayent été bien ourdies d'un bout à l'autre, depuis *Eschile* jusqu'au grand siécle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouvait que chez lui, de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur, de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations,

Digitized by Google

dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères, de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même, des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théatrale. Il se plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très bien écrit, qu'une élégance qui lui plait, & non pas un torent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter d'aprouver quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens, non pas sur leur nom, non pas sur le tems où ils vivaient, mais sur leurs ouvrages même; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire, c'est la chose même. Si une darique a été mal frapée, que m'importe qu'elle représente le fils d'*Hystaspes?* la monnaie de *Varin* est plus récente, mais elle est infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais-royal son tableau du sacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous disait, des gens d'esprit m'ont assuré en Grèce que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon* dans la crainte que sa douleur n'é-

Digitized by Google

galât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du père ne deshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient: c'eſt un trait d'eſprit & non pas un trait de peintre. Un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un éfet afreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abatement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pitoreſque qu'il eſt opoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter. Vous deviez peindre dans cette atitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt Belge; mais le Belge l'emporte.

D'UN PASSAGE D'HOMÉRE.

Un Florentin homme de lettres, d'un eſprit juſte & d'un gout cultivé, ſe trouva un jour dans la bibliothèque de mylord *Chefter-*

Digitized by Google

field avec un professeur d'Oxford, & un Ecossais qui vantait le poëme de *Fingal*, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle, s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

" *Cuchulin* était assis près de la muraille de „ Tura, sous l'arbre de la feuille agitée; sa „ pique reposait contre un rocher couvert de „ mousse, son bouclier était à ses pieds sur „ l'herbe. Il occupait sa mémoire du souve- „ nir du grand *Carbar*, héros tué par lui à „ la guerre. *Moran* né de *Fitilh*, *Moran*, sen- „ tinelle de l'océan, se présenta devant lui.

„ Lève-toi, lui dit-il, lève-toi *Cuchulin*; „ je vois les vaisseaux de *Suaran*, les enne- „ mis sont nombreux, plus d'un héros s'a- „ vance sur les vagues noires de la mer.

„ *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua, „ *Moran* fils de *Fitilh*, tu trembles toujours, „ tes craintes multiplient le nombre des en- „ nemis. Peut-être est-ce le roi des mon- „ tagnes désertes, qui vient à mon secours „ dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*, „ c'est *Suaran* lui-même, il est aussi haut „ qu'un rocher de glace; j'ai vu sa lance, „ elle est comme un haut sapin ébranché par „ les vents; son bouclier est comme la lune

Digitized by Google

„ qui se lève ; il était assis au rivage sur un
„ rocher, il ressemblait à un nuage qui cou-
„ vre une montagne ; &c. "

Ah! voila le véritable stile d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plait davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

" Tu gouverneras toutes les nations que
„ tu nous soumettras, avec une verge de
„ fer ; tu les briseras comme le potier fait
„ un vase (*a*).

„ Tu briseras les dents des pécheurs (*b*).

„ La terre a tremblé, les fondemens des
„ montagnes se sont ébranlés, parce que le
„ Seigneur s'est faché contre les montagnes ;
„ & il a lancé la grêle & des charbons (*c*).

„ Il a logé dans le soleil, & il en est sorti
„ comme un mari sort de son lit (*d*).

„ Dieu brisera leurs dents dans leur bou-
„ che, il mettra en poudre leurs dents ma-
„ chelières ; ils deviendront à rien comme
„ de l'eau, car il a tendu son arc pour les
„ abatre ; ils seront engloutis tout vivans
„ dans sa colère, avant d'atendre que les
„ épines soient aussi hautes qu'un prunier (*e*).

„ Les nations viendront vers le soir,
„ affamées comme des chiens ; & toi, Sei-
gneur,

(*a*) Psaume 2.
(*b*) Psaume 3.
(*c*) Psaume 17.
(*d*) Psaume 19.
(*e*) Psaume 57.

Digitized by Google

„ gneur, tu te moqueras d'elles, & tu les
„ réduiras à rien (*a*).

„ La montagne du Seigneur eſt une mon-
„ tagne coagulée ; pourquoi regardez-vous
„ les monts coagulés ? Le Seigneur a dit, je
„ jetterai Baſan ; je le jetterai dans la mer,
„ afin que ton pied ſoit teint de ſang, &
„ que la langue de tes chiens lèche leur
„ ſang (*b*).

„ Ouvre la bouche bien grande, & je la
„ remplirai (*c*).

„ Rends les nations comme une roue qui
„ tourne toujours, comme la paille devant
„ la face du vent, comme un feu qui brule
„ une forêt, comme une flamme qui brule
„ des montagnes ; tu les pourſuis dans ta
„ tempête, & ta colère les troublera (*d*).

„ Il jugera dans les nations, il les rem-
„ plira de ruines, il caſſera les têtes dans la
„ terre de pluſieurs (*e*).

„ Bienheureux celui qui prendra tes petits
„ enfans, & qui les écraſera contre la pierre!
„ &c. &c. &c. (*f*).

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était

(*a*) Pſaume 58.
(*b*) Pſaume 67.
(*c*) Pſaume 80.
(*d*) Pſaume 82.
(*e*) Pſaume 111.
(*f*) Pſaume 136.

Digitized by Google

pas fort touché de toutes ces figures asiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le stile simple & noble de *Virgile*.

L'Ecossais pâlit de colère à ce discours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais mylord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'aprobation.

Le Florentin échaufé, & se sentant apuyé, leur dit; messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien de plus dificile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on apelle en Italie *Improvisatori*, & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce stile oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui sont presque toujours les mêmes, pour entasser combats sur combats, & pour peindre des chimères.

Qui? vous! lui dit le professeur, vous feriez un poëme épique sur le champ? — Non pas un poëme épique raisonnable, & en vers corects comme *Virgile*, répliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecossais & l'Oxfordien. -- Eh bien, donnez-moi un sujet, répliqua le Florentin. Mylord *Chesterfield* lui donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Crecy, & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, & commença ainsi :

Digitized by Google

" Muſe d'Albion, génie qui préſidez aux
„ héros, chantez avec moi, non la colère
„ oiſive d'un homme implacable envers ſes
„ amis & ſes ennemis; non des héros que
„ les dieux favoriſent tour-à-tour ſans avoir
„ aucune raiſon de les favoriſer; non le ſiége
„ d'une ville qui n'eſt point priſe: non les
„ exploits extravagans du fabuleux *Fingal*, mais
„ les victoires véritables d'un héros auſſi mo-
„ deſte que brave, qui mit des rois dans ſes
„ fers, & qui reſpecta ſes ennemis vaincus.

„ Déja *George*, le *Mars* de l'Angleterre,
„ était deſcendu du haut de l'empirée,
„ monté ſur le courſier immortel devant qui
„ les plus fiers chevaux du Limouſin fuient,
„ comme les brebis bèlantes & les tendres
„ agneaux ſe précipitent en foule les uns ſur
„ les autres pour ſe cacher dans la berge-
„ rie à la vue d'un loup terrible, qui ſort
„ du fond des forêts, les yeux étincelans, le
„ poil hériſſé, la gueule écumante, mena-
„ çant les troupeaux & le berger de la fureur
„ de ſes dents avides de carnage.

„ *Martin*, le céleſte protecteur des habi-
„ tans de la fertile Touraine; *Geneviéve*,
„ douce divinité des peuples qui boivent les
„ eaux de la Seine & de la Marne; *Denis* qui
„ porta ſa tête entre ſes bras à l'aſpect des
„ hommes & des immortels, tremblaient en
„ voyant le ſuperbe *George* traverſer le vaſte
„ ſein des airs. Sa tête eſt couverte d'un
„ caſque d'or orné des diamans qui pavaient
„ autrefois les places publiques de la Jéruſa-

Digitized by Google

„ lem céleſte, quand elle aparut aux mor-
„ tels pendant quarante révolutions journaliè-
„ res de l'aſtre de la lumière, & de ſa ſœur
„ inconſtante, qui prête une douce clarté aux
„ ſombres nuits.

„ Sa main porte la lance épouvantable &
„ ſacrée, dont le demi-dieu *Michael*, exé-
„ cuteur des vengeances du Très-haut, ter-
„ raſſa dans les premiers jours du monde
„ l'éternel ennemi du monde & du créateur.
„ Les plus belles plumes des anges qui aſſiſtent
„ autour du trône, détachées de leurs dos im-
„ mortels, flottaient ſur ſon caſque, autour
„ duquel volent la terreur, la guerre homi-
„ cide, la vengeance impitoyable, & la mort
„ qui termine toutes les calamités des mal-
„ heureux mortels. Il reſſemblait à une co-
„ mète qui dans ſa courſe rapide franchit les
„ orbites des aſtres étonnés, laiſſant loin der-
„ rière elle des traits d'une lumière pâle &
„ terrible, qui annoncent aux faibles humains
„ la chute des rois & des nations.

„ Il s'arêta ſur les rives de la Charente,
„ & le bruit de ſes armes immortelles reten-
„ tit juſqu'à la ſphère de *Jupiter* & de *Sa-*
„ *turne*. Il fit deux pas, & il ariva juſqu'aux
„ lieux où le fils du magnanime *Edouard* aten-
„ dait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*."

Le Florentin continua ſur ce ton pendant plus d'un quart d'heure. Les paroles ſortaient de ſa bouche (comme dit *Homère*) plus ſerrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hyver; cependant ſes paroles

Digitized by Google

n'étaient pas froides; elles reſſemblaient plutôt aux rapides étincelles, qui s'échapent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frapent les foudres de *Jupiter* ſur l'enclume retentiſſante.

Ses deux antagoniſtes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aiſé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images giganteſques, & d'apeller le ciel, la terre & les enfers à ſon ſecours; mais ils ſoutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec ſa femme ſur le mont Ida?

Mylord *Cheſterfield* prit alors la parole; meſſieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle, peut-être chez les Grecs c'était une choſe très intéreſſante, qu'un dieu qui couche avec ſon épouſe ſur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien atachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'apeller *la ceinture de Vénus* eſt une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fut un ſoporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les careſſes du maître des dieux pour le faire dormir. Voila un plaiſant dieu de s'endormir pour ſi peu de choſe! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'aſſoupiſſais pas ſi aiſément. J'ignore s'il eſt noble, agréable, intéreſſant, ſpirituel &

Digitized by Google

décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*, " Si vous voulez absolument me caresser, allons-nous-en au ciel, dans votre appartement qui est l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte ferme si bien qu'aucun des dieux n'y peut entrer.

Je n'entends pas non plus comment le sommeil que *Junon* prie d'endormir *Jupiter* peut être un dieu si éveillé. Il arive en un moment des isles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il est beau de partir de deux isles à la fois; de-là il monte sur un sapin, il court aussi-tôt aux vaisseaux des Grecs; il cherche *Neptune*; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si fretillant que ce sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Aloine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de *l'Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Mylord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecossais pendant ce tems-là relisait *Fingal*; le professeur d'Oxford relisait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui dégagé de tous les préjugés est sensible au mérite des anciens & des modernes, aprécie leurs beautés, connait leurs fautes, & les pardonne.

Digitized by Google

DE L'ART DRAMATIQUE.

TRAGÉDIE, COMÉDIE, OPÉRA.

Panem & circenſes eſt la deviſe de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il falait peut-être les ſéduire par des ſpectacles, par des funambules, des tours de gibecière & de la muſique. On les eût aiſément ſubjugués. Il y a des ſpectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ſes yeux; & beaucoup d'hommes d'un rang ſupérieur ſont peuple. Les ames cultivées & ſenſibles veulent des tragédies, & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charettes des *Theſpis*, enſuite on eut ſes *Eſchyles*, & l'on ſe flata bientôt d'avoir ſes *Sophocles* & ſes *Euripides*; après quoi tout dégénéra: c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires ſur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eſchyle*, *Ménandre* & *Ariſtophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'eſt aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaiſſance de tous les autres arts. Il eſt vrai qu'ils commencèrent dès le

Digitized by Google

treizième siécle, & peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien & du nouveau testament; indigne abus qui passa bientôt en Espagne & en France; c'était une imitation vicieuse des essais que *St. Grégoire* de Nazianze avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre payen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *St. Grégoire* de Nazianze mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces piéces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes, & des boufonneries.

Enfin vers l'an 1514, le prélat *Trissino*, auteur d'un poëme épique intitulé l'*Italia liberata da gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eut vue en Italie, & cependant régulière. Il y observa les trois unités, de lieu, de tems & d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette piéce fut représentée à Vincenne, & la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siécle accoururent aux représentations, & prodiguèrent les aplaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de sa présence la *Rozemonde* du *Ruccellaï*: toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement; mais ce qui est étrange, presque tou-

Digitized by Google

tes furent un peu froides : tant le dialogue en vers eſt dificile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt donné à peu de génies ; le *Toriſinond* même du *Taſſe* fut encor plus inſipide que les autres.

On ne connut que dans le *Paſtor fido* du *Guarini* ces ſcènes atendriſſantes qui font verſer des larmes, qu'on retient par cœur malgré ſoi ; & voila pourquoi nous diſons, *retenir par cœur* ; car ce qui touche le cœur ſe grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait longtems auparavant rétabli la vraie comédie, comme *Triſſino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 (*a*), quand toutes les autres nations de l'Europe croupiſſaient dans l'ignorance abſolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer ſa *Calendra*, piéce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licentieuſes, ainſi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens ſeuls furent donc en poſſeſſion du théâtre pendant près d'un ſiécle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'hiſtoire, des mathématiques, de tous les genres de poëſie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de miſérables farces, comme on ſait, pendant tout le quinziéme & ſeiziéme ſiécles.

(*a*) NB. Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans ſon *traité de la poëſie*.

Digitized by Google

Les Eſpagnols, tout ingénieux qu'ils ſont, quelque grandeur qu'ils ayent dans l'eſprit, ont conſervé juſqu'a nos jours cette déteſtable coutume d'introduire les plus baſſes bouffonneries dans les ſujets les plus ſérieux : un ſeul mauvais exemple une fois donné eſt capable de corompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

DU THÉATRE ESPAGNOL.

Les *autos ſacramentales* ont deshonoré l'Eſpagne beaucoup plus longtems que les *myſtères de la paſſion*, les *actes des ſaints*, nos *moralités*, la *mère ſotte* n'ont flétri la France. Ces *autos ſacramentales* ſe repréſentaient encor à Madrid, il y a très peu d'années. *Calderon* en avait fait pour ſa part plus de deux cent.

Une de ſes plus fameuſes piéces, imprimée à Valladolid ſans date, & que j'ai ſous mes yeux, eſt la *dévotion de la miſſa*. Les acteurs ſont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux ſoldats bouffons & le diable. L'un de ces deux boufons eſt un nommé *Paſcal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* ſoldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas*, & croyent en avoir bon marché, parce qu'il eſt en péché mortel : mais *Paſcal* prend le parti de faire dire une meſſe ſur le théâtre, & de la ſervir. Le diable perd alors toute ſa puiſſance ſur lui.

Pendant la meſſe, la bataille ſe donne ; &

Digitized by Google

le diable eſt tout étonné de voir *Paſcal* au milieu du combat dans le même tems qu'il ſert la meſſe. *Oh oh*, dit-il, *je ſais bien qu'un corps ne peut ſe trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le ſacrement, auquel ce drole a tant de dévotion.* Mais le diable ne ſavait pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon *Paſcal Vivas*, & qu'il avait combatu pour lui pendant l'ofice divin.

Le roi de Cordoue eſt batu, comme on peut bien le croire; *Paſcal* épouſe ſa vivandière, & la piéce finit par l'éloge de la meſſe.

Partout ailleurs un tel ſpectacle aurait été une profanation que l'inquiſition aurait cruellement punie, mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental, Jéſus-Chriſt en perruque quarée, & le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe batent à coups de poing, & finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs piéces de ce genre finiſſent par ces mots, *ite comedia eſt.*

D'autres piéces en très grand nombre ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragicomédies, & même des tragédies; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, Dieu *bon payeur*, *le maître d'hôtel de* Dieu, la *dévotion aux trépaſſés.* Et toutes ces piéces ſont intitulées *la famoſa comedia.*

Qui croirait que dans cet abîme de groſſiéretés inſipides, il y ait de tems en tems des

Digitized by Google

traits de génie, & je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser & même intéresser ?

Peut-être quelques unes de ces piéces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle*, dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en efet que *Vulcain* enchaînant *Promethée* sur un rocher par ordre de *Jupiter ?* qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçons-boureaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ces cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides ?* La ressemblance me parait assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux boufons dans les piéces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connait l'*Héraclius* de Calderon, intitulé *toute la vie est un mensonge, & tout est une vérité*, antérieure de près de vingt années à l'*Héraclius* de Corneille. L'énorme démence de cette piéce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, & de

Digitized by Google

quelques traits de la plus grande beauté. Tels ſont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a ſi heureuſement traduits:

Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſuplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!

Non ſeulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre groſſier & abſurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y ſoumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ſes yeux plus qu'à ſon ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans ſon *nouvel art de faire des comédies* de ſon tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étoient des barbares (*a*).
L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit;
Qui veut écrire avec décence,

(*a*) *Mas come le ſervieron muchos barbaros*
Che enſeñaron al bulgo a ſus rudezas?

Digitized by Google

Avec art, avec gout, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence (*a*).
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance,
D'enfermer ſous quatre verroux (*b*)
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des foux.

. . . . . .

Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut, pour ſon argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du gout eſpagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand, c'était l'ennui; & cet ennui était l'éfet des longues déclamations ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans intrigue, ſans intérêt, dans une langue non encor formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un ſtile inſuportable; & ces platitudes furent joués ſur des tréteaux au lieu de théâtre.

DU THÉATRE ANGLAIS.

Le théâtre anglais au contraire fut très animé, mais le fut dans le gout eſpagnol; la

(*a*) *Muere ſin fama ò galardon.*

(*b*) *Encierro los preceptos con ſeis llaves*, &c.

Digitized by Google

bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le ſujet d'une tragédie, les acteurs paſſaient de Rome, de Veniſe, en Chypre; la plus vile canaille paraiſſait ſur le théâtre avec des princes; & ces princes parlaient ſouvent comme la canaille.

J'ai jetté les yeux ſur une édition de *Shakeſpear*, donnée par le ſieur *Samuel Johnſon*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits eſprits* les étrangers qui ſont étonnés que dans les piéces de ce grand Shakeſpear *un ſénateur romain faſſe le boufon, & qu'un roi paraiſſe ſur le théâtre comme un yvrogne.*

Je ne veux point ſoupçonner le ſieur *Johnſon* d'être un mauvais plaiſant, & d'aimer trop le vin; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'yvrognerie parmi les beautés du théâtre tragique; la raiſon qu'il en donne n'eſt pas moins ſingulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces diſtinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaiſon ſerait plus juſte s'il parlait d'un peintre qui dans un ſujet noble introduirait des groteſques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté ſur un âne, & la femme de *Darius* buvant avec des gougeats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'eſt alors qu'on pourait leur apliquer ce vers de *Virgile.*

Digitized by Google

Et penitus toto diverſos orbe Britannos.

On peut conſulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules Céſar* de Shakeſpear, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille.*

C'eſt là que *Caſſius* dit que *Céſar demandait à boire quand il avait la fièvre*, c'eſt là qu'un ſavetier dit à un tribun, *qu'il veut le reſſemeler*; c'eſt là qu'on entend *Céſar* s'écrier, *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement*; c'eſt là qu'il dit que le danger & lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Céſar* eſt plus dangereux que lui; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière ſon dos.

Liſez la belle tragédie du *Maure de Veniſe.* Vous trouverez à la première ſcène que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet acouplement des chevaux de Barbarie.* C'eſt ainſi qu'on parlait alors ſur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakeſpear* ne pouvait être que le diſciple des mœurs & de l'eſprit du tems.

SCÉNE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEAR.

Cléopatre, ayant réſolu de ſe donner la mort, fait venir un payſan qui aporte un panier ſous ſon bras, dans lequel eſt l'aſpic dont elle veut ſe faire piquer.

CLÉOPA-

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue & qui ne fait point de mal?

LE PAYSAN.

En vérité je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est mortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh! comme elle mourut vite de la morsure de la bête! quels tourmens elle ressentit! elle a dit de très bonnes nouvelles de ce ver; mais qui croit tout ce que les gens disent ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, madame? vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous? il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages; car en vérité ce ver-là eſt dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait: ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nouriſſe.

CLÉOPATRE.

Ne mangerait-il rien?

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je ſois ſi ſimple ; je ſais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je ſais bien qu'une femme eſt un plat à préſenter aux dieux, pourvu que le diable n'en faſſe pas la ſauce : mais, par ma foi, les diables ſont des fils de putain qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes : ſi le ciel en fait dix, le diable en corompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien ; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon ſoir, je vous ſouhaite bien du plaiſir avec votre ver.

SCÉNE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE HENRI V.

HENRI. (*En vers anglais.*)

Belle Catherine, très-belle,
Vous plairait-il d'enſeigner à un ſoldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiſelle,
Et plaider ſon procès d'amour devant ſon gentil cœur ?

Digitized by Google

LA PRINCESSE CATHERINE.

(*En proſe anglaiſe.*)

Votre majeſté ſe moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI. (*En proſe.*)

Oh belle *Catherine !* ma foi vous m'aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je ſerai fort aiſe de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue françaiſe, *me goutes-tu, Catau ?*

CATHERINE. (*En proſe anglaiſe.*)

Pardonnez-moi, je n'entends pas ce que veut dire vous gouter. (*a*)

HENRI.

Gouter, c'eſt reſſembler ; un ange vous reſſemble, *Catau ;* vous reſſemblez à un ange.

CATHERINE (*à une eſpèce de dame d'honneur qui eſt auprès d'elle.* (*En français.*)

Que dit-il ? que je ſuis ſemblable à des anges ?

LA DAME D'HONNEUR. (*En français.*)

Oui vraiment, ſauf votre honneur ; ainſi dit-il.

(*a*) *Goûter, like*, ſignifie auſſi en anglais *reſſembler.*

HENRI. (*En anglais.*)

C'eſt ce que j'ai dit, chère *Catherine*, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon-dieu! les langues des hommes ſont pleines de tromperies?

HENRI. (*En anglais.*)

Que dit-elle, ma belle; que les langues des hommes ſont pleines de fraudes?

LA DAME D'HONNEUR.

(*En mauvais anglais.*)

Oui, que les langues des hommes eſt plein de fraudes, c'eſt-à-dire, des princes.

HENRI. (*En anglais.*)

Eh bien, la princeſſe en eſt-elle meilleure Anglaiſe? Ma foi, *Catau*, mes ſoupirs ſont pour votre entendement, je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſes pas parler mieux anglais; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds.

Digitized by Google

Réponds, tapons d'une main, & voila le marché fait. Qu'en dis-tu, lady?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, moi entendre bien. (a)

HENRI.

Croi-moi, ſi tu voulais me faire rimer, *ou* me faire danſer pour te plaire, *Catau*, tu m'embaraſſerais beaucoup; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles, ni meſure; & pour ce qui eſt de danſer, ma force n'eſt *pas* dans la meſure, mais j'ai une bonne meſure en force; je pourais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à ſaute grenouille.

On croirait que c'eſt là une des plus étranges ſcènes des tragédies de *Shakespear*; mais dans la même piéce, il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, & une de ſes filles d'honneur anglaiſes qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

Catherine aprend l'anglais; elle demande, comment on dit le pied & la robe? la fille d'honneur lui répond, que le pied c'eſt *foot*, & la robe c'eſt *coun*: car alors on prononçait *coun*, & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu ſingulière; elle les répète à la françaiſe, elle en rougit. *Ah!* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne*

(a) Me underſtand well.

voudrais répéter ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde. Et elle les répète encor avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très longtems sur le théatre de Londres, en préſence de la cour.

DU MÉRITE DE SHAKESPEAR.

Il y a une choſe plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpear* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très au-deſſous d'arlequin, pour le plus mépriſable boufon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mélange de l'art. C'eſt du ſublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la *mort de Céſar*, *Brutus* reproche à *Caſſius* les rapines qu'il a laiſſé exercer par les ſiens en Aſie, il lui dit: *Souvien-toi des ides de* Mars, *ſouvien-toi du ſang de* Céſar. *Nous l'avons verſé parce qu'il était injuſte. Quoi! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit* Céſar *d'avoir favoriſé les brigands de la république, ſouillerait ſes mains lui-même par la coruption?*

Céſar, en prenant enfin la réſolution d'aller au ſenat où il doit être aſſaſſiné, parle ainſi: *les hommes timides meurent mille fois avant leur mort; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais ſurpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puiſque la mort eſt inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même piéce, après avoir formé la conſpiration, dit, *depuis que j'en parlai à Caſſius pour la première fois, le ſommeil m'a fui; entre un deſſein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle eſt un ſonge épouvantable. La mort & le génie tiennent conſeil dans l'ame. Elle eſt bouleverſée; ſon intérieur eſt le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui eſt dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation ſcrupuleuſe à l'excès ſur les bienſéances.

Demeure, il faut choiſir de l'être & du néant.
Ou ſoufrir, ou périr; c'eſt-là ce qui m'attend.
Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Suporter, ou finir mon malheur & mon ſort?
Qui ſuis-je? qui m'arête? & qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique azile;
Après des longs tranſports c'eſt un ſommeil tranquile;
On s'endort, & tout meurt: mais un afreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.

Digitized by Google

On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort! moment fatal! afreuſe éternité,
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh! qui pourait ſans toi ſuporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie,
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs,
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,
Et montrer les langueurs de ſon ame abatue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrêmités,
Mais le ſcrupule parle & nous crie; arêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraſte de grandeur & de baſſeſſe, de raiſon ſublime & de folies groſſières, enfin de tous les contraſtes que nous venons de voir dans *Shakeſpear?* Qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du tems d'*Adiſſon.*

D'ADISSON.

Cet homme célèbre qui fleuriſſait ſous la reine *Anne* eſt peut-être celui de tous les écrivains anglais qui ſut le mieux conduire le génie par le gout. Il avait de la corection dans le ſtile, une imagination ſage dans l'expreſ-

Digitized by Google

ſion, de l'élégance, de la force & du naturel dans ſes vers & dans ſa proſe. Ami des bienſéances & des régles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'eſt ainſi que ſon *Caton* eſt compoſé.

Ce ſont, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théatre en Europe où la ſcène de *Juba* & de *Syphax* ne fût aplaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien dévelopés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe litéraire, qui connait les traductions de cette piéce, aplaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquième acte, lorſqu'il parait ayant ſur ſa table une épée nue & liſant le *traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès longtems en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai; notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégout des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin, je ſens que tu m'entraînes;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaines;
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.

Digitized by Google

L'éternité ! quel mot conſolant & terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſui
Dans quels climats nouveaux, dans quel mond
Le moment du trépas va-t-il plonger mon êt
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons ; s'il eſt un Dieu, Caton doit être heu
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvra
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel
Ici la vertu pleure, & l'audace l'oprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crin
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon cha
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre ; ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſom
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réve

La piéce eut le grand ſuccès que mér
ſes beautés de détail, & que lui aſſurai
diſcordes de l'Angleterre, auxquelles cet
gédie était en plus d'un endroit une a
très frapante. Mais la conjoncture de ce
ſions étant paſſée, les vers n'étant que l

Digitized by Google

les maximes n'étant que nobles & juſtes ; & la piéce étant froide, on n'en ſentit plus guères que la froideur. Rien n'eſt plus beau que le ſecond chant de *Virgile* ; récitez-le ſur le théatre, il ennuira : il faut des paſſions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irégularités groſſières, mais atachantes de *Shakeſpear*.

DE LA BONNE TRAGÉDIE FRANÇAISE.

Je laiſſe là tout ce qui eſt médiocre, la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'eſt un magazin énorme d'ennuis.

Nos bonnes piéces, ou du moins, celles qui ſans être bonnes ont des ſcènes excellentes, ſe réduiſent à une vingtaine tout au plus ; mais auſſi, j'oſe dire, que ce petit nombre d'ouvrages admirables eſt au-deſſus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, ſans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'eſt une entrepriſe ſi dificile d'aſſembler dans un même lieu des héros de l'antiquité, de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire, de ne les faire entrer & ſortir qu'à propos, de faire verſer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne ſoit ni ampoulé ni familier, d'être toujours décent & toujours intéreſſant ; qu'un tel ouvrage eſt un prodige,

Digitized by Google

& qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, sans dificulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit? quiconque ne veut qu'exciter l'admiration peut faire dire. Voila qui est beau; mais il ne fera point verser des larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées, fortement pensées, majestueusement écrites, s'atirent une espèce de vénération; mais c'est un sentiment qui passe vîte, & qui laisse l'ame tranquile. Ces morceaux sont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais: ce n'est pas assez, il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les régles de la poësie, & toutes celles du théatre, qui sont presque sans nombre.

Voyons quelles piéces nous pourions proposer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phèdre* comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant, & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Thésée* est trop faible, qu'*Hippolite* est trop français, qu'*Aricie* est trop peu tragique, que *Teramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupile; tous ces défauts sont, à la vérité, ornés d'une

Digitized by Google

diction si pure & si touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la piéce ; mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne sera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide? dès le premier vers je me sens intéressé & atendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple oficier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux seuls, & les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit,
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il se dit à lui-même en soupirant,

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis ataché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché?

Quels sentimens! quels vers heureux, quelle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour aprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse qui a bien voulu donner des règles de poësie & de gout à son pays, déclare

dans ſon chapitre vingt-un *des narration*
des deſcriptions, qu'il n'aime point ce ver

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Nep

S'il avait ſu que ce vers était imité d'
pide, il lui aurait peut-être fait grace : m
aime mieux la réponſe du ſoldat dans la
mière ſcène de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu une ſouris troter.

Voila qui eſt naturel, dit-il ; *c'eſt ainſi*
ſoldat doit répondre. Oui, monſieur le j
dans un corps-de-garde, mais non pas
une tragédie : ſachez que les Français, c
leſquels vous vous déchaînez, admette
ſimple, & non le bas & le groſſier. Il
être bien ſûr de la bonté de ſon gout
de le donner pour loi ; je plains les plaide
ſi vous les jugez comme vous jugez les
Quitons vîte ſon audience pour reven
Iphigénie.

Eſt-il un homme de bon ſens & d'un
ſenſible, qui n'écoute le récit d'*Agame*
avec un tranſport même de pitié & de crai
& qui ne ſente les vers de *Racine* pénétrer
qu'au fond de ſon ame ? l'intérêt, l'inqu
de, l'embaras augmentent dès la troiſ
ſcène, quand *Agamemnon* ſe trouve entre *A*
& *Ulyſſe.*

La crainte, cette ame de la tragédie
double encor à la ſcène qui ſuit. C'eſt l

Digitized by Google

qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux; mais par un art admirable, *Racine* sait le rendre intéressant.

Je suis père, seigneur, & faible comme un autre;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte, *Iphigénie* est condamnée à la mort, *Iphigénie* qui se flate avec tant de raison d'épouser *Achille*: elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

Nubendi tempore in ipso,
Tantum religio potuit suadere malorum.

Second acte d'Iphigénie.

C'est avec une adresse bien digne de lui que *Racine*, au second acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourait soufrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la piéce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à *Clitemnestre*, & une juste jalousie à *Iphigénie*; & par un art encor plus admirable, l'auteur

l'auteur ſait intéreſſer pour cette *Eriphil* même. Elle a toujours été malheureuſ ignore ſes parens, elle a été priſe d patrie miſe en cendres : un oracle func trouble, & pour comble de maux, elle paſſion involontaire pour ce même *Achill* elle eſt captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai longtems ſans lumière & ſans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſais, Doris, & d'un vainqueur ſauva
Craignais (*e*) de rencontrer l'effroyable viſage
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer....
J'oubliai ma colère, & ne fus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne feſait po tels vers avant *Racine* ; non-ſeulemen ſonne ne ſavait la route du cœur, mai

(*e*) Des puriſtes ont prétendu qu'il falait *je c* ils ignorent les heureuſes libertés de la poeſie eſt une negligence en proſe eſt très ſouvent un en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance qu'il ne ſacrifie jamais à la chaleur du ſtile.

Digitized by Google

que perſonne ne ſavait les fineſſes de la verſification, cet art de rompre la meſure.

Je le vis: ſon aſpect n'avait rien de farouche: perſonne ne connaiſſait cet heureux mélange de ſyllabes longues & brèves & de conſonnes ſuivies de voyelles, qui font couler un vers avec tant de moleſſe, & qui le font entrer dans une oreille ſenſible & juſte avec tant de plaiſir.

Quel tendre & prodigieux éfet cauſe enſuite l'arivée d'*Iphigénie!* Elle vole après ſon père aux yeux d'*Eriphile* même, de ſon père qui a pris enfin la réſolution de la ſacrifier; chaque mot de cette ſcène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choſes outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout eſt noble dans la piéce françaiſe, mais d'une ſimplicité atendriſſante; & la ſcène finit par ces mots terribles: *vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans *Euripide*, on le répète ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiécle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide.*

IPHIGÉNIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un

Digitized by Google

autre séjour (ce qui veut dire, me marie vous ailleurs ?)

AGAMEMNON.

Laissez cela; il ne convient pas à une de savoir ces choses.

IPHIGÉNIE.

Mon père, revenez au plutôt après a achevé votre entreprise.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je fasse un sacri

IPHIGÉNIE.

Mais c'est un soin dont les prêtres doi se charger.

AGAMEMNON.

Vous le saurez, puisque vous serez auprès au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur au de l'autel ?

Digitized by Google

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi ; mais à préſent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiſer triſte & ta main, puiſque tu dois être ſi longtems abſente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélène* me cauſent ! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous, fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clitemneſtre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clitemneſtre* lui demande ſi les nôces de *Pelée* & de *Thétis* ſe firent au fond de la mer.

Brumoy a déguiſé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falſifié preſque toutes les piéces qu'il a traduites ; mais rendons juſtice à la vérité, & jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* aproche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez.

AGAMEMNON.

Vous *y ſerez*, *ma fille*.

Comment se peut-il faire qu'après cet arêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encor des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frapans? C'est-là, selon moi, qu'est le comble de la perfection!

ACTE TROISIÉME.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la piéce, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, atendent dans la joie le moment du mariage; *Eriphile* est présente, & le contraste de sa douleur avec l'allégresse de la mère & des deux amans ajoute à la beauté de la situation. *Arcas* parait de la part d'*Agamemnon*, il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'atend à l'autel.... pour la sacrifier....

Achille, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, exprimènt alors en un seul vers tous leurs sentimens diférens, & *Clitemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Digitized by Google

C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord ;
Et votre nom, ſeigneur, l'a conduit à la mort.
Ira-t-elle des dieux, implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſuplice ?
Elle n'a que vous ſeul, vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon azile, ſes dieux.

O véritable tragédie ! beauté de tous les tems & de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne ſentiroient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide*, mais elle y eſt comme le marbre dans la carière, & c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théâtre des Grecs* (*f*), fait cette critique ; " ſuposons „ qu'*Euripide* vint de l'autre monde & qu'il „ aſſiſtât à la repréſentation de l'*Iphigénie* de „ monſieur *Racine*. ... ne ſerait-il point ré„ volté de voir *Clitemneſtre*, aux pieds d'*A„ chille* qui la relève, & de mille autres cho„ ſes, ſoit par raport à nos uſages qui nous „ paraiſſent plus polis que ceux de l'anti„ quité, ſoit par raport aux bienſéances &c ".

Remarquez, lecteurs, avec atention, que *Clitemneſtre* ſe jette aux genoux d'*Achille* dans

(*f*) Page 11 de l'édition in-4to.

Euripide, & que même il n'eſt point dit *chille* la relève.

A l'égard de *mille autres choſes par à nos uſages*, Euripide ſe ſerait conform uſages de la France, & *Racine* à ceux Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence juſtice des commentateurs.

ACTE QUATRIÉME.

Comme dans cette tragédie l'intérêt chaufe toujours de ſcène en ſcène, que y marche de perfections en perfection grande ſcène entre *Agamemnon*, *Achille temneſtre*, & *Iphigénie*, eſt encor ſupér à tout ce que nous avons vu. Rien n jamais au théâtre un plus grand éfet qu perſonnages qui renferment d'abord leur leur dans le fond de leur ame, & qui la enſuite éclater tous les ſentimens qui le chirent: on eſt partagé entre la pitié & reur: c'eſt d'un côté *Agamemnon* acabl même de triſteſſe, qui vient demanc fille pour la mener à l'autel, ſous pr de la remettre au héros à qui elle eſ miſe. C'eſt *Clitemneſtre* qui lui répond voix entrecoupée,

S'il faut partir, ma fille eſt toute prête;
Mais vous, n'avez-vous rien, ſeigneur, qui vo

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, & l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.

Ces mots, *vous ne me parlez point de la victime*, ne sont pas assurément dans *Euripide*. On sait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation, non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur a de plus touchant & de plus noble : après quoi, *Achille* déploye la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pouront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolite*, de *Xiphares*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les apellent, *monsieur Ba-*

jazet, *monſieur Antiochus*; *monſieur Xiphares*, *monſieur Hippolite*; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon tems, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au gout des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples même de *Corneille* qui ne compoſa jamais aucune tragédie ſans y mettre de l'amour, & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste. Théodore* qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies profanes ſans galanterie. La nation était ſi acoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du ſiécle où nous ſommes on reçut avec aplaudiſſement une *Electre* amoureuſe & une partie quarée de deux amans & de deux maîtreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on ſiflait l'*Electre* de *Longepierre*, non-ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine*, & juſqu'à nos derniers tems, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme ſa femme, mais il eſt beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'eſt tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il

Digitized by Google

parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été Français.

ACTE CINQUIÉME.

Monsieur *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre. "Nous n'avons, dit-il, » qu'un regret à former, c'est que *Racine* n'ait » point composé sa piéce dans un tems où le » théâtre fût comme aujourd'hui dégagé de la » foule des spectateurs, qui inondaient autre- » fois le lieu de la scène; ce poëte n'aurait » pas manqué de mettre en action la catastro- » phe, qu'il n'a mise qu'en récit. On eut vu » d'un côté un père consterné, une mère » éperdue, vingt rois en suspens, l'autel, le » bucher, le prêtre, le couteau, la victime: » ch! quelle victime! de l'autre, *Achille* me- » naçant, l'armée *en émeute*, le sang de toutes » parts prêt à couler; *Eriphile* alors serait sur- » venue; *Calchas* l'aurait désignée pour l'uni- » que objet de la colère céleste; & cette prin- » cesse, s'emparant du couteau sacré, aurait » expiré bientôt sous les coups qu'elle se serait » *portés*".

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en éfet le sujet d'un très beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant; mais il serait bien difficile que sur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens ne devint froide &

ridicule. Il m'a toujours paru éviden
violent *Achille* l'épée nue, & ne ſe batan
vingt héros dans la même atitude cor
perſonnages de tapiſſeries, *Agamemno*
rois n'impoſant à perſonne, immobile
tumulte, formeraient un ſpectacle aſ
blable au cercle de la reine en cire col
Benoit.

Il eſt des objets que l'art judicieux
Doit ofrir à l'oreille & reculer des y

Il y a bien plus; la mort d'*Eriphil*
rait les ſpectateurs au lieu de les én
S'il eſt permis de répandre du ſan
théâtre, (ce que j'ai quelque peine à
il ne faut tuer que les perſonnages a
on s'intéreſſe. C'eſt alors que le c
ſpectateur eſt véritablement ému, il
devant du coup qu'on va porter, il f
la bleſſure, on ſe plait avec douleu
tomber *Zaïre* ſous le poignard d'
dont elle eſt idolâtrée. Tuez ſi vou
ce que vous aimez, mais ne tuez ja
perſonne indiférente, le public fera
diférent à cette mort; on n'aime
tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue
juſqu'au quatriéme acte; mais dès qu
eſt en péril de mort, *Eriphile* eſt
bientôt haïe; elle ne ferait pas p
que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'o
ſayé à Paris le ſpectacle que monſie

Digitized by Google

de Boisjermain avait proposé, & qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théatrales.

D'ATHALIE.

Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est-là que la catastrophe est admirablement en action. C'est-là que se fait la reconnaissance la plus intéressante; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, & est reconnu roi; tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette piéce, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de gout de l'Europe ne s'acordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres piéces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad;* sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement la reine, il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joad, *qu'elle voulait élever comme son propre fils!*

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il pré-

ſente, on ne penſe, on ne ſent que d'après lui. Son ſujet d'ailleurs reſpectable ne permet pas les critiques qu'on pourait faire, ſi c'était un ſujet d'invention. Le ſpectateur ſupoſe avec *Racine*, que *Joad* eſt en droit de faire tout ce qu'il fait ; & ce principe une fois poſé, on convient que la piéce eſt ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus ſimple & de plus ſublime. Ce qui ajoute encor au mérite de cet ouvrage, c'eſt que de tous les ſujets c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette piéce pluſieurs endroits de la tragédie de la *Ligue*, faite par le conſeiller d'état *Mathieu*, hiſtoriographe de France ſous *Henri IV*, écrivain qui ne feſait pas mal des vers pour ſon tems. *Conſtance* dit dans la tragédie de *Mathieu*,

Je redoute mon Dieu ; c'eſt lui ſeul que je crains.

. . . . . .

On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes ;
Tout vit de ſa bonté.

Racine dit,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Digitized by Google

. . . . . .

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Le plagiat parait ſenſible, & cependant ce n'en eſt point un ; rien n'eſt plus naturel que d'avoir les mêmes idées ſur le même ſujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne ſont pas les premiers qui ayent exprimé des penſées dont on trouve le fond dans pluſieurs endroits de l'écriture.

DES CHEFS-D'ŒUVRE TRAGIQUES FRANÇAIS.

Qu'oſerait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie* ? nous mettrions une grande partie de *Cinna*, les ſcènes ſupérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte* ; la fin de *Rodogune* ; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* qui l'emporte ſur tous les rôles, celui d'*Acomat* auſſi beau en ſon genre, les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque* toute entière, à une ſcène près de pure coquetterie. Les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout opoſés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres piéces ; mais après vingt bon-

Digitized by Google

nes tragédies ſur plus de quatre mille, vons-nous ? Rien. Tant mieux. Nous dit ailleurs. Il faut que le beau ſoit ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

COMÉDIE.

En parlant de la tragédie, je n'ai po donner de règles ; il y a plus de bonn ſertations que de bonnes piéces, & ſi ur homme qui a du génie veut connaî règles importantes de cet art, il lui ſu lire ce que *Boileau* en dit dans ſon *ar que*, & d'en être bien pénétré : j'en dis de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guè delà de l'hiſtorique. Je demanderai feu pourquoi les Grecs & les Romains firer tes leurs comédies en vers, & pourqu modernes ne les font ſouvent qu'en p N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup pl que l'autre, & que les hommes en tou veulent réuſſir ſans beaucoup de travai *nelon* fit ſon *Télémaque* en proſe, par ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme préd du roi ſe croyait l'homme le plus éloqu royaume, & qui pour avoir lu la p d'*Ariſtote*, penſait être le maître de C fit une tragédie en proſe, dont la r tation ne put être achevée, & que jan ſonne n'a lue.

Google

La Mothe s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au dessus de son talent pour la poésie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie, *Molière* avait écrit son *avare* en prose, pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire le *convive de Pierre*, qu'on a si mal-à-propos apellé le *festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve, si plaisante, tant de traits de cette piéce sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fausse de penser qu'il y a des plaisanteries de prose & des plaisanteries de vers. Tel bon conte, dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que monsieur & madame de *Sottenville*, & madame la comtesse d'*Escarbagnas*, ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes piéces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les personnages ont des caractères fortement dessinés, tel que le *misantrope*, le *Tartuffe*, l'*école des femmes*, celle *des maris*, les

les *femmes ſavantes*, le *joueur*, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires; & j'ai toujours été de l'avis de Michel Montagne, qui dit, *que la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poëſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on ſait aſſez que dans ſes bonnes piéces, il eſt au deſſus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Deſpréaux* a dit,

Auſſitôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Put plus eſt un peu rude à l'oreille, mais *Boileau* avait raiſon.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une ſeule piéce ſuportable juſqu'au *joueur* du tréſorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui ſeul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La ſeule piéce de caractère qu'on ait eue depuis lui a été le *glorieux* de *Deſtouches*, dans laquelle tous les perſonnages ont été généralement aplaudis, excepté mal-

Digitized by Google

heureuſement celui du *glorieux*, qui eſt le ſujet de la piéce.

Rien n'étant ſi dificile que de faire rire les honnêtes gens, on ſe réduiſit enfin à donner des comédies romaneſques, qui étaient moins la peinture fidèle des ridicules que des eſſais de tragédie bourgeoiſe; ce fut une eſpèce bâtarde, qui n'étant ni comique ni tragique manifeſtait l'impuiſſance de faire des tragédies & des comédies. Cette eſpèce cependant avait un mérite, celui d'intéreſſer; & dès qu'on intéreſſe on eſt ſûr du ſuccès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige celui de ſemer leurs piéces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduiſit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies, qui tenaient de ces farces qu'on apelle *parades*: on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bon homme & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien aquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, ſe donnait des airs de ſeigneur; & ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raiſon. Cette jeune

femme l'accablait de bons procédés sans se plaindre, payait ses dettes secrétement quand il avait joué & perdu sur sa parole, & lui fesait tenir des petits présens très galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encor plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourait faire une comédie très intéressante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en efet que c'est un ridicule d'aimer sa femme, & une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une piéce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à monsieur de *la Chaussée*, jeune homme qui fesait fort bien des vers, & qui avait de la corection dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *préjugé à la mode*.

Cette piéce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard*; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre:

Digitized by Google

Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embaras de choiſir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du ſexe.

Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* fait parler ſes perſonnages. Dès lors le comique fut banni de la comédie. On y ſubſtitua le patétique ; on diſait que c'était par bon gout, mais c'était par ſtérilité.

Ce n'eſt pas que deux ou trois ſcènes patétiques ne puiſſent faire un très bon éfet. Il y en a des exemples dans *Térence* ; il y en a dans *Molière* ; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaiſante des mœurs.

On ne travaille dans le gout de la comédie larmoyante que parce que ce genre eſt plus aiſé, mais cette facilité même le dégrade ; en un mot les Français ne ſurent plus rire.

Quand la comédie fut ainſi défigurée, la tragédie le fut auſſi : on donna des piéces barbares, & le théâtre tomba ; mais il peut ſe relever.

De l'opéra.

C'eſt à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établiſſement en France ; car ce fut ſous *Richelieu* que *Corneille* fit ſon aprentiſſage, parmi les cinq auteurs que ce miniſtre feſait travailler comme des commis aux drames, dont il formait le plan, & où il gliſſait ſouvent nombre de très mauvais vers de ſa façon : & ce fut lui encor qui ayant

perſécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inſpirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuſe opiniâtreté qui lui fit compoſer les admirables ſcènes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le miniſtre n'y travaillât point.

Ce fut en 1648 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de muſiciens italiens, des décorateurs & un orcheſtre; on repréſenta au Louvre la tragi-comédie d'*Orphée* en vers italiens & en muſique: ce ſpectacle ennuia tout Paris. Très peu de gens entendaient l'italien, preſque perſonne ne ſavait la muſique, & tout le monde haïſſait le cardinal: cette fête, qui couta beaucoup d'argent, fut ſiflée: & bientôt après, les plaiſans de ce tems-là firent le *grand ballet & le branle de la fuite de Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même & par ſes adhérens.* Voila toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeïziéme ſiécle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois acompagnées de chœurs qui n'étaient guères autre choſe qu'un plein chant grégorien. Les filles d'*Acheloïs*, les ſyrènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe*; mais c'étaient d'étranges ſyrènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; & lorſ-

Digitized by Google

qu'il fut tout puissant, il fit revenir ses musiciens italiens, qui chantèrent le *nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV* y dansa; la nation fut charmée de voir son roi, jeune, d'une taille majestueuse & d'une figure aussi aimable que noble, danser dans sa capitale après en avoir été chassé: mais l'opéra du cardinal n'ennuia pas moins Paris la seconde fois.

Mazarin persista, il fit venir en 1660 le *signor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xercès* en cinq actes; les Français baillèrent plus que jamais & se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort du *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio, ou jouer passablement du violon; & dès l'année 1659 un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert* intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on apellait *la musique de France*, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Hercole amante*, & sur le *nozze di Peleo*.

En 1669 le même abbé *Perrin*, & le même *Cambert*, s'associèrent avec un marquis de *Sourdiac* grand machiniste, qui n'était pas

Digitized by Google

absolument fou, mais dont la raison était très particulière, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichaux.

On représenta ensuite *les peines & les plaisirs de l'amour*, & enfin *Lulli* violon de mademoiselle, devenu surintendant de la musique du roi, s'empara du jeu de-paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'*énéide* de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquiéme livre de l'énéide.

Arduus effractoque illisit in ossa cerebro
Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort, en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satyres de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler: car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croyent des génies & font les importans.

Pour *Cambert* il quita la France de dépit, & alla faire exécuter sa détestable musique

Digitized by Google

chez les Anglais, qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on apella bientôt *monsieur de Lulli*, s'associa très habilement avec *Quinault* dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'apella jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu-de-paume de Belair en 1672, les *fêtes de l'amour & de Bacchus*, composées par ce poëte aimable; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils aquirent depuis; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace:

Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachia candide
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

. . . . . .

Cette ode en éfet est très gracieusement rendue en français; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des boufonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais gout régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

Digitized by Google

. . . . . .

Ah ! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . . . .

Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas

. . . . . .

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceſte* *Cadmus*, Quinault ſut inſérer des mo admirables de poéſie. *Lulli* ſut un p rendre en acommodant ſon génie à ce la langue françaiſe ; & comme il étai leurs très plaiſant, très débauché, a intéreſſé, bon courtiſan, & par conſ aimé des grands, & que *Quinault* n'ét doux & modeſte, il tira toute la gloire Il fit acroire que *Quinault* était ſon poëte, qu'il dirigeait, & qui ſans lui n connu que par les ſatyres de *Boileau* *nault* avec tout ſon mérite reſta donc e aux injures de *Boileau*, & à la protection

Cependant rien n'eſt plus beau, ni plus ſublime que ce chœur des ſuiv *Pluton* dans *Alceſte*.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître

Digitized by Google

Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre
Cherche à foufrir.
Plaintes, cris., larmes,
Tout eſt ſans armes
Contre la mort.

. . . . .

Eſt-on ſage
De fuir ce paſſage ?
C'eſt un orage
Qui mène au port.

Le diſcours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du ſujet.

Si c'eſt te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les piéces ſuivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le dieu de la muſique. Il avait en éfet le rare talent de la déclamation : il ſentit de bonne heure que la langue françaiſe

étant la seule qui eût l'avantage d
féminines & masculines, il falait la
en musique diféremment de l'italie
inventa le seul récitatif qui convînt
tion; & ce récitatif ne pouvait avoi
mérite que celui de rendre fidélemer
roles, il falait encor des acteurs; il
ma; c'était *Quinault* qui souvent les
& leur donnait l'esprit du rôle &
chant. *Boileau* dit que les vers de

Etaient des lieux communs de morale lu
Que Lulli réchaufa des sons de sa musiq

C'était au contraire *Quinault* qu
fait *Lulli*. Le récitatif ne peut être b
tant que les vers le sont: cela est
qu'à peine depuis le tems de ces de
mes faits l'un pour l'autre, à peine
à l'opéra cinq ou six scènes de récit
rables. *Rameau* même n'en a pas fa
tant il est vrai que presque tous les
nés & morts dans le beau siécle de *L*

Les ariettes de *Lulli* furent très
c'était des *barcaroles* de Venise.
pour ces petits airs, des chansonne
mour aussi molles que les notes. *L*
posait d'abord les airs de tous ces
mens. Le poëte y assujettissait les paro
forçait *Quinault* d'être insipide. Mais
ceaux vraiement poëtiques de *Quin*
taient certainement pas des lieux con
morale lubrique. Y a-t-il beaucoup

Digitized by Google

de *Pindare*, plus fières & plus harmonieuſes que ce couplet de l'opéra de *Proſerpine* ?

Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour ataquer les cieux :
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brulante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante,
Jupiter eſt victorieux ;
Et tout cède à l'éfort de ſa main foudroyante.
Chantons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Broſſette* a beau dire. L'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévère auteur de l'*art poëtique*, ſi ſupérieur dans ſon ſeul genre, devait être plus juſte envers un homme ſupérieur auſſi dans le ſien ; homme d'ailleurs aimable dans la ſociété, homme qui n'ofenſa jamais perſonne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin le quatriéme acte de *Roland*, & toute la tragédie d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte ; & le récitatif du muſi-

Digitized by Google

cien ſembla même en aprocher. Ce
l'*Arioſte* & pour le *Taſſe*, dont ces de
ſont tirés, le plus bel hommage qu
ait jamais rendu.

DU RÉCITATIF DE LULL

Il faut ſavoir que cette mélodie ét
à peu-près celle de l'Italie. Les amat
encor quelques motets de *Cariſſimi* c
préciſément dans ce gout. Telle eſt
pèce de cantate latine qui fut, ſi j
trompe, compoſée par le cardinal *D*

Sunt breves mundi roſæ
Sunt fugitivæ flores
Frondes veluti annoſæ
Sunt labiles honores.

Velociſſimo curſu
Fluunt anni
Sicut celeres venti,
Sicut ſagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evaneſcunt.
Nil durat æternum ſub cælo.
Rapit omnia rigida ſors,
Implacabili, funeſto telo
Ferit omnia livida mors,
Eſt ſola in cælo quies.

Digitized by Google

Jucunditas ſincera,
Voluptas pura,
Et ſine nube dies &c.

Beaumaviel chantait ſouvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard*; rien ne me ſemblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif eſt une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le ſentiment.

Si une actrice en graſſéiant un peu, en adouciſſant ſa voix, en minaudant, chantait:

Ah! je le tiens, je tiens ſon cœur perfide,
Ah! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli*; & elle pourait, en feſant rallentir un peu la meſure, chanter ſur les mêmes notes.

Ah! je les vois, je vois vos yeux aimables.
Ah! je me rends à leurs atraits.

Pergoleſe a exprimé dans une muſique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaſerſe* de *Metaſtaſio*:

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
Senza ſarte.

Digitized by Google

Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſte il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar &c.

Je priai une des plus célèbres virtuo
me chanter ce fameux air de *Pergole*
m'atendais à frémir au *mar crudele*, au
l'onda, au *creſce il vento*. Je me prép
toute l'horreur d'une tempête. J'entend
voix tendre qui fredonnait avec grace l'
imperceptible des doux zéphirs.

Dans l'encyclopédie, à l'article *expr*
on lit ces paroles d'un amateur de t
arts, qui en a cultivé pluſieurs avec
» En général la muſique vocale de *Lu*
» autre, on le répète, que le pur ré
» & n'a par elle-même aucune expreſſ
» ſentiment que les paroles de *Quina*
» peint. Ce fait eſt ſi certain, que
» même chant qu'on a ſi longtems cri
» de la plus forte expreſſion, on n
» mettre des paroles qui forment u
» tout à fait contraire; & ce chant poi
» apliqué à ces nouvelles paroles au
» pour le moins qu'aux anciennes
» parler ici du premier chœur du p
» d'*Amadis*, où *Lulli* a exprimé *éveill*
» comme il aurait falu exprimer *ent*
» *nous*, on va prendre pour exemple
» preuve un de ſes morceaux de
» grande réputation.

Digitized by Google

„ Qu'on lise d'abord les vers admirables
„ que *Quinault* met dans la bouche de la cruel-
„ le, de la barbare *Méduse.*

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'est personne qui ne sente qu'un chant
„ qui serait l'expression véritable de ces pa-
„ roles ne saurait servir pour d'autres qui
„ présenteraient un sens absolument contrai-
„ re ; or le chant que *Lulli* met dans la bou-
„ che de l'horrible *Méduse*, dans ce morceau
„ & dans tout cet acte, est si agréable, par
„ conséquent si peu convenable au sujet, si
„ fort en contre-sens, qu'il irait très bien
„ pour exprimer le portrait que l'amour
„ triomphant ferait de lui-même. On n'a
„ pour s'en convaincre qu'à parodier ainsi
„ ces paroles,

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Je porte l'allégresse & la vie en tous lieux,

Tout se change en rocher à mon aspect horrible,
Tout s'anime & s'enflame à mon aspect aimable,

Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
Les feux que le soleil lance du haut des cieux,

N'ont

N'ont rien de ſi terrible
N'ont rien de comparable

Qu'un regard de mes yeux.
Aux regards de mes yeux.

» On peut être ſûr que la parodie
» ſée à faire du reſte de la ſcène ofrir
» tout une démonſtration auſſi frapan

Pour moi je ſuis ſûr du contraire qu'on avance ; j'ai conſulté des oreil exercées, & je ne vois point du tou puiſſe mettre *l'allégreſſe & la vie*, de *je porte l'épouvante & la mort*, qu'on ne rallentiſſe la meſure, qu faibliſſe & qu'on ne corompe cette par une expreſſion doucereuſe, & mauvaiſe actrice ne gâte le chant d cien.

J'en dis autant des mots *éveillon* auxquels on ne ſaurait ſubſtituer *en nous* que par un deſſein formé de tout en ridicule, je ne puis adopter tion d'un autre contre ma propre ſe

J'ajoute qu'on avait le ſens com tems de *Louis XIV* comme aujourd'h aurait été impoſſible que toute la nat pas ſenti que *Lulli* avait exprimé *l' & la mort*, comme *l'allégreſſe & l* le réveil comme l'aſſoupiſſement.

On n'a qu'à voir comment *Lull dormons, dormons tous*, on ſera bie

vaincu de l'injuſtice qu'on lui fait. C'eſt bien ici qu'on peut dire,

Il meglio e l'inimico del bene.

DE LA FABLE.

IL eſt vraiſemblable que les fables, dans le goût de celles qu'on atribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués: des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité: on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encor ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs, qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée &

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un tems où le Canaan avait déja d'aſſez puiſſantes villes; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jéricó & la ville des lettres, des archives, des écoles, apellée *Cariath-Sepher*; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ſavage chez des peuples policés.

Digitized by Google

de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par raport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope*, dès le tems des juges; c'eſt-à-dire, mille deux cent trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſuputations.

Il eſt donc dit dans les juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils qui étaient *ſortis de lui, parce qu'il avoit pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils, nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante-neuf de ſes frères, ſelon la coutume; & les Juifs, pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec*, allèrent le couronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connue dans l'hiſtoire.

Joatham le plus jeune des frères, échapé ſeul au carnage, (comme il arive toujours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allerent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord à l'olivier, & lui dirent; règne: l'olivier répondit; je ne quiterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embaras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſſèrent au buiſſon; le buiſſon répondit: *je regnerai ſur vous, je vous ofre mon*

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.

Il eſt vrai que la fable péche par le fonds, parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt raportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur le rivage de la mer ; *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération, *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vite & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des dieux, ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature

entière. La plupart des autres fables ſont, ou la coruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſſiers; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore*, & tant d'autres; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares, qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage; & enſuite ils oſèrent dire : c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art, ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de *géométrie* ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus jolie fable des Grecs eſt celle de *Pſiché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'Ephèſe.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie qui, ayant crevé les yeux à l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables atribuées à *Eſope* ſont toutes des emblèmes, des inſtructions aux faibles, pour ſe garantir des forts, autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu ſavantes les ont adoptées. *La Fontaine* eſt celui qui les a trai-

Digitized by Google

tées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingt qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de graces, de finesse, quelquefois même de poésie ; c'est encor un des avantages du siécle de *Louis XIV*, d'avoir produit un *La Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisoient honneur à ce grand siécle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encor excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du style ; fautes que *La Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale qui, *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi répond : *vous chantiez, j'en suis fort aise ; eh bien dansez maintenant.* Comme si les fourmis dansaient.

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote qui est en quartier d'hiver comme la marmotte.*

C'était l'astrologue qui se laissa choir, & à qui on dit : *pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic, Galilée,*

Caſſini, *Halley*, ont très bien lu au de leur tête ; & le meilleur des aſtr peut ſe laiſſer tomber ſans être une bête.

L'aſtrologie judiciaire eſt à la vér charlatanerie très ridicule ; mais ce ridi conſiſtait pas à regarder le ciel : il cc à croire ou à vouloir faire croire qu'c ce qu'on n'y lit point. Pluſieurs de ces ou mal choiſies, ou mal écrites, po mériter en éfet la cenſure de *Boileau*.

Rien n'eſt plus inſipide que la femme dont on dit qu'il faut chercher le co remontant le cours de la rivière, par cette femme avait été contrediſante.

Le tribut des animaux envoyé au roi. *dre* eſt une fable qui, pour être anc n'en eſt pas meilleure. Les animaux voyent point d'argent à un roi ; & u ne s'aviſe pas de voler de l'argent.

Un ſatyre qui reçoit chez lui un ne doit point le renvoyer ſur ce qu'il d'abord dans ſes doigts, parce qu'il froid ; & qu'enſuite en prenant l'*écue dents*, il ſouffle ſur ſon potage qui e chaud. L'homme avait très grande raiſ le ſatyre était un ſot. D'ailleurs, on ne point l'écuelle avec les dents.

Mère écreviſſe qui reproche à ſa fille pas aller droit, & la fille qui lui répo ſa mère va tortu, n'a pas paru un agréable.

Le buiſſon & le canard en ſocieté av

Google

chauve-souris pour des marchandises, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des sergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer est une de ces imaginations froides & hors de la nature, que *La Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens & de chats, *vivant entre eux comme cousins, se brouillant pour un pot de potage*, semble bien indigne d'un homme de gout.

La *pie margot-caquet-bon-bec* est encor pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de sa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *La Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter l'habit de deux paroisses*.

Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses grifes?

Un singe qui avait épousé une fille parisienne & qui la batait, est un très mauvais conte qu'on avait fait à *La Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pouraient sans doute justifier *Boileau:* il se pouvait même que *La Fontaine* ne fût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* apellait *La Fontaine* un *fablier* qui portait naturellement des fables comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un style, & qu'il écri-

Digitized by Google

vait un opéra de ce même ſtyle don
lait de *Janot Lapin*, & de *Rominag*
dit dans l'opéra de *Daphné :*

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette
Maintenant, maintenant les bergers ſont
Je vous dis, je vous dis, fillettes, gardez-

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleu
Vous autres dieux n'attaquez rien
Qui, ſans vous étonner, s'oſe défendre un

Que vous êtes reprenante
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devai
juſtice au mérite ſingulier du bon
c'eſt ainſi qu'il l'apellait, & être
avec tout le public du ſtile de ſe
fables.

La Fontaine n'était pas né invent
n'était pas un écrivain ſublime, u
d'un gout toujours ſûr, un des pre
nies du grand ſiécle ; & c'eſt encor
très remarquable dans lui de ne p
corectement ſa langue. Il eſt dans

Digitized by Google

tie très inférieur à *Phèdre* ; mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

DE QUELQUES FANATIQUES QUI ONT VOULU PROSCRIRE LES ANCIENNES FABLES.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *janſéniſtes*, une petite ſecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proſcrire les belles fables de l'antiquité, ſubſtituer *St. Proſper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréſenté *Iris* ſur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec ſon égide, mais *Nicole* & *Arnauld* combatant contre des jéſuites & contre des proteſtans ; mademoiſelle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de Jéſus-Chriſt, arivée de Jéruſalem à Port-royal ; le conſeiller *Carré de Montgeron* préſentant à *Louis XV* le recueil des convulſions de St. Médard, & *St. Ovide* reſſuſcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces ſages auſtères, *Fénelon* n'était qu'un idolâtre qui introduiſait l'enfant

Digitized by Google

Cupidon chez la nymphe *Eucharis* à l
du poëme impie de l'énéide.

Pluche à la fin de ſa fable du ciel, *hiſtoire*, fait une longue diſſertatic prouver qu'il eſt honteux d'avoir tapiſſeries des figures priſes des méta ſes d'*Ovide*; & que *Zéphire* & *Flore*, *& Pomone* devraient être bannis de de Verſailles (*a*). Il exhorte l'acad belles-lettres à s'opoſer à ce mauva & il dit qu'elle ſeule eſt capable de les belles-lettres.

Voici une petite apologie de la f nous préſentons à notre cher lecteu le prémunir contre la mauvaiſe hur cet ennemi des beaux arts.

APOLOGIE DE LA FABL

Savante antiquité, beauté toujours nouvel
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle:
Vous ſavez animer l'air, la terre & les m
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujo
C'eſt Atis aimé de Cybèle;

(*a*) *Hiſt. du ciel*, tom. 2. pag. 398.

Digitized by Google

La précoce hyacinthe eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le zéphyr a peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horiſon,
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche; il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pole me préſente Andromède & Perſée;
Leurs amours immortels échaufent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée;
Tout l'olympe eſt peuplé de héros amoureux;
Admirables tableaux! ſéduiſante magie!
Qu'Héſiode me plait dans ſa théologie,
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs, & planant ſur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de ſaint Antoine & le chien de ſaint Roc,
Vos reliques, vos ſcapulaires,

Digitized by Google

Mettez la fleur des saints à côté d'un H
Il ment, mais en grand homme; il ment,
plaire...
Sotement vous avez menti;
Par lui l'esprit humain s'éclaire:
Et si l'on vous croyait, il serait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Gr
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à
Ils sont païens à l'opéra.
L'almanac est païen; nous comptons nos
Par le seul nom des dieux que Rome av
C'est Mars & Jupiter, c'est Saturne & Vé
Qui président au tems, qui font nos des
Ce mélange est impur, on a tort; mais
Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin
Le matin catholique, & le soir idolâtre
Déjeûnant de l'autel, & soupant du thé

Google

DE L'ÉGLOGUE.

LEs églogues n'ont été juſqu'à préſent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenu aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle*, auſſi galant que philoſophe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicules qu'il peut au tendre *Théocrite*, le maître de *Virgile*; il lui reproche une églogue qui eſt entièrement dans le gout ruſtique; mais il ne tenait qu'à lui de donner de juſtes éloges à d'autres églogues qui reſpirent la paſſion la plus naïve, exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux ſujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapho*, traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile*, & non égalée peut-être? on ne pourait pas en juger par ce morceau que je vais raporter; mais c'eſt une eſquiſſe qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le gout démêle la force de l'original dans la faibleſſe même de la copie.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour;
Comme en mon ſein les friſſons & la flamme

Se succédaient, me perdaient tour-à-tour,
Quels doux transports égarèrent mon ame;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour;
Comme j'aimais, & sans songer à plaire!
Je ne pouvais ni parler, ni me taire.....
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables!
Il prit mes mains, tu le sais, tu le vis,
Tu fus témoin de ses sermens coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enyvrée.
Momens charmans, passez-vous sans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux, dis quel fut mon amour.

Ce n'est là qu'un échantillon de ce *Théocrite*, dont *Fontenelle* faisait si peu de cas. Les Anglais, qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont aussi une de *Théocrite*; elle est de monsieur *Fawkes*: toutes les graces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle est en vers rimés, ainsi que celles de *Virgile* & d'*Homère*. Les vers blancs dans tout ce qui n'est pas tragédie ne sont, comme disait *Pope*, que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne sais si, après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome, il sera bien convenable de citer une églogue alle-

Digitized by Google

mande, & sur-tout une églogue dont l'amour n'est pas le principal sujet; elle fut écrite dans une ville qui venait de passer sous une domination étrangère.

ÉGLOGUE ALLEMANDE.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Consolons-nous, Hernand, l'astre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure;
Le zéphyr à nos champs promet quelques beaux jours.
Nous chanterons aussi nos vins & nos amours:
Nous n'égalerons point la Grèce & l'Ausonie,
Nous sommes sans printems, sans fleurs, & sans génie;
Nos voix n'ont jamais eu ces sons harmonieux
Qu'aux pasteurs de Sicile ont acordé les dieux.
Ne pourons-nous jamais, en lisant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos soins assidus
Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus?
Forçons le dieu des vers, exilé de la Grèce,
A venir de nos chants adoucir la rudesse.
Nous connaissons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace; il brava les hyvers;

Il

Digitized by Google

Il aimait; c'eſt aſſez: Vénus monta ſa lyre.
Il polit ſon pays; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ſes loix.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ſes bois.
Humaniſerons-nous les loups qui nous déchirent?
Depuis qu'aux étrangers les deſtins nous ſoumirent,
Depuis que l'eſclavage afaiſſa nos eſprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis odieux l'inſolence afamée
Vient ravir la moiſſon que nous avons ſemée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux;
C'eſt pour lui que ma main couronna ces côteaux
Des pampres conſolans de l'amant d'Ariane.
Si nous oſons nous plaindre, un traitant nous condamne;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile!
Il faut pour un cœur tendre un eſprit plus tranquile.
Le roſſignol, tremblant dans ſon obſcur ſéjour,
N'élève point ſa voix ſous le bec du vautour.
Fuyons, mon cher Dernin, ces malheureuſes rives.
Portons nos chalumeaux & nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adigé, loin des yeux des tyrans.

Et le reſte.

Digitized by Google

Voici une choſe plus extraordinaire ; une églogue françaiſe ſans madrigaux & ſans galanterie.

ÉGLOGUE A MR. DE S.T. LAMBERT, *auteur du poëme des quatre ſaiſons.*

Chantre des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature & qui l'embelliſſez ;
Que vos ſaiſons m'ont plu ! que mes ſens émouſſés
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître !
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre !
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux ſi longtems déſertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance,
J'ai ſéché de mes mains les pleurs de l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés ;
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons raſſemblés, ce ſont-là mes ouvrages ;
Ouvrages fortunés, dont le ſuccès conſtant
De la mode & du gout n'eſt jamais dépendant,
Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
Et que n'ateindront point les traits de la ſatyre.
Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits !

Digitized by Google

Et parcourant des arts la flateuſe carière
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière.
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent,
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'acuſer en cour de n'être pas chrétien,
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe,
Il reconnaît Tartuffe & rit de ſa ſotiſe (*a*).
Cependant le vieillard achève ſes moiſſons,
Le pauvre en eſt nouri : ſes chanvres, ſes toiſons,
Habillent décemment le berger, la bergère,
Il unit par l'himen Méris avec Glicére,
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu;
Ainſi dans l'alégreſſe il achève ſa vie.
Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le gout de la retraite.
Mais de nos chers Français la nobleſſe inquiète,
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours,
Les folles vanités conſument ſes beaux jours,

(*a*) On ne ſait quel eſt le miſérable brouillon dont l'auteur veut parler ici.

Digitized by Google

Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris: c'est de-là qu'il apelle
Les voisins de l'Adour, & du Rhône, & du Var.
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus, les autres dans la bouë
Baisent en soupirant les rayons de sa rouë.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée,
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse afamée,
De sergent des impôts il obtient un emploi,
Il vient dans son hameau tout fier *de par le roi*,
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraine en des cachots le père & les enfans.
Vous le savez, grand Dieu, j'ai vu des innocens,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs,
Vertueux nouriciers de vos persécuteurs,
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Ecrasés sans pitié sous ces mains meurtrières;
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir?
Un tems viendra sans doute où des loix plus humaines
De vos bras oprimés relâcheront les chaines.

Digitized by Google

Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

DE L'ÉPIGRAMME.

CE mot veut dire proprement *inſcription*; ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plupart fines & gracieuſes; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice:
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups!

SUR LAÏS QUI REMIT SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VÉNUS.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

SUR UNE STATUE DE VÉNUS.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle! où m'a-t-il vue?

SUR UNE STATUE DE NIORÉ.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre;
Le sculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

Digitized by Google

SUR DES FLEURS A UNE FILLE GRECQUE, QUI PASSAIT POUR ETRE FIERE.

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos apas,
Ne vous enorgueillissez pas,
Le tems vous fanera comme elles.

SUR LÉANDRE QUI NAGEAIT VERS LA TOUR D'HERO PENDANT UNE TEMPETE.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, disait aux orages,
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faiblesse de la traduction, il est aisé d'entrevoir la délicatesse & les graces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles sont diférentes des grossières images trop souvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial !*

Digitized by Google

At nunc pro cervo mentula ſupoſita eſt . . .
Uxor te cunnos nolle habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été
Et ne le ſaurai jamais être,
Mon beau printems & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les dieux.
Oh! ſi je pouvais deux fois naître,
Comme je te ſervirais mieux!

Sans le printems & l'été qui font *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque*.

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont ſi ſouvent répété.

Au bon vieux tems un train d'amour régnait
Qui ſans grand art & dons ſe demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenait;
Et ſi par cas à jouir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt-ans, trente ans, cela durait un monde
Au bon vieux tems.

Digitized by Google

Or eſt paſſé ce qu'amour ordonnait, (a)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menait
Au bon vieux tems.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries dificiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'un *train d'amour qui régne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourais demander ſi *venir à jouir par cas* ſont des expreſſions délicates & agréables; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du tems, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable; que [illegible]on le refond on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à *Marot*, que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te

(a) Il eſt évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt évident encor qu'on ſe permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

Digitized by Google

ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoutantes dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I.*

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé,
Et le foureau tant laid où tu l'enguaines
C'eſt que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il eſt lié
C'eſt qu'ataché ſeras & marié,
Quant au manche de corne connait-on
Que tu ſeras cornu comme un mouton.
Voila le ſens, voila la prophétie
De ton couteau, dont je te remercie.

Eſt-ce un courtiſan qui eſt l'auteur d'une telle épigramme ? eſt-ce un matelot yvre dans un cabaret ? *Marot* malheureuſement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que ſur des débauches de moines, & ſur des obſcénités, ſont mépriſées des honnêtes gens. Elles ne ſont goutées que par une jeuneſſe éfrenée à qui le ſujet plaît beaucoup plus que le ſtile. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amuſait paraîtra dans toute ſa laideur.

Digitized by Google

DES AUTEURS.

Auteur est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses diférentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature* & l'*auteur des chansons du pont-neuf*, ou l'*auteur de l'année litéraire*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste, on n'aime point à voir un ouvrage pieux qui doit renfermer des leçons d'humilité par *messire ou monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*imitation* de Jésus-Christ n'y a pas mis son nom.

Digitized by Google

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula ſon livre *Evangile de St. Matthieu*, c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. *St. Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *évangile de Luc.* Il n'y a que *St. Jean* qui ſe nomme dans l'apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce livre était de *Cérinthe* qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiécles paſſés, il me parait bien hardi dans ce ſiécle de mettre ſon nom & ſes titres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; & dans les gros *in*-4°. qu'ils nous donnent ſous le titre de *mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houpes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucault* n'intitula point ſes *penſées* par *monſeigneur le duc de la Rochefoucault pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très beaux morceaux, ſoit annoncée par *monſieur*, &c., ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de monſieur le duc de.... membre d'une acadé-

Digitized by Google

mie & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse :

De là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres luminaires.
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

Qui croirait que *Rohaut* soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise*, lui dit, *que ses ancêtres ont maintenu aux dépends de leur sang les vérités politiques, les loix fondamentales de l'état, & les droits des souverains.* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV ?*

On ne sait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement, & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres*

Digitized by Google

dans le même ſens que des barbouilleurs ſe vantent d'être de la profeſſion de *Raphael*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces ſont un autre écueil; le *moi* eſt haïſſable, diſait *Paſcal*. Parlez de vous le moins que vous pourez; car vous devez ſavoir que l'amour propre du lecteur eſt auſſi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eſtimer. C'eſt à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illuſtres ſufrages dont ma piéce a été honorée devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les aplaudiſſemens du public..... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de ſufrages illuſtres, votre piéce eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troiſième acte, & que la princeſſe découvre trop tard dans le quatrième les tendres ſentimens de ſon cœur pour ſon amant; à cela je réponds que..... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta piéce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuieuſe & écrite en vers plats & barbares; ta préface eſt une prière pour les morts; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres ateſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires, ſur la diférence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens, & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment

Digitized by Google

je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtèmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un *in*-4°. pour m'aprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula?* vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relévera ſur une date, ſur un nom de batême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cent pas de l'endroit où il fut en éfet poſté. Alors corigez-vous vîte.

Si un ignorant, un foliculaire ſe mèle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez les confondre, mais nommez-les rarement de peur de ſouiller vos écrits.

Vous ataque-t-on ſur le ſtile, ne répondez jamais; c'eſt à votre ouvrage ſeul de répondre.

Digitized by Google

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, ſans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite ſanté. Et ſurtout, ſouvenez-vous que le public s'embaraſſe fort peu ſi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt foliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la ſatire de ces compilations, dans l'idée d'avoir auſſi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permiſſion de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas, parce qu'elles ſavent bien que ce ſont de mauvaiſes pratiques.

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire vendre & débiter partout le royaume, leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *ſyſtême ſur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au foliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le foliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuſcules* tout le mal qu'il peut. Les lézés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du foliculaire; on ſe bat à coups de poing

Digitized by Google

poing chez l'apothicaire *Le Lièvre*; la scène finit par mener le folliculaire au Fort l'évêque. Et cela s'apelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'ayent nul bénéfice à espérer. Et cela s'apelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait aprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur en œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il infecte la basse littérature & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'apelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire ou dans la philosophie, qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont, parmi les gens de lettres, ce que les frélons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on

Digitized by Google

néglige, on oublie, & surtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A-propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la *philoſophie de l'hiſtoire* de ce bon abbé Bazin, *que jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Auſſi-tôt le zèle de *St. François* s'allume: *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe*; que *Joſeph* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire il a vécu, il a écrit en tel tems. Le citer c'eſt raporter un de ſes paſſages, *comme Moïſe le dit dans ſon exode, comme Moïſe a écrit dans ſa geneſe.* Or l'abbé *Bazin* afirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin, mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eu en France, ont été les controleurs gé-

Digitized by Google

néraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le régne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'ayent pas été censurés!

FIN.

Digitized by Google

Dr. D. Potts
26. 11. 91
[VOLT.]

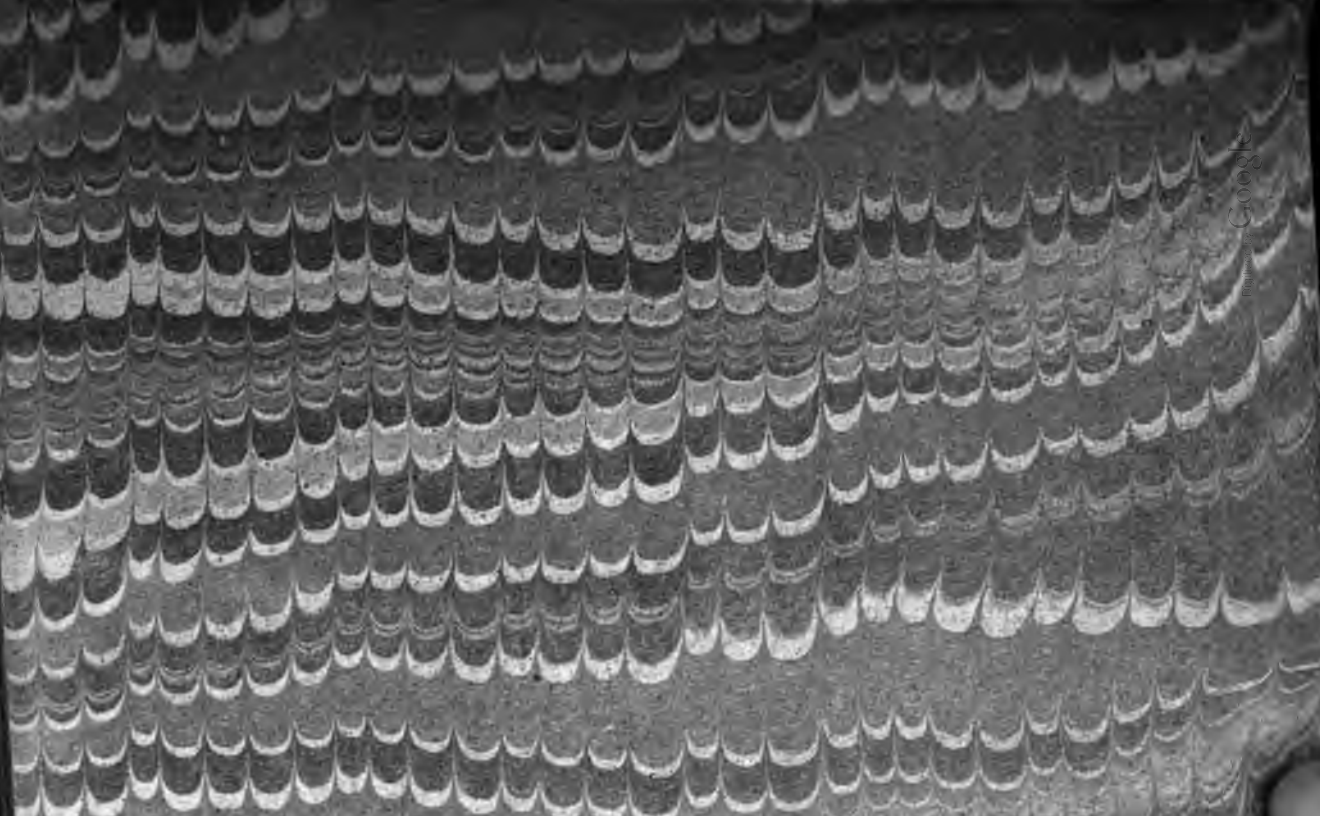
911772

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google